

## FILLES DE SOLITUDE

A travers les romans d'André et de Simone Schwarz-Bart, *Filles de Solitude* propose une exploration de l'identité antillaise, sujet complexe et évanescent dans la mesure où chacune de ses composantes s'entache du vieux rapport colonisateur/colonisé. Les protagonistes féminins qui peuplent ce corpus d'autant plus intéressant qu'il résulte partiellement d'une co-écriture, évoluent dans une société insulaire où le legs de l'esclavage, de la colonisation et de la départementalisation est patent. Pour les Schwarz-Bart, une réelle décolonisation ne répond plus aux schémas de la *négritude* (selon Césaire) et de l'*antillanité* (selon Glissant) car le maître mot est d'assumer sa *créolité*. La protagoniste schwarzbartienne "métisse" les nombreuses dichotomies qui sont autant de contraintes à la plénitude identitaire.

Cet ouvrage veut aussi sortir la littérature guadeloupéenne de l'ornière francophone dans laquelle elle restait cloisonnée. Par sa thématique, sa créolisation de la langue dominante et ses formes romanesques, l'écriture schwarzbartienne sollicite des rapprochements avec d'autres auteurs de l'archipel caraïbe et de l'Amérique noire.



Après des études de philologie romane et de lettres modernes aux universités de Gand et de Lille III, **Kathleen GYSSELS** (1963) soutient en 1993 sa thèse de doctorat à l'Université de Cergy-Pontoise. Chercheur au Fonds National de la Recherche Scientifique à l'Université d'Anvers (UFSIA), elle consacre ses travaux à la littérature caribéenne, privilégiant les auteurs féminins de la diaspora noire.



9782738434944



ISBN : 2-7384-3494-0

FILLES DE SOLITUDE

Kathleen Gyssels

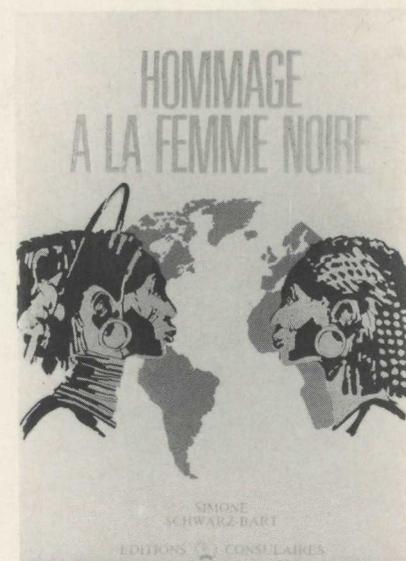
PO  
2679  
23  
7E89  
2E96



Kathleen Gyssels

## FILLES DE SOLITUDE

Essai sur l'identité antillaise  
dans les (auto-)biographies fictives  
de Simone et André Schwarz-Bart



L'Harmattan

Collection *Critiques Littéraires*  
dirigée par Gérard da Silva

*Dernières parutions :*

- BOURKIS R., *Tahar Ben Jelloun, la poussière d'or et la face masquée*, 1995.
- BARGENDA A., *La poésie d'Anna de Noailles*, 1995.
- LAURETTE P. et RUPRECHT H.-G. (eds), *Poétiques et imaginaires. Francopolyphonie littéraire des Amériques*, 1995.
- KAZI-TANI N.-A., *Roman africain de langue française au carrefour de l'écrit et de l'oral (Afrique noire et Maghreb)*, 1995.
- BELLO Mohaman, *L'aliénation dans Le pacte de sang de Pius Ngandu Nkashama*, 1995.
- JUKPOR Ben K'Anene, *Etude sur la satire dans le théâtre ouest-africain francophone*, 1995.
- BLACHERE J.-C., *Les totems d'André Breton. Surréalisme et primitivisme littéraire*, 1996.
- CHARD-HUTCHINSON M., *Regards sur la fiction brève de Cynthia Ozick*, 1996.
- ELBAZ R., *Tahar Ben Jelloun ou l'inassouvissement du désir narratif*, 1996.
- GAFAITI Hafid, *Les femmes dans le roman algérien*, 1996.
- CAZENAVE Odile, *Femmes rebelles Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, 1996
- CURATOLO Bruno (textes réunis par), *Le chant de Minerve, Les écrivains et leurs lectures philosophiques*, 1996.
- CHIKHI Beida, *Maghreb en textes. Écritures, histoire, savoirs et symboliques*, 1996.
- CORZANI Jack, *Saint-John Perse, les années de formation*, 1996.
- LEONI Margherita, *Stendhal, la peinture à l'oeuvre*, 1996.
- LARZUL Sylvette, *Les traductions françaises des Mille et une nuits*, 1996.
- DEVÉSA Jean-Michel, *Sony Labou Tansi Ecrivain de la honte et des rives magiques du Kongo*, 1996
- DURAND J.-F. & PEGUY-SENGHOR (sous la direction de), *La parole et la monde*, 1996.
- LEQUIN Lucie & VERTHUY Maïr (sous la direction de), *Multi-culture. multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*, 1996.
- PLOUVIER, Paule & VENTRESQUE Renée (sous la direction de), *Itinéraires de Salah Stétié. Anthologie, textes récents, oeuvres inédites: Etudes-Hommages*, 1996.
- GALLIMORE, RANQISA Béatrice, *L'oeuvre romanesque de Jean-Marie Adiatti*, 1996.

© L'HARMATTAN, 1996  
ISBN : 2-7384-3494-0

Kathleen GYSSELS

## FILLES DE SOLITUDE

Essai sur l'identité antillaise  
dans les [auto-]biographies fictives  
de Simone et André Schwarz-Bart

**L'Harmattan**

5-7, rue de l'École Polytechnique  
75005 Paris - FRANCE

**L'Harmattan Inc.**

55, rue Saint-Jacques  
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

## Table des matières

<i>Introduction</i> .....	7
---------------------------	---

### Volet I

#### *Histoire d'Outre-mer, histoires d'outre-mères*

<i>Chapitre 1</i>	
<i>De la Révolution française aux lettres révolutionnaires</i> .....	11
1.1. À l'heure du bicentenaire .....	11
1.2. D'une littérature francophone vers une littérature créolophone .....	15
1.3. Œuvre métisse : le cycle créole schwarz-bartien.....	18
<i>Chapitre 2</i>	
<i>Le regard de la sœur de Caliban</i> .....	39
2.1. De l'Antillais à l'Antillaise.....	39
2.2. Désir d'"ex-il". Mobiles d'écriture féminine.....	45
2.3. Le pion noir sur l'échiquier esclavagiste .....	50
2.4. Les Lougandor : "femmes fantaisies, lunées, temporelles" ....	53
<i>Chapitre 3</i>	
<i>Le "poteau mitan" de la famille matrifocale</i> .....	61
3.1. Le matriarcat de substitution .....	61
3.2. Romans de famille, romans familiaux .....	67
3.3. Autour du <i>poteau mitan</i> : l'arbre généalogique .....	72
<i>Chapitre 4</i>	
<i>Quelle critique pour quelle littérature ?</i> .....	77
4.1. Circonscription en huit coordonnées.....	77
4.1.1. Littérature .....	78
4.1.2. Littérature postmoderne .....	79
4.1.3. Littérature postcoloniale.....	82

4.1.4.	Littérature afro-antillaise et afro-américaine.....	83
4.1.5.	Littérature caribéenne .....	83
4.1.6.	Littérature antillaise .....	84
4.1.7.	Littérature féminine .....	86
4.1.8.	Littérature guadeloupéenne.....	87
4.2.	Quelle critique ? .....	90

## Volet II

### Paroleur, paratexte et prologue schwarz-bartiens

#### Chapitre 1

<i>De la matrifocalité à la focalisation</i> .....		95
1.1.	<i>Pileur de la roche opaque : La Mulâtresse Solitude</i> .....	95
1.2.	<i>Marqueuse de la parole : Pluie et Vent sur Télumée Miracle</i> ..	107
1.2.1.	Roman de la parole.....	108
1.2.2.	Droit à la parole et droit au silence.....	110
1.2.3.	D'une conteuse à l'autre .....	113
1.2.4.	<i>Les petites lettres, Les paroles des Blancs</i> .....	120
1.3.	"Djoueur* de l'âme collective" : <i>Ti Jean L'horizon</i> .....	125
1.3.1.	Le narrateur-préfacier.....	125
1.4.	"Scribouilleuse" : "Un plat de porc aux bananes vertes" .....	130

#### Chapitre 2

<i>À la périphérie du discours antillais</i> .....		137
2.1.	Velléités d'une pré-littérature.....	137
2.2.	Hommage à Phillis Wheatley .....	140
2.3.	Hommage à Harriet Beecher-Stowe .....	143
2.4.	Hommage à Paul Éluard.....	146
2.5.	Hommage à Jacques Roumain.....	149

#### Chapitre 3

<i>Temps, espace et mythe dans l'incipit schwarz-bartien</i> .....		157
3.1.	Les débuts des romans .....	157
3.2.	Le prologue de "La Mulâtresse Solitude" .....	164
3.3.	Le prologue de "Pluie et Vent sur Télumée Miracle".....	169
3.4.	Le prologue de "Ti Jean L'horizon" .....	181

## Volet III

### Quêtes identitaires, enquête sur l'identité

#### Chapitre 1

<i>"Les graines bâtardes" : Venir au monde aux Antilles</i> .....		187
1.1.	La filiation et le conflit parental.....	187
1.2.	Bâtardise et identité .....	188
1.3.	Mariotte et la question des "présumés pères" .....	190
1.4.	Solitude : "fiente de jaune" rejetée par Blancs et Noirs .....	196
1.5.	Télumée : bâtarde "en guise de boucle d'oreille" .....	204
1.6.	Ti Jean et la recherche de la paternité originelle.....	209

#### Chapitre 2

<i>"Le temps du flamboyant" : Enfance paradisiaque ou cauchemardesque</i>		215
2.1.	"Pour fêter une enfance" .....	215
2.2.	Aïeux mythiques et magiques.....	224
2.2.1.	Télumée et Reine Sans Nom : "verre en cristal" .....	225
2.2.2.	Ti Jean et Wadamba : "liane d'igname" .....	230
2.3.	Magie quotidienne dans l'arrière-pays.....	231
2.3.1.	La "morphrasée" .....	232
2.3.2.	La négresse volante.....	237
2.4.	Le mythe de l'esclavage et de la métamorphose .....	243
2.4.1.	La Lougandor descendante d'esclaves .....	243
2.4.2.	Le descendant du "Messager du Roi" Ba'Sonanqué... ..	247
2.5.	L'école de la Ramée.....	251
2.6.	La ti-bande : (a)socialisation .....	256
2.7.	La rencontre avec Élie .....	260
2.8.	Le Bassin bleu : découverte de l'Autre .....	263

#### Chapitre 3

<i>La "cocotte des Blancs" et la "faiseuse de béchamels" : Domesticité</i> .....		271
3.1.	Anancy dans la grande case.....	271
3.2.	Portrait du colonisateur.....	274
3.2.1.	Les "zabitants" .....	274
3.2.2.	"Les nègres d'Europe" .....	275
3.2.3.	Le planteur "philosophe éclairé".....	278
3.3.	Portrait de la colonisée.....	282
3.3.1.	Habitation du Parc, commune du Carbet de Capesterre .....	282
3.3.2.	Habitation Belle-Feuille à Galba.....	288

3.3.2.1. Marronne sans bois.....	288
3.3.2.2. Conversations entre maître et esclave .....	291

Chapitre 4

"L'acomat tombé" : Le plaçage.....	305
4.1. Première ascension, première chute.....	305
4.2. La "mise en case", la demande en mariage .....	306
4.3. La célébration du plaçage.....	310
4.4. Télumée victime de la double inconstance.....	315
4.4.1. La Nature traîtresse, destructrice du bonheur conjugal	318
4.4.2. La femme, l'Autre qu'on s'aliène.....	323
4.5. Le "bain démarré" .....	

Chapitre 5

L'acomat redressé" : Concubinage .....	311
5.1. Deuxième ascension, deuxième chute.....	311
5.2. L'apprentie-sorcière.....	332
5.3. "Au cœur de la malédiction" .....	338
5.4. "Une femme sans espérance" et "l'ombre d'Élie" .....	341
5.4.1. La "coulée" : mascarade du Moi.....	341
5.4.2. Le tambour d'exception .....	343
5.5. Cultiver le jardin : défrichement de la terre.....	346
5.6. Cultiver la parole : déchiffrement d'une vie .....	351
5.7. La Grève de la Mort .....	354

Chapitre 6

"Résolu, l'arbre le plus fort de la forêt" : Maternage et vieillesse.....	363
6.1. Troisième ascension, troisième chute.....	363
6.1.1. Le deuil d'Amboise et la "devineuse" du morne La Folie	364
6.1.2. La mort miraculeuse de l'Ange Médard. ....	373
6.2. Le temps de la consolation .....	377
6.2.1. L'errance enracinée : l'espace choisi .....	377
6.2.2. L'(H)histoire résolue : le peuple éternel.....	382
6.3. Tradition et modernité : de Stéphanie Priccin à Simone Schwarz-Bart .....	388

Conclusion.....	393
Glossaire.....	397
Bibliographie.....	409
Index .....	453

Achévé d'imprimer sur les presses de Lavauzelle Graphic  
en septembre 1996 sous le n° 6074272

154 013 19 NOV. 1997

22 SEP 1998 DATE DE RETOUR  
Veuillez rapporter ce volume avant ou  
la dernière date ci-dessous indiquée.

		15 OCT. 1998
		15 OCT. 1998
		19 MAR. 2000
		21 AVR. 2001
		13 NOV. 2001
		15 DEC. 2001
		10 DEC. 2003
		28 JUIN 2004
		18 FEV. 2008

## Œuvres des Schwarz-Bart

- DDJ *Le Dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959, Coll. "Points"  
 PDP *Un plat de porc aux bananes vertes*, Paris, Seuil, 1967  
 LMS *La Mulâtresse Solitude*, Paris, Seuil, 1972, Coll. "Points"  
 TM *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*, Paris, Seuil, 1972, Coll. "Points"  
 TJ *Ti Jean L'horizon*, Paris, Seuil, 1979, Coll. "Points"

### Œuvres de Glissant :

- DA *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981  
 IP *L'Intention poétique*, Paris, Seuil, 1969, Coll. "Pierres Vives"  
 PR *Poétique de la Relation*, Paris, Seuil, 1990  
 LL *La Lézarde*, Paris, Seuil, 1958, Coll. "Points"  
 QS *Le Quatrième siècle*, Paris, Seuil, 1964  
 Mt *Malemort*, Paris, Seuil, 1975  
 CC *La Case du commandeur*, Paris, Seuil, 1981  
 Ma *Mahagony*, Paris, Seuil, 1987

### Maisons d'édition :

- SI Paris, Seuil  
 GA Paris, Gallimard  
 PA Paris, Présence Africaine  
 HA Paris, L'Harmattan  
 CA Paris, Éd. Caribéennes

Sauf indication contraire, le lieu d'édition est Paris.  
 Les termes créoles accompagnés d'un astérisque sont regroupés dans le glossaire en fin de volume.

Cette publication a été rendue possible grâce au soutien de l'UFSIA  
 (Université d'Anvers)

One ever feels his two-ness, an American, a Negro; two souls,  
 two thoughts, two unreconciled strivings; two warring ideals in  
 one dark body...

W.E.B. Du Bois, *The Souls of Black Folk*

Être femme et antillaise, c'est un destin difficile à déchiffrer.

Maryse Condé

PQ  
2679  
C43  
Z689  
1996

### Introduction

Dix ans avant le quincentenaire de la découverte de l'Amérique par Colomb, Tzvetan Todorov nous parle "de la découverte que le *je* fait de l'*autre*"<sup>1</sup> et s'interroge sur la rencontre entre le vieux et le nouveau monde, rencontre qui n'en était pas une, car l'autre fut ravalé au rang de l'étranger, jugé inférieur, exploité et dominé pendant des siècles.

*Un plat de porc aux bananes vertes*, comme les romans schwarz-bartiens qui allaient suivre, porte les traces de cette lointaine rencontre. Le personnage schwarz-bartien continue de pâtir du rapport inégal établi entre les "conquistadors" venus du Nord et les Africains "transbordés" qui remplacèrent les indigènes massacrés.

Lorsque je découvris le préambule au cycle créole schwarz-bartien, je ressentis ce "choc" devant l'autre à la fois lointain et proche qu'est l'Antillais. Car avec ce curieux titre culinaire, nous entrons dans le vif de la problématique identitaire antillaise que j'examinerai dans cette étude. Fête religieuse transposée aux tropiques, Noël est adaptée à la sauce créole en Martinique et Guadeloupe : dans les "*cases-à-veiller-Noël*" (PDP, 160), on se réchauffe l'âme et "l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant"<sup>2</sup>, oubliant, le temps de l'enchantement culinaire, "les enfants vraiment attendus de personne !" (PDP, 159) Selon Mariotte, la protagoniste du roman finissant ses misérables jours dans un asile parisien, l'Antillais fête Noël d'une manière beaucoup "plus fidèle que celle des Européens, qui voyaient de la neige, des truffes et de grands sapins en Palestine..." (PDP, 159) Alors que tout à Paris rappelle la fête de la Nativité, il n'y manque qu'une seule chose pour que l'exilée se console de sa solitude : ce plat créole cuisiné délicatement par la mère, véritable "madeleine schwarz-bartienne". Ce savoureux plat lui rappelle douloureusement qu'elle n'est pas chez elle en métropole.

De fait, être Antillais signifie très souvent vivre en exil, en métropole ou ailleurs, voire dans les îles mêmes : "C'est que l'exil est en nous, dès le

1. Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, SI, 1982, 11. Dans *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine* (SI, 1988, Coll. "La couleur des idées"), Todorov reprend la réflexion sur la relation entre "nous" (le groupe culturel et social auquel on appartient) et "les autres" (ceux qui n'en font pas partie).

2. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, PA, 1983, 15. Réédition de 1947.

premier jour, et d'autant plus usant que nous n'avons pas encore appris à le débusquer sous nos frêles assurances ni n'avons d'un seul tenant réussi à le terrer, ici" déclare Glissant (DA, 264).

Respecter les fêtes de l'ex-colonisateur tout en préservant ses croyances magico-religieuses et les coutumes du "pays" ; parler la langue française tout en pensant créole et enfin, sauvegarder le "manger-créole". Autant de "discours identitaires" ou de "pratiques culturelles" en remède à la souffrance, palliatifs à l'aliénation, qui sera, dans mon étude, antonymique à l'identité (que celle-ci soit individuelle ou collective). D'emblée, l'Antillais apparaît comme un être moins "identique" à lui-même que changeant, différent en fonction de la personne (blanche ou noire) qu'il a en face de lui et du lieu où il se trouve, pris entre "deux ethnies, deux esthétiques, deux éthiques", comme l'a bien vu Jack Corzani. D'où un constant tiraillement entre l'ici et l'ailleurs, une tension permanente du fait qu'il se trouve. Cette constitution identitaire ambiguë, trouble et clivée est aux yeux de Glissant la "meilleure" réussite du maître, du colon et du "métro" blanc : ils ont rendu l'esclave, l'ex-esclave et le "domien" étranger à lui-même (DA, 16). À la fois "l'ex-esclave noir et le Français dont il a plus ou moins bien intériorisé les valeurs et les comportements"<sup>2</sup>, l'Antillais accomplit une quête identitaire semée d'embûches. Je propose de m'interroger sur quelques-unes des multiples "épreuves" qui rendent l'identité (raciale, sociale, culturelle) particulièrement altérable.

Si l'identité préoccupe l'auteur comme son personnage, il était cependant important de les dissocier. Car si Flaubert déclara, sûr de choquer, "Madame Bovary, c'est moi", une des plus talentueuses romancières antillaises répliqua aujourd'hui que "Véronica n'est pas Maryse Condé"<sup>3</sup>. Dès qu'il est question de littérature tiers-mondiste, on a tendance à lire et à interpréter l'œuvre à la lumière de la vie des auteurs. Il est vrai que le genre<sup>4</sup> et le titre<sup>5</sup> excusent en partie une pareille projection. Puisque la quête identitaire préoccupe auteurs et personnages, puisque l'identité est thématifiée aussi bien dans le *locus classicus* littéraire noir (*the slave narrative*) que dans les romans négro-américains et

1. Voir Daniel Baggioni, "Le cache-cache d'une culture minorée et les lambeaux de l'identité perdue" dans *Formes-Sens/Identité*, éd. par Jean-Claude Carpanin Marimoutou et Daniel Baggioni, Publication de l'Université de la Réunion, 1989, 11-12.

2. Francis Affergan, *Anthropologie à la Martinique*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1983, 2-3.

3. Interview avec Vévé Clark, "Je me suis réconciliée avec mon île", *Callaloo*, 12.1, Winter 1989, 120. voir aussi sa préface à la réédition d'*Hérémakhonon*, *En attendant le bonheur*, Seghers, 1988.

4. Biographie romancée, journal intime, autobiographie fictive, roman épistolaire.

5. Je pense à : *Je suis Martiniquaise* (M. Capécia), *Fille d'Haïti* (M. Chauvet), *La Négrresse Blanche* (M. Capécia), *Mon examen de Blanc* (Y. Manicom), *Lettres à une noire* (F. Ega), *Black Boy* (R. Wright), *In the Castle of my Skin* (George Lamming), etc.

afro-antillais modernes, une pareille approche a longtemps dominé l'étude des "new literatures".

F.I. Case déplore que Michèle Lacrosil, pour ne donner que cet exemple, soit méjugé et mal lue par la critique parce que celle-ci fait converger auteur et personnage<sup>2</sup>. L'obstination à "autobiographier" la littérature des ex-colonies fait tort à ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire une littérature originale et innovatrice, défiant celle du Centre. Elle est d'autant plus injustifiée dans le corpus schwarz-bartien que Télumée, Solitude et Mariotte constituent un trio que beaucoup, sinon tout, sépare de leurs créateurs<sup>3</sup>.

Afin d'étudier la problématique identitaire dans l'œuvre schwarz-bartienne, j'ai opté pour une perspective trifocale qui sépare auteur, narrateur et personnage. Dans un premier volet, je m'interrogerai sur l'identité des auteurs. Certes, cette question aurait pu faire l'objet d'une thèse en soi mais d'autres y ont répondu fort bien avant moi<sup>4</sup>. C'est pourquoi je me limiterai ici uniquement à la force motrice de l'écriture schwarz-bartienne.

Ensuite, je passerai en revue les mobiles d'écriture et de prédominance féminine, axe stratégique de l'œuvre romanesque schwarz-bartienne qui, à tous égards, rend *Hommage à la femme noire*<sup>5</sup>. D'où mon titre, qui met en relief le rapport étroit entre l'identité antillaise et l'"obsession généalogique" d'une part, l'importance de la relation mère-fille en milieu matrifocal d'autre part et enfin, l'exploitation littéraire de l'unique héroïne antillaise. L'esclave Solitude continue d'inspirer aujourd'hui des Antillaises et qui veulent se libérer des rôles imposés à la femme noire dans le passé, et que j'examinerai dans le chapitre trois. Enfin, j'ai reconsidéré la signification de la formule "littérature antillaise" qui, elle aussi, nous fournit quelques lignes de force de l'*antillanité*.

Le deuxième volet illustrera des aspects de l'écriture schwarz-bartienne souvent esquivés par la critique mais qui rendent compte à la fois de ses

1. Terme par lequel on désigne la littérature des ex-colonies britanniques. Voir la revue *New Literatures*.

2. Frederick Ivor Case, *The Crisis of Identity. Studies in the Guadeloupean and Martiniquan Novel*, Sherbrooke, Naaman, 1985, 30 : "The conclusions concerning Lacrosil's work evoke the fundamental problem in the study of African and Caribbean writers in particular and of third world writers in general and that is the tendency to see the writer in his/her characters, to consider the novel as a mere extension of the writer's autobiography, a timid attempt to expose the self."

3. Pour F.I. Case (*oc*, 134-5) le pessimisme extrême excluait toute identification entre lecteur et personnage, d'une part, entre auteur et personnage, de l'autre. Selon Richard Burton, tout intellectuel antillais est en proie à un "bifocalisme chronique", à une "permanente extroversion" qui dresse une barrière entre lui et le peuple en faveur duquel il s'engage. (cf. "Between the particular and the universal : dilemmas in the Martinican intellectual" dans *Intellectuals in the Twentieth-Century Caribbean*, éd. par Alistair Hennessy, Warwick University Caribbean Studies, 1992, 187-8.)

4. Voir p.e *Les écrivains antillais et leurs Antilles*, thèse de doctorat nouveau régime de Romuald Fonkoua, Univ. de Lille III, juin 1990, 2 Vol.

5. Simone Schwarz-Bart avec la collaboration d'André Schwarz-Bart, *Hommage à la femme noire*, Ed. Consulaires, 1989, 6 Volumes

ressources originales et hardies et de la problématique identitaire. Sans me limiter au pur fonctionnement du texte, j'étudierai le narrateur à l'œuvre dans le récit (la perspective narrative), dans l'interstice paratextuel et au début des romans (configuration spatio-temporelle, fonctionnement du mythe).

Comment le personnage schwarz-bartien se construit-il une identité raciale et socio-culturelle ? Quand et comment le caractère bi-, voire multi-dimensionnel de l'identité antillaise fait-il surface et le sujet en prend-il conscience ? Véritables quêtes d'identité, les romans se prêtent à merveille à une enquête sur l'identité antillaise, sujet du dernier volet du triptyque. Constamment écartelé entre des camps opposés, confronté à des valeurs antagonistes, le personnage schwarz-bartien devra surmonter des crises identitaires, rétablir l'équilibre fragile. Héritier de plusieurs races et cultures, vivant dans une société métissée et néocolonisée, l'Antillais(e) adoptera une conduite spécifique. Le maître mot étant, comme le conseille inlassablement Reine Sans Nom, d'être "une vraie négresse à deux cœurs" (*TM*, 66, 241) ou encore, "un vrai tambour à deux peaux" (*TM*, 94). Cette dualité et duplicité, résultant en un intelligent métissage, est le fil rouge qui me guidera à travers l'analyse.

Dans ma conquête du discours *métis* schwarz-bartien, - *métis* parce qu'il porte l'empreinte de deux identités - , le caractère double, aussi embarrassant soit-il aux yeux de plus d'un critique<sup>1</sup>, m'est apparu comme la foncière originalité des auteurs. Celle-ci consiste à répondre uniformément à la question de l'altérité : en démontrant que ce que désire et ce que souffre l'*autre* est en fin de compte ce que *je* désire et souffre. D'où le mérite de l'œuvre schwarz-bartienne : "sa 'vérité' est plus 'universelle' que proprement antillaise", comme le conclut Cailler pour un autre grand auteur antillais<sup>2</sup>.

1. Fanta Toureh (*L'imaginaire dans l'œuvre de Simone Schwarz-Bart : approche d'une mythologie antillaise*, HA, 1987) sépare rigoureusement *TM* et *TJ* de *LMS* et *PDP*. F.I. Case (*oc*, 133) considère que *PDP* est de la main seule de Simone et que *LMS* aurait dû être écrit par un Caribéen ! Enfin, Beverley Ormerod (*An Introduction to the French Caribbean Novel*, London/Kingston : Heinemann, 1985) se limite à *TM* et ne souffle mot du roman d'André.

2. Bernadette Cailler, *Conquérants de la nuit nue. Edouard Glissant et l'(H)histoire antillaise*, Tübingen : Gunter Narr, 1988, 173.

## Chapitre 1 De la Révolution française aux lettres révolutionnaires

[La Martinique et la Guadeloupe] sont des points sur la carte, et des événements qui se perdent dans l'histoire de l'univers.

Voltaire, *Essai sur les mœurs*

### 1.1. À l'heure du bicentenaire

Au moment où j'écris ces lignes la France vient de commémorer avec faste le bicentenaire de sa Révolution. Tout a été fait pour que le citoyen français redécouvre l'épisode parmi les plus glorieux et marquants de l'Histoire française. La commémoration, à travers sa riche diversité<sup>1</sup>, rappelle principalement ce que la Révolution signifie pour la France en premier lieu, pour l'Europe ensuite, si ce n'est pour le monde entier. De manière générale, l'on accentue la noble initiative qu'eut la "grande Nation", porteuse des Lumières, de déclarer les Droits Universels de l'Homme. Au cours des festivités, l'attention était principalement tournée vers l'Hexagone où la Révolution vit le jour. Cette attitude me semble symptomatique pour la relation entre la métropole et ses DOM-TOM. De fait, tout se passe comme si la Révolution (de même que la Contre-Révolution<sup>2</sup>) n'avait pas été exportée dans la France outre-atlantique, voire dans l'Amérique ibérique<sup>3</sup>, y provoquant par ailleurs, au nom de la fameuse devise "liberté, égalité, fraternité", des scènes aussi troublantes, sinon plus sanglantes qu'en France. Tel était le cas dans "ces îles que l'on dit

1. Elle prit la forme de publications spéciales, comme *Le Monde de la Révolution française* et *Le journal de 1789* dans *Le Figaro Magazine*. Claude Mazauric et Antoine Casanova publièrent *Vive la Révolution*, Messidor, 1989. De nombreux spectacles, ainsi que le cinéma (*La Révolution française* de Robert Enrico) assurèrent l'éclat et la pompe de la célébration.

2. Voir le récit du marquis Camille de Valous, *Avec les Rouges aux Isles du Vent*, CA, 1989.

3. Cf. Jean Mendelson, *L'Amérique latine et la Révolution française*, Mission du Bicentenaire et de la Révolution française, La Découverte/Le monde, 1989.

françaises" selon l'expression d'Oruno-Denis Lara<sup>1</sup>. Quoiqu'éloignées de quelque 7000 km de la France, les Antilles étaient fermement rivées à la mère-patrie, de sorte qu'elles n'échappaient aucunement à son Histoire. Toutefois, si les royalistes et les républicains s'affrontèrent violemment dans l'espace colonial insulaire, c'était pour des motifs sensiblement différents de ceux de leurs compatriotes. La classe dirigeante béké, ainsi que les sang-mêlé qui voulaient complaire aux Blancs, étaient profondément divisés par le débat sur l'abolition de l'esclavage. Parmi les planteurs fidèles à Bourbon, beaucoup furent hostiles aux principes révolutionnaires par crainte de voir leur gérontocratie, et donc leurs richesses et prérogatives, compromises. À leur cause se ralliaient les nègres affranchis et les hommes de couleur qui s'illusionnaient de gouverner de concert avec les Blancs la masse esclave. D'autres sang-mêlé s'imaginaient par contre accéder à la plénitude des droits civiques en adhérant au camp adverse. Le camp patriote se composa enfin de "petits Blancs" et d'esclaves, défenseurs du régime républicain par pur envie de voir les riches ruinés. Sans qu'elle n'en ait toujours saisi la portée, une masse d'asservis participa de force aux luttes armées des deux camps<sup>2</sup>.

Certains Noirs contribuèrent activement à la substitution du drapeau fleurdelisé par la cocarde tricolore. Que leurs noms soient tus, que Toussaint Louverture n'ait eu droit de cité, voilà des faits qu'Yves Benot<sup>3</sup> se donne pour tâche de ressusciter et dont se plaint avec sarcasme Louis Sala-Molins<sup>4</sup>.

Cette Révolution outre-mer constitue donc un volet d'Histoire française moins commémoré. Considéré comme capital aux Antilles, le bicentenaire n'attribue qu'une place infime à ces "provinces éloignées" quand il s'agit d'exalter la France. Heureusement, l'historiographie locale riposte au silence offusquant par une série de publications et de colloques pluridisciplinaires<sup>5</sup>. Les historiens antillais centrent l'attention sur l'ébranlement du pouvoir colonial dû

à l'importation de la Révolution, ainsi que sur son influence décisive sur le destin des communautés afro-antillaises.

À lire ces travaux, il devient clair que l'archipel caraïbe a été traversé par une vague de révolutions. Au lieu de parler de *la* Révolution, il conviendrait de célébrer une multitude de révolutions antillaises, qui toutes lézardèrent le système colonial et esclavagiste. 1789 mérite d'autant plus d'être rappelée par les Antillais qu'il leur faut urgemment répliquer aux silences, aux déformations et aux occultations dont se rendent coupables les célébrants. Ainsi, Oruno-Denis Lara déplore une commémoration "apologétique, dépourvue de neutralité et de sens critique<sup>1</sup>."

En effet, que l'on fête le bicentenaire ou le quincentenaire de la découverte de l'Amérique, deux commémorations entre lesquelles ce travail a *grosso modo* pris forme, plutôt que la fin de la guerre de l'Algérie ou le tricentenaire du Code Noir<sup>2</sup> prouve que l'Histoire évolue encore toujours dans une seule et même direction : celle des conquérants qui se félicitent d'avoir remporté la victoire sur l'Autre. Le mécanisme illustre la pérennité du rapport dominant-dominé. Affaire de ceux qui dominèrent la scène du monde, qui partirent "civiliser" les peuples "sauvages", les célébrations<sup>3</sup>, - voire l'attribution de prix littéraires<sup>4</sup> -, cachent mal l'eurocentrisme.

Il s'engage à récupérer l'histoire confisquée et désincarnée, à rectifier l'historiographie officielle du Centre en livrant la vision "d'en-bas", l'histoire intérieure des Antilles. Roger Toumson lança déjà en 1986 un appel à une réflexion autocentrée et "approfondie [...] sur les crises solidaires d'effondrement de la société de l'Ancien régime et du système colonial esclavagiste, [...]".<sup>5</sup>

En d'autres mots, les Antillais célèbrent *leur* révolution ; pour inspirée qu'elle soit des Lumières, elle n'en possédait pas moins son génie propre, puisque seule une "révolution dans la Révolution" permit aux Antillais de

1. Dorothy Carrington et Oruno-Denis Lara, *Le Bicentenaire et ces îles que l'on dit françaises*, Syllepse, 1989.

2. Pour en savoir davantage, lire la réédition préfacée par Oruno-Denis Lara de *La Guadeloupe dans l'histoire* d'Oruno Lara, HA, 1979, chap.IX (1794-1802)

3. Yves Benot, *La Révolution française et la fin des colonies : 1789-1794*, Ed. La Découverte, 1988. Lire aussi son article : "La question coloniale en 1789 (ou l'année des déceptions et des contradictions)", *Le dix-huitième siècle*, n° 20, 1988, 179-191.

4. Louis Sala-Molins, *Les misères des Lumières*, Laffont, 1992, 188-189.

5. Cf. Colloque tenu à Fort-de-France et à Pointe-à-Pitre en 1986 (actes publiés par GRECLA ; c.r. de Joseph Jurt, "L'identité, droits de l'homme et identité caribéenne," *Romanische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1987, 480-86. Des historiens antillais lui consacrent plusieurs ouvrages : *De la Révolution française aux révolutions créoles et nègres* de Michel L. Martin et Alain Yacou (CA, 1989), *La Révolution aux Caraïbes* de Lucien Abenon et Liliane Chauleau (Nathan, 1989) ; *Les Antilles pendant la Révolution française* de Georges Bruley (CA, 1989) ; *Le Bicentenaire et ces îles que l'on dit françaises* de Dorothy Carrington et Oruno-Denis Lara (oc). Enfin, signalons la réédition de *L'épopée Delgrès* de Germain Saint-Ruf (HA, 1989).

1. Voir Dorothy Carrington et Oruno-Denis Lara, *Le Bicentenaire de ces îles que l'on dit françaises*, oc, 34.

2. Louis Sala-Molins s'indigne : "1985. Tricentenaire du Code Noir, totalement ignoré par la presse, la radio, la télévision françaises." (*Le Code Noir. Le calvaire de Canaan*, PUF, 1987)

3. Eduardo Galeano estime à propos de 1492 que "la seule célébration possible serait un hommage aux vaincus, la seule qui ne soit pas obscène." (*Libération* du samedi 11 et dimanche 12 juillet 1992)

4. À en croire le titre suivant : "Nobel aux Caraïbes. En couronnant l'épopée métisse du poète et dramaturge Derek Walcott, né à Sainte-Lucie, le jury suédois célèbre à sa manière la découverte de l'Amérique." (*Libération* du 10 octobre 1992)

5. Roger Toumson, "La période révolutionnaire aux Antilles : Images et Résonances" in *La période révolutionnaire aux Antilles dans la littérature française (1750-1850) et dans les littératures caribéennes francophone, anglophone et hispanophone*, GRECLA, 1986, 8.

"bénéficier à leur tour des bienfaits de l'égalité et de la liberté politique<sup>1</sup>". Aimé Césaire avait plaidé dès 1960 pour la construction d'une mémoire historique indépendante de l'Histoire officielle. Dans *Toussaint Louverture*, nous lisons : "il n'y a pas de 'Révolution française' dans les colonies françaises. Il y a dans chaque colonie française une révolution spécifique, née à l'occasion de la Révolution française, branchée sur elle, mais se déroulant selon ses lois propres et avec ses objectifs particuliers<sup>2</sup>."

C'est dans la même tentative de récupération et de réappropriation du passé antillais au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle que des artistes se joignent aux historiens. Ralph Talmar trouve urgent que certains esclaves ou affranchis soient réhabilités en raison des hauts faits qu'ils ont accomplis :

Actuellement, [...] le grand sujet de conversation, c'est la Révolution française. Seulement, personne ne parle du rôle prépondérant qu'ont joué certains noirs dans cette révolution. Le silence est de mise en ce qui concerne le Chevalier de Saint-Georges<sup>3</sup>, ce mulâtre guadeloupéen aux purs idéaux, ou les escadrons de femmes noires...<sup>4</sup>

Bien sûr, il serait faux de prétendre que personne n'a prêté attention au tourbillon révolutionnaire aux Antilles. Certains auteurs n'ont pas attendu l'année glorieuse de 1989 pour textualiser les antagonismes de classe et de race au siècle des Lumières. Je pense bien sûr à *El Siglo de las Luces* d'Alejo Carpentier (situé à Cuba, à la Guadeloupe et aux Guyanes), à *La Danse sur le volcan* de Marie Chauvet (Haïti), sans oublier les antécédents négrophiles, situés, eux, à Saint-Domingue, tels *Bug-Jargal* de Victor Hugo<sup>5</sup> ou *Toussaint*

*Louverture* de Alphonse de Lamartine<sup>1</sup>, réécrit par Glissant<sup>2</sup> et par C.L.R. James<sup>3</sup>.

Le bicentenaire repose dans toute son acuité l'épineux problème de la confrontation de l'écrivain antillais avec l'Histoire. La littérature antillaise aura pour but de livrer, l'histoire que je marquerai par une minuscule<sup>4</sup>. L'œuvre littéraire sera "une navigation aux frontières de l'histoire"<sup>5</sup>. André Schwarz-Bart s'avoue confronté à "la dimension historique des Antilles, sans laquelle, comme pour les Juifs, il est impossible de rendre compte du plus petit geste quotidien"<sup>6</sup>. Harcelé par son passé, l'Antillais doit d'abord se libérer des "arcanes de son cœur d'esclave portant son maître en lui-même, alors que les chaînes sont tombées" (*PDP*, 48). Si 1789 aboutit à la conscience de soi de l'homme du Nouveau Monde, la date marque aussi la naissance d'un espace littéraire antillais<sup>7</sup>. Il n'empêche qu'il a fallu attendre longtemps avant d'assister à l'éclosion d'une littérature "souverainement" antillaise<sup>8</sup> le passé demeurant une pierre d'achoppement. L'écrivain a des comptes à régler avec le passé, il doit le déterrer et révéler son rapport vicieux au présent. Obsédé par la scène primitive du maître et de l'esclave, l'écrivain a du mal à glorifier les victimes du système servile et colonial.

## 1.2. D'une littérature francophone vers une littérature créolophone

Ce désintéret et ce silence de la part de la mère-patrie pour l'histoire antillaise se reflète dans le domaine des belles lettres. Longtemps considérée comme parent pauvre de la littérature d'expression française, la littérature antillaise restait escamotée, décrétée mineure. Il en fut ainsi jusqu'à ce que certains je pense à Jack Corzani - se soient offensés de cette malhonnête condescendance.

1. Première édition en 1850. (cf. *Œuvres poétiques*, GA, La Pléiade, 1963). Membre du Gouvernement provisoire en 1848, Lamartine signa le décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises.

2. *Monsieur Toussaint*, SL, 1961.

3. C.L.R. James, *The Black Jacobins*, 1936, traduction *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, CA, 1991.

4. Comme le fait Bernadette Cailler dans *Conquérants de la nuit nue. Edouard Glissant et l'(H)istoire antillaise*, oc.

5. Oruno-Denis Lara, "Histoire, pouvoir politique et littérature aux Antilles" dans *Figures du pouvoir dans le roman africain et latino-américain*. Actes du colloque de Lausanne, éd par Laurent Monnier, *Cahiers du CEDAF*, 1987, 322.

6. André Schwarz-Bart dans *Le Figaro Littéraire* du jeudi 26 janvier 1967.

7. Vincent Placol, "Révolution française, révolutions américaines. Définition d'un nouvel espace littéraire" dans *Une journée torride*, La Brèche, 1991, 133-134.

8. Voir les réflexions de Robert Pageard, que je peux appliquer au champ littéraire antillais : "Réflexions sur l'évolution du champ littéraire en Afrique noire d'expression française" dans *Le champ littéraire*, études réunies et présentées par P. Citti et M. Detrie, Librairie philosophique J.Vrin, 1992, 95-105.

1. René Depestre, "Pour une francophonie des droits de l'homme" in *L'Amérique latine et la Révolution française*, oc, 131.

2. Aimé Césaire, *Toussaint Louverture, La Révolution française et le problème colonial*, PA, 1981, 24.

3. Homme de couleur qui se distinguait par sa carrière extraordinaire tant dans les affaires publiques que dans l'armée. Escrimeur et violoniste, il composa aussi des opéras parmi lesquels *La chasse* et *Ernestine*, dont le livret fut écrit par Laclos (cf. Bangou, *La Guadeloupe*, HA, 1987, t1, 103-4). Alexandre Dumas s'inspira de sa vie dans un roman publié en 1843 et exhumé par Léon-François Hoffmann (*Georges*, GA, Coll. "Folio", 1974). Roland Brival lui consacre son dernier roman où la vie du mulâtre est évoquée par son esclave Scipion, véritable double du maître (*Le Chevalier de Saint-Georges*, Lattès, 1991).

4. Ralph Tamar dans la brochure de presse jointe à *Hommage à la femme noire* de Simone et André Schwarz-Bart.

5. Premier ouvrage de Hugo, écrit à l'âge de 16 ans, ce roman devait faire partie d'un ouvrage plus étendu *Contes sous la tente*. Publié en 1826, édition Presses Pocket, 1985. Se reporter à l'article de Bernard Mouralis, "Histoire et Culture dans 'Bug-Jargal'", *Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1973, 47-68.

Selon lui, il faut en finir avec le paternalisme (dont se rend coupable entre autres Auguste Viatte<sup>1</sup>) et ne plus passer sous silence les relations ambiguës entre la littérature périphérique et celle du Centre d'une part, entre les îles voisines, nouées par "une unité sous-marine"<sup>2</sup> d'autre part<sup>3</sup>.

Mais alors que les défenseurs de la francophonie accueillent aujourd'hui volontiers les auteurs antillais dans leur giron, plus d'un récuse aujourd'hui cette annexion. Bien que la francophonie se félicite d'être, selon Jean-Marc Léger, "la première communauté dans l'histoire fondée sur le partage des valeurs spirituelles et culturelles et sur l'usage d'une même langue", domaine où la langue française retrouve "de la plus heureuse façon, sa vocation à l'universel"<sup>4</sup>, l'insertion de la littérature antillaise témoigne d'une réduction du Divers au Même, d'une appropriation hégémonique de la part de la "Mère-trop-pôle" (selon l'expression de Fritz Gracchus).

Lors de sa parution en '72, *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* était célébré comme roman francophone plutôt que d'être libellé roman antillais, et de surcroît, féminin. Aujourd'hui, les auteurs de la génération post-césairienne clament hautement leur écart avec la francophonie et espèrent que "la grande œuvre de demain" se situera dans la *créolité*, dans ce creuset linguistique et culturel qui convoquera toutes les langues et cultures du monde<sup>5</sup>. Edouard Glissant voudrait qu'on l'identifie caribéen plutôt que francophone : "Il est des communautés de langage qui outrepassent les barrières des langues. Je me sens plus proche de la Caraïbe anglophone, ou hispanophone, ou bien entendu créolophone, que de la plupart des écrivains français. C'est ce qui fait notre 'antillanité'. Nos langues diffèrent, notre langage est le même<sup>6</sup>." Chamoiseau rejoint Glissant lorsqu'il affirme se positionner autrement que le Français dans la langue française, métissant le créole et le français pour en créer une parole

foncièrement nouvelle<sup>1</sup>. Vincent Placol y se reconnaît pour sa part américain et ce, au grand dam des bien-pensants de la francophonie.

Toutefois, il serait abusif d'en déduire que le cordon ombilical entre les Antilles et le continent est coupé. Rien n'est moins vrai. Les premières restent tributaires du second, ne fût-ce que pour l'édition, la distribution et la réception littéraires. Comme le relève Pierre Mertens pour la littérature francophone belge, sans Paris, ces "petites" littératures n'existeraient pas<sup>2</sup> !

Puisque le public local reste réticent envers une littérature écrite, et consomme *a fortiori* peu la littérature des îles environnantes, la fragmentation<sup>3</sup> se perpétue, en dépit d'initiatives socio-culturelles<sup>4</sup> qui entendent achever "l'archipel inachevé"<sup>5</sup>. En cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'isolement de ces *Islands in Between*<sup>6</sup> reste donc une réalité déplorable.

Ni partie intégrante des lettres françaises, ni entité autonome, la littérature antillaise occupe un *no man's land*, situation qui reflète le lancingement identitaire. Cependant, depuis les années 80, la *contre-littérature* antillaise est sortie de l'orbite du polysystème<sup>7</sup> métropolitain et elle revendique, avec une conviction grandissante, son altérité. Après la négritude<sup>8</sup> et l'antillanité<sup>9</sup>, Bernabé, Confiant et Chamoiseau proposent dans leur charte *Éloge à la créolité* un prolongement innovateur et, me semble-t-il beaucoup plus "confiant" en

1. Cf. Corzani, "Problèmes méthodologiques d'une histoire littéraire des Caraïbes", *Komparatistische Hefte*, Heft 11, 1985, 53. Voir aussi Max Dorsinville qui s'irrite que Viatte fasse amplement usage de formules telles que "littérature [...] aînée" ; "foyer primordial" pour désigner la production parisienne. (Dorsinville, *Solidarités. Tiers-Monde et littérature comparée*, Montréal, Ed.CIDIHCA, 1988, 98-99)

2. Edward Kamau Brathwaite : "The unity is submarine", cité par Glissant. L'image macabre "d'Africains jetés par-dessus bord chaque fois qu'un navire négrier se trouvait poursuivi par des ennemis et s'estimait trop faible pour soutenir le combat" le hante : "Ils semèrent dans les fonds les boulets de l'invisible. [...] Nous sommes les racines de la Relation. Des racines sous-marines : c'est-à-dire dérivées [...]" (DA, 134).

3. Dans *Resistance and Caribbean Literature* (Ohio University Press, 1980), Selwyn Cudjoe étudie les forces communes d'auteurs francophones, hispanophones et anglophones. Jean-Pierre Bajoux fait de même dans *Antilia retrouvée* (CA, 1984), comparant l'œuvre de Louis Palos Matès (Porto Rico), Claude McKay (Jamaïque) et Césaire. Kate Y. Jones, enfin, étudie la poésie caribéenne des différentes îles anglophones dans *A Comparative Study of Caribbean Poetry in English* (Ph.D, University of Alberta, 1986).

4. Cf. *Introduction à La francophonie*, éd. par Michel Tétu, Hachette, 1988, 21.

5. Patrick Chamoiseau, *Karibèl Magazine*, n°3, 1993, 27.

6. Cité dans le *Serpent à plumes*, n° 15, printemps 1992, 2. Sur la francophonie, consulter aussi PR, 126-134.

1. Cf. Émission "Bouillon de culture" de Bernard Rapp du 2 octobre 1992.

2. Cf. J.B. Gabriel, "L'identité culturelle dans les littératures de langue française", c.r. du Colloque de Pécs paru dans *Textyles*, n° 7, 1990, 245 : "Pierre Mertens se dit déçu que la Belgique ne reconnaisse pas ses auteurs, lesquels sont pourtant célèbres ailleurs."

3. Terme d'Edward Kamau Brathwaite. Un exemple probant est l'œuvre de Carpentier, laquelle retentit plus en Europe qu'aux Antilles. (Lire à ce propos Bill Carr, "Carpentier and the Caribbean", *Caribbean Studies*, 11.3, 1971, 75-82).

4. Par exemple la CARIFESTA, "fête de la Caraïbe" (cf. DA, 135-136)

5. Selon la formule de Jean Benoist, *L'archipel inachevé. Culture et Société aux Antilles françaises*, PU de Montréal, 1972

6. Dans *The Islands in Between. Essays on West Indian Literature*, Louis James propose le renversement des frontières linguistiques, afin que les écrivains caribéens se connaissent (London : Oxford University Press, 1968 ; c.r. dans *Caribbean Studies*, Vol.9, n°2, 1969, 84-91).

7. Notion reprise à Even-Zohar. Voir Mineke Schipper, *Beyond the Boundaries*, London : Allison & Busby, 1989, 49 et sv. (cf. *infra* I, 4)

8. Bien que la "négritude" ait affecté les domaines social, politique, artistique, voire métaphysique, elle manquait d'envergure socio-économique et politique (exception faite du *Discours sur le colonialisme* de Césaire). D'autre part, la négritude n'atteignit pas la masse et resta réservée au gratin intellectuel noir.

9. Au fil du DA (34, 48, 182, 422-4), Glissant redéfinit sa notion géo-politique, vœu d'une "nouvelle Atlantide" au point qu'il juge nécessaire de l'insérer dans le glossaire où, curieusement, il conclut : "Plus qu'une théorie, une vision. La force est telle qu'on en dit n'importe quoi. J'ai entendu en deux ou trois occasions proposer l'antillanité (sans aucune précision) comme solution globale à des problèmes vrais ou fantasmés. Quand un mot devient ainsi passe-partout, on préjuge qu'il a rejoint le réel."

l'avenir<sup>1</sup>. "Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques", ils se proclament Créoles et se défient de l'opacité érigée en droit par Glissant<sup>2</sup> (*PR*, 203-208). Car si selon ce dernier, ce serait le seul moyen de dire sa conscience identitaire et d'inscrire sa différence dans des discours abscons, elle coupe l'auteur du peuple pour qui ses écrits risquent d'être "des hiéroglyphes"<sup>3</sup>. Épigones de Césaire et de Glissant, les créolistes ne se contentent plus d'une littérature en suspension, intelligible pour les générations à venir. Ils entendent par contre galvaniser le public par une langue "poétique où interviennent des expressions créoles qui nous deviennent très vite familières, à défaut d'être comprises très précisément", témoigne Pierre Maury à propos de la prose chamoisienne<sup>4</sup>. Défenseurs d'un univers multilingue, multiracial et transculturel, ils commencent par réhabiliter d'abord leur parler natal<sup>5</sup>, longtemps considéré comme un baragouin. En fait, c'est à un double rapprochement qu'aspirent les Créoles, fleurons de la créolité, basé sur une double appartenance géopolitique et anthropologique<sup>6</sup>. Avec d'autres peuples de l'archipel caraïbe d'une part, avec les Africains, Mascariens, Asiatiques et Polynésiens, d'autre part.

### 1.3. Œuvre métisse : le cycle créole schwarz-bartien

Littérature qui s'affranchit de sa tutelle métropolitaine, littérature qui cherche son autonomie, l'œuvre schwarz-bartienne est à cheval sur deux mouvements, à savoir la négritude et l'antillanité. Elle partage de l'un et de l'autre des caractéristiques, sensible à la fois dans l'écriture et dans l'imaginaire. Charnière entre deux époques, l'œuvre constitue "la troisième césure" dans la diachronie littéraire antillaise. Ayant rompu avec le courant imitateur de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sous-totalité discursive sous-déterminée, elle transcende la deuxième césure, celle de la négritude. Négation des modèles fournis par la métropole, la négritude demeura une sous-totalité

1. Une caractéristique de la créolité me paraît le ton optimiste, l'humour et la gaieté qui émanent des œuvres de Confiant et de Chamoiseau, contrastant avec la littérature "sérieuse" de Glissant.

2. Guy Tirolien discrédite cette opacité qui "demande au lecteur non-créolisant un effort considérable pour un gain contestable." (cf. *Guy Tirolien de Marie Galante à une poétique afro-antillaise*, entretiens recueillis par Michel Tétu, CA, 1990, 100)

3. Voir Bernabé, Confiant et Chamoiseau, *Éloge de la Créolité*, oc, 23 et Suzanne Crosta, "La réception critique d'Edouard Glissant", *Présence Francophone*, n° 30, 1987, 57-79.

4. Pierre Maury, *Le Soir*, du mardi 10 et mercredi 11 Novembre 1992, 8. Chamoiseau s'y défend contre l'opacité due à un français densement créolisé : "Quelle idée de vouloir tout comprendre ! Ça n'a aucune importance que vous ne compreniez pas tout ! Vivez la musique, la poétique des choses, essayez de ressentir !"

5. Ils sont éditeurs de revues créoles : *Espaces créoles* et *Mofwaz*, *Grif An Té* et *Antilia-Kreyol*.

6. *Éloge de la Créolité*, oc, 30-33.

discursive sur-déterminée<sup>1</sup>. Les romans schwarz-bartiens attestent une transgression positive, une transition vers une nouvelle vision identitaire. Malgré l'adieu à la négritude<sup>2</sup>, la quête identitaire demeure au centre de l'énoncé narratif. Malheureusement, *Ti Jean L'horizon* met un point derrière une œuvre romanesque qui, peut-être, se serait ramifiée dans la créolité.

Au cœur du corpus se trouve donc la question lancinante de ce que signifierait être Antillais, questionnement qui se double d'une profonde réflexion sur le passé, le présent et l'avenir antillais tels qu'ils sont vus, vécus et imaginés. Avant tout, il s'agit de se battre "contre cette double prétention d'une Histoire avec un grand H et d'une littérature sacralisée dans l'absolu du signe écrit", rappelle Glissant (*DA*, 141). Connaissance et science du passé, l'histoire est constitutive de l'identité antillaise et donc omniprésente dans l'histoire, -œuvre romanesque, narration. Quoiqu'il y ait peu d'épitéxtes<sup>3</sup>, il est irréfutable que le projet romanesque se lie étroitement à l'histoire guadeloupéenne. Simone déclare à propos de *Ti Jean L'horizon* :

C'est une aventure qui tient compte de notre univers magique, qui représente une forte partie de l'âme antillaise. *Je veux que cela ait une signification au niveau de notre histoire*. Je revis, par héros interposé, toute mon aventure africaine<sup>4</sup>. (C'est moi qui souligne)

Que l'ouvrage littéraire exhume et éclaire l'histoire guadeloupéenne, que le lecteur s'en enrichisse, voilà ce que se propose l'auteure<sup>5</sup>. À travers une odyssée moderne, Schwarz-Bart entend "ne pas laisser échapper [...] un pan de notre histoire<sup>6</sup>."

1. Selon la terminologie de R. Toumson dans sa conclusion de *La transgression des couleurs*. CA, 1989, T2.

2. Cf. Aart G. Broek, "Afscheid van de négritude" in *Het Zilt van de Passaten. Caribische Letteren van Verzet*, Haarlem : In de Knipscheer, 1988, 95-114.

3. Pour Simone, il existe quelques interviews (voir Roger Toumson, "Sur les pas de Fanotte", *TED*, n° 2, 1979 ; Sylvia García-Sierra, ms. et Mary Jean Green, *Présence Francophone*, n° 36 1990, 130-133). André Schwarz-Bart, pour sa part, s'est entretenu avec, e.a. Robert Kanters dans *Le Figaro Littéraire* du 26 janvier 1967 : "ASB raconte l'histoire de son livre", du 9 février 1967 : "ASB au bout d'une nuit noire et blanche", du 11 février 1972 : "Au-delà de toute solitude".

4. Interview accordée à Roger Toumson, *TED*, art.cité, 13.

5. J'utiliserai, à l'instar des Québécois, auteur et écrivain au féminin ; tendance attestée par les romancières mêmes. Condé accorde le terme dans son roman *Les derniers rois mages* (Mercure de France, 1992, 38). Suzanne Dracius-Pinalie refuse l'étiquette "écrivain" au masculin, comme si le fait même d'écrire la dépouillait de sa féminité ("Identité créole et sentiment féminin", conférence donnée le 3 juin 1990 à l'université de la Martinique, ms.).

6. Roger Toumson, *TED*, art.cité, 18. Schwarz-Bart emploie le terme "pan" que Glissant substitue à celui de "période", en refus d'une historiographie française.

Encore faut-il une bonne dose d'âme, de magie, voire de "folie antillaise" que Simone ose appeler le "génie propre" de l'Antillais<sup>1</sup> pour cette plongée dans la rivière souterraine. L'histoire étant offusquée, la mémoire collective sourdant, l'écrivain doit chercher et actionner des traces latentes, prêter l'oreille aux légendes et contes populaires. Histoire et "fantaisie", univers réaliste et magique coexisteront harmonieusement. De leur fusion seule, l'Antillais peut prendre la mesure de son identité.

Comment avoir prise sur une histoire gommée et raturée ? Au paradigme identité-histoire s'ajoute l'inscription dans une lignée. Qu'est *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*, saga familiale ou chronique de l'histoire guadeloupéenne ? Schwarz-Bart ne veut pas rendre hommage à une seule femme de Goyave qu'elle a connue personnellement, mais à toute sa génération, voire à celles qui l'ont précédée. Il y a une continuité :

Ce n'est pas seulement sa vie, mais aussi le symbole de toute une *génération de femmes connues, ici, à qui je dois d'être antillaise*, de me sentir comme je me sens. Télumée, c'est, pour moi, une espèce de permanence de l'être antillais, de certaines valeurs...<sup>2</sup>

Le genre autobiographique a beau porter le signe d'une occidentalisation, il se convertit en un portrait de la collectivité ; le sujet schwarz-bartien est transindividuel. Aussi "bricolée" que soit la famille<sup>3</sup>, aussi lacunaire que soit la généalogie, le tableau familial permet d'avoir prise sur l'histoire et, par conséquent, comble l'incomplétude identitaire. Ainsi, Mariotte se dit, "non sans une délicieuse angoisse" que la femme Solitude de Guadeloupe, "son aïeule de par le sang d'eau croupie de Man Louise" (*PDP*, 105) lui "avait peut-être légué une goutte minuscule de son sang" (*PDP*, 114). À force d'être rayés de l'Histoire, les Antillais se procurent la leur au moyen d'archives familiales, de paroles colportées de femme en femme. Car "ce sont les femmes qui ont tout sauvé, tout préservé, y compris l'âme des hommes<sup>4</sup>."

1. "Je ressens, chez les gens que j'observe, une grande part d'irrationnel. Je ne fonctionne pas d'ailleurs, moi-même, rationnellement, logiquement. [...] C'est cela que j'appelle la 'folie antillaise'. Cette façon d'appréhender le monde, de ne pas vouloir calculer, de se donner entièrement à l'instant. Cela vient peut-être de notre histoire, [...]" (*ibid*, 18)

2. *Ibid*, 14

3. Les sociétés afro-américaines ont eu des "réponses bricolées" dans tous les domaines, selon Jacques André : "La vie s'est glissée entre ces espaces détruits, quelque chose s'est mis en place qui tient pour une part du bricolage des restes - les "survivances" - mais davantage à une façon d'investir la situation nouvelle." ("Le lien et le rien. À propos de la mère focale dans la famille noire antillaise", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 28, 1983, 47).

4. Lors de l'émission *Ex Libris* du premier mai 1990, Simone présentait *Hommage à la femme noire* en soulignant que "s'il y a eu des héros antillais, c'est grâce aux femmes qui les ont soutenus." Dans *Texaco*, Patrick Chamoiseau choisit Marie-Sophie Laborieux comme protagoniste car "toute l'histoire antillaise, de la résistance dans l'habitation à la

Il n'est dès lors pas étonnant que chaque récit de vie s'appuie sur ce portrait de l'ancêtre ou de l'aïeule : *TM* est un diptyque dans lequel Télumée retrace d'abord en une vaste analepse l'histoire de sa bisaïeule et de son aïeule avant d'en venir à "L'histoire de [s]a vie". Mariotte remonte à son tour à trois générations de négresses, peignant la profonde aliénation de sa grand-mère, "bonne négresse à sa maîtresse", "vieille paillasse des Blancs" (*PDP*, 47). Dans *LMS*, le narrateur rétablit la filiation d'une esclave bossale\* et de sa fille bâtarde. Enfin, dans *Ti Jean*, le fils et petit-fils de Wadamba, né d'un rapport incestueux entre le vieux chef et sa fille Awa, découvre lors de ses pérégrinations en terre africaine son aïeul ba'sonianqué<sup>1</sup>, le notable messager du roi. Par une succession de générations, les auteurs brossent les changements d'une époque à l'autre et rendent l'articulation histoire-identité particulièrement tangible.

Pour André Schwarz-Bart, l'Histoire est à la fois ce qui anime et dérange l'activité littéraire, écueil à la genèse du "discours antillais". Après avoir majestueusement romancé la diaspora juive de l'an 1000 jusqu'à nos jours, l'auteur du *Dernier des Justes* conçoit le projet d'établir :

d'une façon compatible avec la vérité historique, et en accord avec les lois de la vérité romanesque [...], la fameuse filiation généalogique qui permettrait de remonter au-delà de l'esclavage, jusqu'à l'Afrique précoloniale<sup>2</sup>.

Travail cyclopéen, forcément volumineux, puisque André Schwarz-Bart ne voudrait tronquer la réalité antillaise, lui amputer une de ses nombreuses facettes qui rendent compte du pluralisme créole : "C'est en raison de la diversité de ces problèmes, dans l'espace et dans le temps, qu'il a fallu étaler cette histoire sur sept tomes, sous peine de n'affleurer que certaines réalités<sup>3</sup>." Bref, l'histoire prédomine au niveau de l'être-antillais et elle le fera au niveau romanesque.

Certes, d'autres éléments réservent aux Schwarz-Bart leur place particulière dans le paysage littéraire antillais. Pour Cailler, leur projet romanesque se nourrit de la symbolique du *marronnage* glissantien à tel point qu'elle considère Glissant comme le vis-à-vis martiniquais de Simone<sup>4</sup> ! Pour ma part, j'ajouterai à cet aspect, certes capital, le *métissage*, emblème à plus d'un titre de l'œuvre schwarz-bartienne. D'abord parce que l'œuvre "réalise la conjonction, culturellement noble et séduisante pour la mauvaise conscience européenne, de

progression vers l'école, en passant par l'acquisition de la langue, s'est toujours réalisée par l'énergie des femmes." (*Karibèl Magazine*, n° 3, 1993, 55).

1. Déformation de "soninké".

2. Robert Kanters, "ASB raconte l'histoire de son livre", art.cité.

3. Gilbert Ganne dans *L'Aurore*, du 2 février 1967, 13a.

4. B. Cailler (*oc*, 90-4).

l'antisémitisme et du racisme nègre vaincus<sup>1</sup>". L'influence de la tradition et de la spiritualité juives se font sentir sans cesse par le motif concentrationnaire. Il s'y lie une profonde interrogation sur le sens de la souffrance<sup>2</sup>, un réquisitoire contre toute forme d'esclavage et un virulent plaidoyer pour la dignité de l'homme, quelle que soit sa culture, sa religion ou sa race. L'heureuse alliance entre négritude et judéité traduit bien la "multi-relation" prisée par Glissant. Celle-ci requiert une esthétique spécifique<sup>3</sup>, longuement décrite et définie par le forgeron de l'Esthétique du Divers<sup>4</sup>.

Le métissage transparait encore à travers l'heureuse symbiose de l'écrit et de l'oral, du français standard et du créole de la Martinique et de la Guadeloupe, à laquelle Cissé<sup>5</sup> a consacré une étude pertinente. Comme tant d'autres romanciers postcoloniaux, Simone Schwarz-Bart : ne se laisse pas "coloniser" par la langue, c'est elle qui colonise la langue dominante. La langue métissée alterne avec un français diapré et parfois soutenu<sup>6</sup> ; elle est responsable du chatoiement stylistique et de la secrète densité des romans, traits qui m'ont subjugué. D'où l'abondance, sinon l'abus de citations que le lecteur voudra bien me pardonner. Quant à l'imaginaire, il s'offre à son tour comme un terrain d'interférences entre éléments venus des quatre coins du monde<sup>7</sup>. La prose schwarz-bartienne transpose l'âme et l'imaginaire antillais de sorte que la "complexité kaléidoscopique<sup>8</sup>" ressorte distinctement des romans.

1. Dominique Malu-Meert, *Simone Schwarz-Bart*, Bruxelles, Hatier, 1985, 7.

2. Le premier roman renvoie le plus au monde juif : micro-univers concentrationnaire, l'inhumain pourrissoir enferme entre autres une Juive, souffrant de crises suicidaires suscitées par des souvenirs insurmontables. J'aurai l'occasion de revenir sur les parallélismes (esclavage décrit dans *TJ*, vie "prisonnière" dans les mornes isolés dans *TM* et enfin, le massacre à Matouba).

3. Voir René Ménénil, "Sur une esthétique à faire ou bien" dans *Tracées. Identité, négritude, esthétique aux Antilles*, Laffont, 1981, 215-230.

4. Glissant célèbre Segalen par l'emprunt du terme "le Divers" (connaissance de ce qui est étranger aux us et coutumes de l'Occident) à partir duquel il définit, dans le livre II du *DA*, sa "Poétique du Divers". Lire Jean-Louis Joubert, "Poétique de l'exotisme : Saint-John Perse, Segalen, Glissant", *L'exotisme*, Cahiers CRHL/CIRAOI, n° 5, 1989, 281-291.

5. Alhassane Cissé, *Analyse stylistique de la prose romanesque de Simone Schwarz-Bart*, Université de Paris III, 1985.

6. Dans *Un plat de porc*, l'oraliture (proverbes, passages en créole, chants) n'est nullement incompatible avec des passages très écrits, soulignés par des allusions à Rabelais, à Villon et à Césaire. Ce métissage de registres et de tons rapproche le roman de *Chronique des sept misères*, où des passages très 'écrits' voisinent étroitement avec des éléments très oraux. Cf. M.C Hazaël-Massieux (*Études créoles*, Vol.XI, n°1, 1988, 118).

7. Fanta Toureh, *L'imaginaire dans l'œuvre de Simone Schwarz-Bart : approche d'une mythologie antillaise, oc*. Un exemple de réappropriation et de remodelisation est le mythe d'Icare. Dans *Ti Jean*. Il lui pousse des ailes et il fuit le labyrinthe insulaire pour retrouver le pays des ancêtres ; sur ce premier palier mythologique se greffe un signifié caribéen particulier, celui de la légende des nègres volants. Le motif du vol, exploité par Toni Morrison, Paule Marshall et Schwarz-Bart, cristallise donc des éléments mythologiques à la fois européens et africains.

8. Bernabé, Chamoiseau, Confiant, *Éloge de la créolité, oc*, 28.

Enfin, tournons-nous vers le personnage schwarz-bartien. *Métis* par l'osmose interethnique, par la nature composite de son être biologique, il l'est encore par le pluralisme linguistique, religieux, socio-culturel dans lequel il baigne dès l'enfance. Mais avant tout, il me paraît *métis* par l'intériorisation du regard blanc. Son psychisme reste informé par le rapport conflictuel entre Prospéro et Caliban et fait de lui un être crispé, à la recherche de la maîtrise de lui-même : "savons-nous ce que nous charrions dans nos veines, nous les nègres de la Guadeloupe ?... la malédiction qu'il faut pour être maître, et celle qu'il faut pour être esclave..." (*TM*, 162), proclame une voix rancunière. Cet Autre qui parasite le colonisé et explique du coup la disparition du schéma dichotomique noir vs blanc. L'Autre se loge désormais dans l'Antillais. Sagesse décernée à Amboise qui déclare à Élie, "le Poursuivi définitif" : "rien ne poursuit le nègre que son propre cœur..." (*TM*, 147) ; "des mains ennemies se [sont] emparées de [leur] âme et l'avaient modelée afin qu'elle se dresse contre elle-même" (*TM*, 215). L'adversaire n'est plus le Blanc mais un chancre dans la poitrine du Noir, un esprit qui ronge (*TJ*, 49). Au lieu de stigmatiser celui qui incarne pour le Noir l'altérité absolue, on recentre l'attention sur l'Antillais qui, face à une société très métissée, gère sa propre étrangeté<sup>1</sup>, se retrouve exote parmi les Békés, les Noirs, les Coulis\*.

La créolisation de la population entraîne inévitablement un métissage socio-culturel, religieux et linguistique. Dès lors, le personnage s'achoppe à une multitude de repères identitaires souvent incompatibles et mutuellement exclusifs. Il en résulte qu'il ne se construit une conscience antillaise qu'au prix de multiples épreuves. La première consiste, on l'a vu, à se défaire du poids du passé traumatisant et honteux. D'où des personnages préoccupés à "piler en poudre la roche du Temps" (*CC*, 144). Déchirée par l'éternel conflit entre domination et sujétion, Télumée y destine son temps : elle veut élucider la "fêlure du cœur", le "bonheur mélancolique" (*TM*, 51), la "tristesse congénitale" de l'Antillais. Finalement, le mystère reste insondable :

je pense à ce qu'il en est de l'injustice sur la terre, et de nous autres en train de souffrir, de mourir silencieusement de l'esclavage après qu'il soit fini, oublié. J'essaye, j'essaye toutes les nuits, et je n'arrive pas à comprendre comment tout cela a pu commencer, comment cela a pu continuer, comment cela peut durer encore, dans notre âme tourmentée, indécise, en lambeaux et qui sera notre dernière prison" (*TM*, 244)<sup>2</sup>.

1. Affergan commente la condition clivée ou dédoublée de l'Antillais qui est "en même temps l'ex-esclave noir et le Français dont il a plus ou moins bien intériorisé les valeurs et les comportements. Puis, épousant un double monde, il s'est trouvé soumis à des dysfonctionnements, à des malaises de reconnaissance, qui ne sont que le signe ou le symptôme d'une personnalité à la recherche obsédante d'une identité qu'il a pourtant tout fait pour masquer ou éloigner." (*Anthropologie à la Martinique, oc*, 2-3).

2. Par exemple, cf. *infra*, III, 6.

Difficilement sondable, l'histoire des Antilles l'est en raison d'une béance de pièces d'archives et de documents qui éclairent le point de vue et la situation des colonisés et/ou esclaves<sup>1</sup>. Mais ce que l'Histoire a pris soin d'ensevelir, la tradition orale l'a soigneusement déterré. Voici une première raison pour laquelle l'écrivain antillais ausculte les contes et légendes où abondent les souvenirs, allusions et clins d'œil à une Histoire particulièrement oppressive. Mémoire collective, l'Antillais se tourne vers elle pour surmonter son complexe d'esclave. En dépit de sa nature particulièrement frustrante, "le temps du fouet et du tonneau clous" (*TJ*, 102) se dévoile sans ambages dans l'œuvre schwarz-bartienne. De sa révélation et de son élucidation dépendent en effet que le personnage se projette un meilleur avenir, prenant en mains son destin.

Cette articulation entre histoire-identité (la nécessité de connaître l'une pour accéder à l'autre) se manifeste par le rôle confié au narrateur et/ou au personnage. Bien que je traite plus en détail cet aspect ultérieurement<sup>2</sup>, je signale déjà que le narrateur, qu'il soit intra-homodiégétique (*TM*, *PDP*) ou extra-hétérodiégétique (*TJ*, *LMS*) est un passionné des "temps anciens". Il s'agit d'une constante chez plus d'un auteur caribéen. Ainsi, Mathieu ouvrira les tiroirs de l'histoire :

L'histoire de notre peuple est à faire. C'est mon travail : je mets à jour les archives de la ville, et ainsi nous nous connaissons. Je me découvre parmi tant de papiers, de contes, de cris et de sang ! (*LL*, 81)

Mission dont le personnage cyclique<sup>3</sup> se chargera en effet dans les romans postérieurs. La quête est à ce point obsessionnelle que le "fouilleur" réapparaît dans chaque roman glissantien, sans qu'il n'occupe pour autant le devant de la scène narrative. Ainsi, un personnage aussi secondaire que Pythagore est portraituré comme :

un Nègre des champs, un coupeur de cannes, [qui eut] la prétention de faire des recherches, pourquoi pas se déclarer archiviste ou paléographe ? et à quel propos ? À propos d'un Africain prisonnier qui avait passé dans le pays trente ans auparavant [...] (*CC*, 41)

Quoiqu'elle n'accapare pas la place qui lui est réservée dans l'imaginaire glissantien, l'histoire répond à la double vocation du roman antillais, autre

caractéristique "métisse". Selon Glissant, "[l'ouvrage littéraire] a fonction de désacralisation, fonction d'hérésie, d'analyse intellectuelle, qui est de démonter les rouages d'un système donné, de mettre à nu les mécanismes cachés, de démystifier." Dans le même temps, il faut sacraliser, rassembler la communauté autour de ses mythes, ses croyances, son imaginaire et son idéologie" (*DA*, 192). Regardons ce jeu de destruction et de (re)construction à l'œuvre dans chacun des romans schwarz-bartiens. *Ti Jean L'horizon*, bien que conte fantastique et merveilleux, ruine quelques grands mythes antillais. D'abord, le roman déchire "le mythe de la miraculeuse union aussi bien à la terre des Ancêtres qu'à celle des Conquistadors", relève fort justement Bernadette Cailler<sup>1</sup>. "Chassé par ses ancêtres", "naufagé sans boussole, perdu, sous un ciel sans étoiles" (*TJ*, 196), Ti Jean trouvera son seul salut dans le retour à la "petite Guadeloupe" : fin des aventures, ce retour symbolise l'impérieuse nécessité de s'enraciner dans cette "poussière de pays" (*TJ*, 197) qui possède tout pour faire un monde.

Ensuite, le *marronnisme*, sans être totalement défait, est stigmatisé : élevée par son père Wadamba, Awa se plaint de son "enfance lacérée, sa jeunesse obscurcie" (*TJ*, 28). L'héroïsme du chef rebelle s'avère suranné, la vie marronne sauvage et inculte. Remarquons que, si elle descend les mornes\* d'En-Haut, c'est entre autres parce qu'elle est attirée par les nègres d'En-bas qui font la cour à une négresse de façon bien plus délicate<sup>2</sup> ! La magie et les croyances sont également vues sous un angle défavorable. Sous la protection des esprits de la montagne (*TJ*, 67), Ti Jean est initié aux Puissances occultes par Eusèbe. Il entre en transe mais cet état lui interdit toute analyse lucide de ce qui lui arrive, et donc, toute maîtrise de lui-même. Le vaudou, le culte des ancêtres et les coutumes magiques sont des forces inertes, source d'obscurantisme qui "zombifie" l'Antillais. "L'enjambeur de mondes" entérine encore l'animisme et le primitivisme de ses vénérables ancêtres. Ti Jean découvre dans le Royaume des Morts que ses vénérables ignorent tout de la Guadeloupe et "m[ènent] leur petit train-train dans l'ombre, sans trop s'en faire, sans trop même se préoccuper de l'absence du soleil, [...] et pourquoi se seraient-ils souciés du monde, de ces enfants de la servitude, en effet surgis de nulle part [...] ?" (*TJ*, 197). Il n'y a donc pas de contact entre les morts et les vivants et tous les pouvoirs prêtés aux morts sont démystifiés comme une

1. Cf. Bernadette Cailler, "Ti Jean L'Horizon de Simone Schwarz-Bart, ou la leçon du royaume des Morts", *Stanford French Review*, n° VI, Fall-Winter 1982, 290.

2. L'érotisme "créole" serait plus raffiné. Selon les marrons, les "nègres de la vallée", "singes consommés des Blancs" ont un amour d'emprunt, calqué sur celui des colons. Pourtant la fille marronne le préfère nettement. Cet écart est suggéré par le passage, beau morceau d'anthologie, où Ti Jean L'horizon refuse de faire l'amour avec la belle sauvageonne qu'il vient de rencontrer : "ça ne se passe pas comme ça [...] nous disons d'abord des mots doux, des paroles sucrées" (*TJ*, 21). "Des larmes roulaient aux joues d'Awa pendant qu'il lui déclarait une passion éternelle" (*TJ*, 22). (Cf. Gérard Clavreuil, *Erotisme et Littératures*, Acropole, 1987).

1. Georges Debien reconnaît le truchement des données, la relation partielle et partielle des faits dans les inventaires et registres (Voir "Plantations à la Guadeloupe : la Cafetière et la Sucrierie Bologne au Baillif (1789)" dans *Bulletin de la Société d'Histoire Guadeloupéenne*, n°3-4, 1965, 11-21.)

2. Par exemple, cf. *infra*, II,1

3. À ne pas prendre dans son acception balzacienne. Le personnage cyclique est un écho intratextuel qui assure toutefois la cohésion interne de l'œuvre romanesque, comme l'est la mulâtresse Solitude et la Reine aux longs seins dans *PDP* et *TJ*.

superstition ridicule : "C'est rire qu'il riait en son cœur, Ti Jean, à la pensée des magies que ceux du village du roi attribuaient aux défunts, voyant sous forme d'esprits très redoutables sans lesquels rien ne se faisait au soleil, pas même la germination du mil, [...] aïe, aïe, aïe, tout ce gaspillage de salive, alors que les morts gouvernaient seulement les rêves des vivants, pas plus que ça..." (TJ, 199)

En dernier lieu, Ti Jean condamne la polygamie en restant fidèle à Égée. Malgré ses nombreuses maîtresses ba'sonanqués, Ti Jean n'en rencontre aucune digne d'Égée, son amour exclusif. Aussi refuse-t-il le partage d'un homme entre plusieurs femmes. Si c'est la seule œuvre schwarz-bartienne où l'homme noir soit focalisé, c'est bien parce qu'il s'agit d'un portrait utopique et idyllique de l'homme antillais. Décolonisé dans son corps comme dans son esprit, armé d'une image identitaire positive, Ti Jean incarne la "nouvelle génération" (TJ, 51-52) qui sait d'où elle vient et, surtout, où elle va<sup>1</sup>.

De même, la fin de *Pluie et Vent* bat en brèche la société traditionnelle antillaise dont les us et coutumes sont démodés. Le fait que Télumée meure sans progéniture fait voler en éclats l'image de l'Antillaise naturellement mère et grand-mère. Sables mouvants dans lesquels, une fois de plus, l'Antillais s'enlise, la modernité détrône les conteuses et les guérisseuses. Avec la dernière Lougandor s'éteint Fond-Zombi où l'on écoutait "à la lueur du fanal" le conte de "l'homme qui voulait vivre à l'odeur."<sup>2</sup>

Dans *La Mulâtresse Solitude*, enfin, une des rares figures héroïques dont le peuple antillais a préservé la mémoire est démystifiée. Olympe de Gouges ou Théroigne de Méricourt<sup>3</sup> guadeloupéenne, Solitude lutte pour la citoyenneté du Noir mais à son insu. Elle dirige une escorte de marrons qui la trouvent "si peu ressemblante aux histoires qu'on disait, aux récits de canne, aux légendes" (LMS, 118). Hagarde, "sans le vouloir, sans même le savoir, dit-on, elle conduisit le groupe désemparé et qui s'amenuisait de jour en jour" (LMS, 110). Révolutionnaire farouche, c'est dans le désespoir qu'elle puise son énergie.

Après avoir tant insisté sur l'importance de l'histoire, il me faut attirer l'attention sur le fait que les auteurs n'ont écrit qu'un seul roman historique, et encore cette classification est-elle sujette à caution pour LMS. Bien que l'ensemble des romans couvre l'histoire de la Guadeloupe de l'esclavage jusqu'à aujourd'hui, ils ne supposent nullement des schémas narratifs qui en possèdent le support. Je considère la recherche fiévreuse d'un moule approprié à rendre tangible le réel antillais, la diversité formelle du corpus comme un

1. Cf. *infra* II, 2

2. Cf. *infra* III, 6.3.

3. Olympe de Gouges fut exécutée pour avoir revendiqué la citoyenneté pour la femme : "La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits [...] elle a le droit comme l'homme de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune". Elle publia un drame en trois actes *L'esclavage des noirs ou l'heureux naufrage* (réédition Paris : Côté Femmes, 1989). Théroigne de Méricourt a fondé un club de femme.

autre trait *métis* par lequel les auteurs "décolonisent" le roman et invalident toute classification. "Littérature sans frontières, elle est à l'image du peuple dispersé qui la produit<sup>1</sup>." Si, au premier regard, chaque roman s'apparente à un genre bien distinct (roman historique : LMS<sup>2</sup> ; journal intime : PDP ; autobiographie fictive : TM ; conte : TJ), aucun n'en est l'exemple canonique.

Hélas, l'ambitieux projet d'un cycle en sept tomes n'a pas abouti et rappelle d'autres bifurcations d'écriture "conjugale" antillaise<sup>3</sup>. Qu'en déduire ? Que l'écriture à quatre mains ne soit aisée, certes. Qu'elle ait empêché l'éclosion du talent individuel de chacun des deux auteurs, sans doute<sup>4</sup>. L'inachèvement mène vers une autre piste : le lancinement de la littérature antillaise, l'incertitude quant à son devenir. Dans *L'homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane françaises*<sup>5</sup>, André Ntonfo conclut son vaste panorama des auteurs antillais par cette observation :

des processus inachevés, des cycles incomplets, des œuvres ne présentant pas une 'imago mundi' cohérente, des œuvres impropres à se conclure individuellement et qui laissent des problèmes soulevés en suspens, des œuvres aux héros inefficaces et dont l'action semble toujours vouée à l'échec, dont la quête recommence éternellement, et qui ne laissent derrière eux que vide, après avoir fait naître l'espoir.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le corpus partage bien le trait décrit ci-dessus. L'incomplétude renvoie en fait à une double "dérive" : elle signale le difficile avènement d'une production authentiquement antillaise, d'une part, de l'antillanité, de l'autre. La littérature et l'homme antillais vont de concert, l'une reflète le malaise de l'autre.

Avant de présenter la totalité de l'œuvre des Schwarz-Bart, les biographies romancées à la troisième personne (TJ ; LMS) et les autobiographies fictives à la première personne (TM, PDP), il convient de noter que les quatre romans s'apparentent au genre originel de la littérature noire : le récit de vie esclave (*the slave narrative*)<sup>6</sup>. Témoignage d'un ex-esclave, il s'agit de convaincre, en

1. Louis Van Delft, "Les Ecrivains de l'exode. Une lecture d'André Schwarz-Bart", *Mosaic*, Spring 1975, 205.

2. La définition proposée par Jean Laplain et Daniel Maragnes me paraît fort applicable : "dans le roman historique, le lieu est l'histoire, non comme paysage général mais comme engendrant des situations typiques, personnages spécifiques qui ne pourraient prendre naissance à un autre moment du cours historique." ("Les Jacobins noirs et Toussaint Louverture. Drame, Roman, Histoire" in *La période révolutionnaire aux Antilles*, op. cit., 400.

3. Je pense à Suzanne Césaire qui, après avoir publié quelques articles dans *Tropiques* dans les années 40, a disparu de la scène littéraire.

4. Simone Schwarz-Bart l'aurait avoué en ces termes : "Chacun de nous n'étant pas allé jusqu'au bout de ce qu'il avait à dire." (cf. Mary Jean Green, art. cité, 130)

5. André Ntonfo, Thèse de doctorat, Université de Provence, 1976, 294, publiée aux éd. Naaman à Sherbrooke en 1982.

6. Cf. Th. L. D'haen, "Zwart schrijven. Autobiografische tradities in de Afro-Amerikaanse roman", *Americana*, 2.1, Zomer 1988, 111-126 ; Elizabeth Fox-Genovese,

respectant l'exigence de véridicité, le destinataire blanc. Au service de l'abolitionnisme et de l'anti-colonialisme, le récit entend sensibiliser ses lecteurs tout en ne tombant pas dans le ton revendicateur ou la polémique. Dans cette optique, le narrateur manœuvre habilement entre l'apologie du peuple noir et l'accusation surnoise du Blanc. Même s'il relate la cruauté et l'injustice dont est victime la race noire, il s'abstient de montrer du doigt les responsables. Il en résulte une narration "caméléon", qui n'est qu'apparemment folklorique et transparente. Quant au style, le récit penche vers l'oralité de la tradition noire. Chacun de ses ingrédients se manifeste dans les romans schwarz-bartiens.

*Un plat de porc aux bananes vertes*<sup>1</sup>, préambule de la "Geste des Noirs" en sept tomes, annonce les lignes de force de toute l'œuvre schwarz-bartienne (exil, univers concentrationnaire, aliénation et racisme). Témoignage en chassé-croisé, "veillée vivante" d'une Martiniquaise qui se meurt dans un hospice près de Notre-Dame-des-Champs<sup>2</sup>, les Cahiers de Mariotte s'affilient évidemment au *Cahier* de Césaire<sup>3</sup>. Mais à l'inverse du *Cahier*, l'écriture intimiste et automatique de Mariotte nous révèle le "non-retour" au pays natal. Si "le grand trou noir" évoqué à la fin du poème césairien symbolise la source d'une force révolutionnaire, l'immense continent de neige dans lequel s'engouffre Marie Monde désigne l'échec sur toute la ligne de son entreprise hardie<sup>4</sup>.

Contrairement à Télumée, Marie Monde dresse un bien triste bilan de l'exil en métropole et nous évoque en vagues successives les hauts et les bas de sa vie intérieure (d'où le "clapotis" des premières pages), des fragments d'une enfance qui gigote sur son dos (*PDP*, 189), ses impressions sur les Parisiens et ses observations sur la décrépitude physique et psychique des pensionnaires. Seule et oubliée de tous et de toutes, "povrette et ancienne" (*PDP*, 157), Mariotte nous laisse son "testament" d'un pessimisme poignant. De loin le plus hermétique et le plus décousu par sa structure elliptique, le plus émouvant aussi par son *stream of consciousness*, le roman me rappelle *Mère la Mort* de la Martiniquaise Jeanne Hyvrard<sup>5</sup>. Dédiée aux "enfolées", victimes du "phallogocentrisme" et du colonialisme, l'écriture fragmentée et fragmentaire

dénonce entre autres le carcan imposé à la langue par le colonisateur. La voix hyvrardienne supplie : "Rapprends-moi la langue qu'ils m'ont arrachée. Rapprends-moi la langue sédimentée dans les golfes de ma mémoire"<sup>1</sup>. Dès l'ouverture du *Cahier*, la diariste schwarz-bartienne affronte la langue du maître qui lui impose de parler d'"événement", alors qu'un "vocabulaire mineur", tel "clapotis" "aurait fait l'affaire" (*PDP*, 11). Si ce terme s'impose spontanément en elle, c'est qu'il appartient au registre aquatique, élément cardinal dans l'imaginaire schwarz-bartien (opposé à la neige, eau immobile, silencieuse, morte), suscitant la vue, la musique et l'odeur des "mille rivières" du "pays" natal<sup>2</sup>.

Dans les romans ultérieurs le pessimisme et le nihilisme s'atténuent, telle est du moins l'impression qu'en a le lecteur. Il serait plus exact de dire qu'un ton plus métis dirige désormais la narration. Télumée, narratrice, à un caractère *métis*, terme polysémique et central dans mon étude. Pour Détienné et Vernant, la *métis* se caractérise en effet par un :

type d'intelligence rusée, assez prompte et souple, assez retorse et trompeuse pour faire face chaque fois à l'imprévu, parer aux circonstances les plus changeantes et l'emporter dans des combats inégaux sur les adversaires les mieux armés pour l'épreuve de force<sup>3</sup>.

"Faites de souplesse et de polymorphie, de duplicité et d'équivoque, d'inversion et de retournement", la *métis* est un mode de résistance, de marronnage à la fois physique et intellectuel qui permet à Télumée de "conjuré le découragement" (*TM*, 143-144), de "jongler avec la tristesse" (*TM*, 103)<sup>4</sup>. Savoir-faire et savoir-être "obliques", la conduite *métis* est constamment conseillée à la protagoniste de *Pluie et Vent* : il faut être une "nègresse à deux cœurs", "manœuvrer", se "faufiler à droite, à gauche" (*TM*, 92) pour

"My Statue, My Self. Autobiographical Writings of Afro-American Women", in *The Private Self*, éd par Shari Benstock, London : Routledge, 1988, 65.

1. Publié en 1967 aux Ed. Seuil. Un *PDP* a fait l'objet du mémoire de DEA, soutenu à Lille III en 1987.

2 "La demie de trois heures sonna au clocher de l'église de Notre-Dame-des-Champs" (*PDP*, 143). Je reviendrai sur les données spatio-temporelles, rigoureusement exactes, puissants effets de réel sous II, 3.1.

3. La grand-mère Man Louise fait écho au "bon nègre à son bon maître" (*Cahier...*, PA, 1983, 59), criant "Pardonnez-moi maîtresse, je suis votre main, je suis votre pied, je suis la poussière sous vos pas !" (*PDP*, 64). Mariotte rappelle le "nègre observé dans un tramway à Paris" : "sa négritude même... se décolore sous l'action d'une inlassable mégie. Et le mégissier était la Misère" (Césaire, *Cahier*, 40).

4. Cf. Beverley Ormerod, "Un plat de porc...", *Essays in French Literature*, n° 8, 1971, 92.

5. Jeanne Hyvrard, *Mère la Mort*, Minuit, 1975.

1. *Ibid*, 10.

2. Cf. *infra* II, 1.4.

3. Marcel Détienné et Jean-Pierre Vernant, *les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*, Flammarion, 1970, 52 et 28-29 : "Pourquoi la métis apparaît-elle [...] multiple, bigarrée, ondoyante ? Parce qu'elle a pour champ d'application le monde du mouvant, du multiple, de l'ambigu. Elle porte sur des réalités fluides, qui ne cessent jamais de se modifier et qui réunissent en elles, à chaque moment, des aspects contraires, des forces opposées. [...] La métis est [...] puissance de ruse et de tromperie. Elle agit par déguisement. Pour duper sa victime elle emprunte une forme qui masque, au lieu de le révéler, son être véritable." Passages qui s'appliquent bien à notre corpus où la femme se métaphorise en "rivière" dont seuls ses méandres lui appartiennent ; la réalité coloniale et/ou esclavagiste accule le Noir à la "feintise", qualité admirée par Ti Jean chez les nègres d'En-bas (*TJ*, 62).

4. Lire à ce propos Françoise Lionnet qui dans *Autobiographical Voices, Race, Gender, Self-Portraiture* (Ithaca/London : Cornell University Press, 1989, Introduction) exploite le jeu homonymique de "métis" qu'elle associe au grec "metis", maîtresse de Zeus qui résiste à l'ordre patriarcal grâce à la ruse de la métamorphose. Mireille Rosello, pour sa part, s'inspire de Marcel Détienné et Jean-Pierre Vernant (*Les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs, oc*). Voir *Littérature et Identité créole*, Karthala, 1992, 143-148.

"conjuré" son sort et renverser la suprématie de l'homme blanc et de l'homme noir. Le métissage est donc synonyme de résistance au clivage identitaire ; je l'entendrai comme l'équivalent d'une souplesse rusée, d'une malléabilité intelligente propres à la "créolité" d'un peuple au confluent de plusieurs races, sommé à amalgamer des apports culturels divers et qui doit transcender un passé d'oppression et d'esclavage.

Là où je veux en venir, c'est que le personnage schwarz-bartien n'est jamais loin du *trickster*. L'auteur non plus d'ailleurs. D'où mon troisième sens, suggéré par la belle métaphore du "tambour à deux voix" : il s'agit d'*écrire/de parler métis*<sup>1</sup> : de métisser les langues dans un discours destiné à un double narrataire, d'installer une certaine ambiguïté dans la narration de manière qu'elle soit à la fois claire et obscure, qu'elle évacue le trop-plein de tristesse. Ce principe fondamental, la narratrice nous le suggère désinvoltement : "depuis quand la misère est-elle un conte ?..." (TM, 144). Dans *Pluie et Vent sur Télumée Miracle*, le lecteur décèle tantôt la fierté (raciale, culturelle), tantôt la honte ; tantôt le pessimisme, tantôt l'optimisme. Apologie de la femme noire, le roman n'est pourtant pas une accusation de ce/celui qui opprime ; de heurts en malheurs, Télumée ne se laisse pas entraîner par de larmoyantes lamentations. De cette *narration métisse*<sup>2</sup>, je donnerai un exemple parmi une multitude d'autres. Y a-t-il de passage plus troublant que celui où la narratrice avoue le désarroi et la souffrance inexplicables lorsqu'elle écoute les chants d'esclaves ? Alors que Télumée souligne que la tristesse mystérieuse transforme Reine Sans Nom en une personne "descendue sur terre par erreur", celle-là réplique joyeusement : tout se passe comme si RSN celle-ci avait instantanément basculé dans un état d'âme opposé. De la sorte, l'écart entre l'être et le paraître, entre le sentiment et le discours, est suggéré : "tactique" déroutant, "manège" impressionnant si typiques pour la mentalité antillaise (TM, 196).

– Télumée, petit verre de cristal, mais qu'est-ce que vous avez donc, dans votre corps vivant... pour faire valser comme ça un vieux cœur de négresse ?... (TM, 52)

La réaction surprenante neutralise en quelque sorte la tristesse qui émane du passage. Il en est ainsi durant tout le roman : le passage sans transition d'un état d'âme à son contraire rend la narration ambivalente et entraîne des lectures opposées.

De fait, pour d'aucuns, *Pluie et Vent* est un roman fataliste, un roman de l'aliénation et de la misère, alors que pour d'autres, il prône au contraire

l'optimisme<sup>1</sup> et la victoire sur l'aliénation<sup>2</sup>. Quant à son accueil mitigé<sup>3</sup>, je sélectionnerai deux jugements de la plus haute valeur parce qu'ils proviennent de deux critiques littéraires non seulement antillaises, mais écrivaines de surcroît. Écoutons d'abord l'avis de personne d'autre que Condé qui, par ailleurs, ne daigne pas commenter *LMS*, "élégant produit exotique très visiblement destiné au marché non-local". Elle trouve *TM* un livre :

que nous refermons avec insatisfaction. [...] Nous sommes séduits, mais par un froufrou d'étoffes, un bruissement de feuilles, un chant de ravine sur les cailloux. Tout reste à fleur de peau. La pesanteur de la vie, l'opacité du désespoir, les contradictions, le désarroi, la confusion des masses ne nous sont pas sensibles, et les drames, quand ils sont évoqués, font figure d'épisodes comme dans un feuilleton dont il faut à tout prix épicer la sauce pour ne pas lasser le palais du lecteur...<sup>4</sup>

Condé reprochait à Schwarz-Bart d'avoir puisé dans un stock de particularismes et d'avoir sacrifié au folklorisme. Le roman serait un "fourre-tout où sont jetés pêle-mêle tous les traits de la vie du peuple antillais"<sup>5</sup>. L'impression que tout reste superficiel est partagée par une autre intellectuelle caribéenne. Merle Hodge regrette que l'auteur n'ait su contrôler ni son style ni la structure du roman :

The monotony of the style even muffles the effect of the details of poverty. After a while the senses are deadened, and nothing any longer makes any great impression upon the consciousness of the reader. [...] the result is that the reader almost fails to be convinced of the misery of these character's lives. There develops an unfortunate impression of insincerity on the part of the writer<sup>6</sup>.

1. Ainsi, pour Salim Jay, "c'est la question du bonheur qui est posée dans *TM* [...] c'est l'histoire d'une femme heureuse sans rien, ni terre, ni mari, ni enfants [...]" (*Romans du monde noir*, n° 73-74, 1984, 82-3)

2. Judith L. Greenberg note dans son compte-rendu : "Télumée is the third in a line of strong women, women who have fought *successfully* to establish and maintain a personal and racial identity [...]. [...] Though their lives are an alternation of happiness and anguish, with the latter predominant, their portion is not without *triumph* [...] they are *not long overwhelmed* ; buffeted and assaulted, besieged and inundated, they are bruised but *not drowned*." (*Books Abroad*, n° XLVII, 1973, 518.) (C'est moi qui souligne)

3. Voir par exemple Christiane Makward et Odile Cazenave qui décrètent le roman comme exagérément gynocentriste. ("The Other's Others : Francophone Women and Writing", *Yale French Studies*, n° 75, 1988, 190-207).

4. Compte-rendu dans *Présence Africaine*, n°84, 1972, 139. Par la suite, Condé revoit totalement son opinion sévère (cf. "Het beeld van de mens in de Caribische en Afrikaanse letterkunde : een vergelijkende studie" in *Verzen Van Verzet*, 1975, 48) jusqu'à affirmer aujourd'hui que *TM* "est une très bonne œuvre" et citer SSB parmi les auteurs qu'elle admire (Interview avec Vévé Clark, *Callaloo*, 12.1, Winter 1989, 117-118).

5. Condé, *ibid*

6. Merle Hodge, "Social Conscience or Exotism : Two Novels from Guadeloupe", *Revista Interamericana*, Vol.IV, n° 3, Fall 1974, 397-398.

1. Voir Jean-Claude Carpanin Marimoutou, "Écrire métis" dans *Métissages*. T2 : *Littérature-Histoire*, HA, 1992, 247-260.

2. Cf. *infra* II, 1.2. et III, 6.2.

Ces réticences de deux femmes, certes, plus militantes que Simone Schwarz-Bart, écrivant contre l'aliénation et l'oppression féminines, rouvrent le débat sur l'engagement de l'écrivain antillais et sur la place que devrait recevoir dans l'œuvre de fiction la question socio-politique. Schwarz-Bart se défend en soulignant que "le fait d'avoir écrit [TM] était déjà un acte politique<sup>1</sup>." Si elle a effacé le ton militant, elle a quand même réussi à sensibiliser les Antillais (et surtout les Antillaises)<sup>2</sup>. Je pense que Schwarz-Bart est mal lue lorsqu'on n'y décèle que des transparences textuelles. Bien sûr, quantité d'éléments romanesques collent à la réalité sans qu'ils soient approfondis. Or dans le même temps, Schwarz-Bart coule dans sa parole fluide des éléments enfouis, suggère des "manques" qui restent opaques, sillonne des "traces" qu'elle refuse de décoder. Son écriture ruse avec le lecteur, le détourne de sujets tabous ou sacro-saints dans la réalité antillaise. C'est ce cocktail savant de transparence et d'opacité entremêlées qui donnent au roman sa dimension inépuisable et inépuisée qui me fait partager absolument l'avis de Chamoiseau et de Confiant qui complimentent *Pluie et Vent* :

Le relire, et le relire encore, et s'en enrichir à chaque fois. Qui peut en effet prétendre avoir déjà cerné toute la connaissance romanesque qu'a développée ce roman sur l'existence créole guadeloupéenne ? Qui a épuisé les dimensions de Télumée Miracle ?<sup>3</sup>

Portrait de la colonisée par elle-même, la narration est une autoethnographie<sup>4</sup> qui s'oriente à la fois sur le lecteur "exote" et "indigène" et qui joue avec la littérature dominante en faisant semblant de l'accepter. Collaborant partiellement avec le Centre, le récit de vie convoque dès lors une double réception qui met en relief l'aliénation du peuple antillais et les divergences dont sont faites sa réalité<sup>5</sup>. Cette lecture à double entente est ce qui rapproche précisément le roman de la *slave narrative*, tout en l'éloignant du roman à thèse que des écrivains engagés auraient tant aimé lire. N'oublions pas que les Lougandor sont des "tambours à deux peaux", des "négresses à deux cœurs". Le lecteur devrait donc être averti que la narratrice livre "l'existence dans sa tortueuse ambiguïté" de manière à ce que la "magie plane, respectant l'alchimie

1. Toumson, art.cité, 22.

2. *Ibid*, 21-22.

3. Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Lettres créoles, tracées antillaises et continentales de la littérature 1635-1975*, Hatier, 1991, 182.

4. Marie-Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York : Routledge, 1992, 7 : "autoethnography involves partial collaboration with and appropriation of the idioms of the conqueror. [...] Autoethnographic texts are typically heterogeneous on the reception [and as well], usually addressed both to metropolitan readers and to literate sectors of the speaker's own social group, and bound to be received very differently by each."

5. Mireille Rosello, "Pluie et Vent...", *Présence Francophone*, n° 36, 1990, 74.

interne de l'œuvre<sup>1</sup>. Puisque être créole implique être ambigu<sup>2</sup>, Télumée nous laisse entendre tel son du tambour, tantôt tel autre ; peau noire, le visage de Télumée se couvre d'un masque blanc.

Avec ce roman foisonnant, traduit en douze langues<sup>3</sup>, Simone s'est propulsée sur la scène littéraire internationale. Par rapport à *Un plat de porc aux bananes vertes*, TM atteste une nette évolution vers le roman paysan : décor romanesque, oralité et langage connotent l'univers rural antillais. Reportage fictionnalisé d'une analphabète, le roman évoque le *New Journalism* sud-africain. Pensons par exemple à *Poppie Nongena*, récit de vie d'une victime de l'Apartheid annoté et romancé par Elsa Joubert<sup>4</sup>.

La même année 1972 vit la parution, sous la seule signature d'André cette fois, de *La Mulâtresse Solitude*. Accusé d'inexactitudes de détails, de plagiat et de déformations grossières au niveau de la spiritualité juive, André Schwarz-Bart n'ouvre plus *Le Dernier des Justes* jusqu'en 1967<sup>5</sup>. Il est exposé pourtant à de nouvelles critiques en changeant complètement de cap.

Qu'un Juif affabule la diaspora noire et l'esclavage indispose et explique l'accueil mitigé<sup>6</sup>. Alors que d'aucuns le naturalisent sans mal guadeloupéen, - Jack Corzani et Roger Toumson par exemple -, d'autres lui refusent opiniâtement l'épithète "antillais"<sup>7</sup>. Pourtant, le célèbre Saint-John Perse<sup>8</sup> et, moins connu, Salvat Etchart<sup>9</sup> avaient montré avant lui qu'il ne faut pas avoir

1. Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant dans *Lettres créoles, oc*, 182-183.

2. *Ibid*, 38 : "Ce qui caractérise l'ensemble culturel de l'habitation, c'est une ambiguïté qui ne disparaîtra jamais de notre être créole."

3. Vers l'anglais par Barbara Bray sous le titre *The Bridge of Beyond* (London : Heinemann Publishers, 1982) ; vers le néerlandais par Edith Klapwijk sous le titre *Wind en Zeil* (Haarlem : In de Knipscheer, 1986).

4. Elsa Joubert, *Die swerfjare van Poppie Nongena*, Kaapstad, Tafelberg, 1978.

5. Lire Francine Kaufmann, *Pour relire "Le Dernier des Justes"*, Klincksieck, 1986, 24-28. Kaufmann conclut au contraire à "la fidélité scrupuleuse avec laquelle il a tenté de restituer certaines expériences profondément juives, certaines émotions, certaines réactions, comment il s'est essayé à recréer une atmosphère, un langage, une spiritualité, avec quelle minutie il s'est voulu l'humble greffier d'une civilisation assassinée, bref comment il recompose la réalité mais n'invente rien."

6. Dans l'introduction à la traduction anglaise Arnold Rampersad dresse le bilan de la réaction au "changement de camp" : "a black writer probably 'would have wanted to do it differently'". "Is Western art finally suited to convey the real experience of this episode ? The answer in this case is, no." (Je souligne) (cf. Ralph Manheim, *A Woman Named Solitude*, San Francisco : D.S. Ellis, 1985, XVIII-XIX).

7. Il est intéressant d'explorer à ce propos les "anthologies" de la littérature antillaise d'expression française, où André Schwarz-Bart figure rarement. Quant aux bibliographies, même constat : le numéro spécial de *Notre Librairie* "2000 titres de littérature des Caraïbes", le classe parmi les auteurs non caribéens (n° 106, juillet-septembre 1991).

8. Sur la créolité de Saint-John Perse, lire DA, 430-435 et *Pour Saint-John Perse*, textes réunis par Pierre Pinalie, Presses Univ. Créoles/HA, 1988.

9. Auteur de, entre autres, *Les nègres servent d'exemple* (1964) et *Le monde tel qu'il est* (1967).

l'épiderme noir pour se sentir une âme antillaise. Sérieusement documenté et d'une sobriété classique, *LMS* s'apparente le plus à l'autobiographie d'esclave dont seule la perspective narrative l'en écarte. Récit à la troisième personne, *La Mulâtresse Solitude* s'imprègne du merveilleux légendaire tout en nous livrant un témoignage fracassant sur l'esclavage en Guadeloupe à la fin de l'Ancien Régime. Le roman n'a pas connu le succès de cet autre roman caribéen dont il se rapproche beaucoup à mon avis. Tandis que *Le Royaume de ce monde* fait tant parler de lui et émerveille Glissant (*PR*, 136-142), *LMS* est superbement ignoré<sup>1</sup> et ce, malgré l'adaptation théâtrale qu'en a faite Chamoiseau<sup>2</sup>.

Dans *Ti Jean L'horizon*<sup>3</sup>, plus grand hommage est rendu à la technique orale et aux mythes antillais. Schwarz-Bart réécrit le cycle créole autour de l'enfant terrible, l'espiègle Ti Jean. Le résultat est une création inouïe, de longue haleine, à la fois réaliste, merveilleux et fantastique, dans lequel le héros est un "gambadeur de royaumes." Il voyage à travers temps et espace, mort et vie, pour promulguer au retour de l'odyssée une nouvelle vision identitaire antillaise. Le roman ne se déroule pas en une période historique précise, à l'inverse des autres romans, (esclavage pour *LMS* : 1750-1802 ; période post-esclavagiste pour *TM* : 1848-1960<sup>4</sup> ; le XX<sup>e</sup> siècle pour *PDP*). L'Afrique précoloniale, la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, la métropole s'y côtoient. Pas de narration linéaire non plus mais de multiples rebondissements et digressions qui confèrent à l'œuvre sa complexité. Deux continuum s'entrelacent ; d'une part, la généalogie mythique des marrons Wadamba-Awa-Ti Jean, pont jeté vers le passé ; d'autre part, celle des "cultivateurs de l'oubli" qui vivent dans un décor que le lecteur reconnaît pour être celui de Fond-Zombi décrit par Télumée. Le chevauchement du mythique et de l'historique ne devrait pas, comme l'a bien vu Frederick Ivor Case, exclure une lecture réaliste :

descriptive writing as well as myth may both contain major characteristics of social realism. Insofar as the myth - the various stories of Ti Jean, the Beast of the Apocalypse- have been interiorized by a people, they become part of the psychic disposition, of the apprehension and comprehension of the social elements that surround them and are produced by them.

Ensuite, tout en transformant et en étoffant ses sources, Schwarz-Bart focalise davantage sur l'inquiétude généalogique<sup>1</sup>. Après un *Middle Passage* à rebours, Ti Jean explore le continent des ancêtres, le royaume des morts, et enfin, cette France où l'attend tout autre chose que "les plaisirs de l'exil"<sup>2</sup>. Bref, Fond-Zombi ne sert en définitive que de tremplin pour une vaste quête spatio-temporelle au cours de laquelle l'Orphée noir, muni d'auxiliaires magiques, s'initie aux pratiques vaudouesques et au savoir secret des marrons. La temporalité se brouille de sorte que l'explorateur du Royaume des Ombres, de l'Afrique et de la métropole est rongé lui-même de doute. Son double Anané connaît d'ailleurs cette même incertitude spatio-temporelle :

- [...] je ne suis pas tout à fait sûr que l'instant présent existe, qu'il ne s'agit pas d'un nouvel enchantement...  
- L'instant présent, donc moi-même ? fit Ti Jean en un sourire contraint. (*TJ*, 271)

Anti-héros moderne, Ti Jean redéfinit la notion de résistance au génocide culturel antillais. Il ne s'agit plus de se défendre par la violence, d'agresser le Blanc, mais de se désaliéner d'abord soi-même. C'est là le message libérateur des contes remaniés : la narration cesse confirmer l'ancien ordre et donc le statu quo pour devenir une narration libératrice<sup>3</sup>. C'est pourquoi Jean-Pierre Jardel classe *TJean* dans les "récits de type nouveau"<sup>4</sup>.

À l'œuvre romanesque s'ajoute en 1987 *Ton beau capitaine*<sup>5</sup>, pièce de théâtre créée à l'occasion des troisièmes "Rencontres Caribéennes de Théâtre".

1. Aucun article ne lui est consacré au colloque "La période révolutionnaire aux Antilles dans la littérature française (1750-1850) et dans les littératures caribéennes francophone, anglophone, et hispanophone", contrairement aux œuvres de Césaire, de Placol et de Carpentier. Danielle Aubin l'ignore dans "Approche du roman historique antillais". (*Présence Africaine*, n°148, 1988, 30-43). Enfin, dans *The Francophone and Caribbean Historical Novel and the Quest for Cultural Identity*, Paschal Kyoore se limite à Sainville, Glissant et Brival. (Ph.D, Ohio State University, 1991)

2. Patrick Chamoiseau, *Solitude la mulâtresse : adaptation d'après le roman de A. Schwarz-Bart*, s.l, s.d, 67p.

3. Traduction néerlandaise par Hetty Renes, *Horizont* (Haarlem : In de Knipscheer, 1983) ; traduction anglaise par Barbara Bray, *Between Two Worlds* (New York : Harper and Row, 1981). Voir Gyssels K., "L'oralité antillaise : conte, mythe et mythologie. Le cas de *Ti Jean L'horizon*", *Présence Francophone*, n° 44, printemps 1994, 127-147

4. Pas de consensus là-dessus : Aart G. Broek fait terminer la vie de Télumée vers le début de la première guerre mondiale (cf. *Het Zilt van de Passaten*, oc, 96). Isabelle Brouard propose les années 40 (cf. *Pluie et Vent...*, HA, 1990). A mon avis, il faut respecter la source même de la biographie: morte en '68, Stéphanie Priccin a vécu aux lendemains de la départementalisation et il me semble par conséquent légitime de situer la fin du récit de Télumée dans cette période.

1. Cf. Eloïse A. Brière, "L'inquiétude généalogique: tourment du nouveau monde", *Présence Francophone*, n° 36, 1990, 57-72. Brière compare le roman acadien d'Antonine Maillet, *Huitième jour* et *Ti Jean* qui se partagent le même héros. Delphine Perret rapprochait également Maillet de Schwarz-Bart dans "Voix et Parole chez A. Maillet et S. Schwarz-Bart", ms.

2. Cf. George Lamming, *The Pleasures of Exile*, London: Michael Joseph, 1960.

3. Patrick Taylor, *The Narrative of Liberation. Perspectives on Afro-Caribbean Literature, Popular Culture and Politics*, Ithaca: Cornell University Press, 1989, *Introduction*

4. Jean-Pierre Jardel, "Littérature antillaise d'expression française et identité culturelle: *TJ* de S.S-B", *Anthropologie et Sociétés*, 6.2, 1982, 67. Lire aussi Dannyck Zandroni, "A propos du récit de type nouveau", *Mofwaz*, n°2, 1977, 33-42.

5. Lire Bernard Magnier, "La première pièce de Simone Schwarz-Bart", *La Quinzaine littéraire*, n°497, du 16 novembre, 1989, 27. La pièce a été traduite vers l'anglais par Jessica Harris et Catherine Temerson sous le titre *Your Handsome Captain, Callaloo*, 12.2, 1989, 531-543.

D'une extrême brièveté, le texte de cinquante-huit pages contraste fort avec la densité prosaïque des romans où prolifèrent les genres de l'oralité et où la verve de la conteuse respire à chaque page. Monologue enregistré sur cassettes, le discours de Marie-Ange rappelle les effusions solitaires de Mariotte dans ses Cahiers d'écolière. Mais alors que celle-ci n'a personne à qui envoyer l'écriture intime (au point qu'elle fera semblant de les envoyer), Marie-Ange destine ses paroles à son époux Wilnor, Haïtien venu chercher une meilleure vie dans la "vitrine de l'archipel" (DA, 174). Si Mariotte se réchauffe au souvenir de la voix chaleureuse de Hortensia la Lune, l'immigré haïtien doit se contenter, lui, de la voix, différée et anémiée de son épouse. Marie-Ange, Wilnor et Marie Monde figurent tous les Antillais exilés, traités comme "moins que rien, des cocos secs"<sup>1</sup>, encaissant injustice sur injustice, prostrés dans un microcosme concentrationnaire auquel seule la parole sert de remède dérisoire. Dans l'une et l'autre œuvre, la détresse et la scélératesse, le lancinant questionnement du sens de la vie se font écho et catalysent la crise identitaire. Aux vides et ellipses dans l'écriture prise sur le vif et la discontinuité du journal intime qu'est *Un plat de porc*, correspond le flot de paroles, le flux de pensées enregistrées sans remaniement. Document brut avec lequel les personnages meublent leur solitude poignante, la cassette marque l'évolution vers une narration spontanée où la parole l'emporte sur l'écrit.

Le passage de l'œuvre romanesque à l'œuvre théâtrale mérite d'autant plus attention que dès *Pluie et Vent*, Schwarz-Bart y songeait<sup>2</sup> et que d'autres romancières ont suivi le même itinéraire<sup>3</sup>. Mieux que la prose romanesque, la dramaturgie rend la créolité. Célébrant la parole, la mimique, le chant et la danse, la performance théâtrale se trouve dans le droit sillage des coutumes traditionnelles et du folklore créole. Elle mobilise plus facilement le public et elle est branchée directement sur la réalité antillaise. Au même titre que l'Afrique traditionnelle<sup>4</sup>, les Antilles connaissent leurs veillées et séances de contes, leurs réjouissances coutumières. Pour Derek Walcott, auteur de *Ti Jean and His Brothers*, animateur d'un séminaire d'écriture poétique et théâtrale, le

1. Simone Schwarz-Bart, *Ton beau capitaine*, oc, 19.

2. "Je ne pense pas que je m'éterniserai dans le genre du roman. Quand j'aurai dit ce que j'ai à dire, dans ce genre-là, peut-être, je me tournerai vers un autre genre... Peut-être le théâtre." (TED, art.cité, 23)

3. Avant *Hérémaïkhonon* (1979), Condé avait déjà écrit *Dieu nous l'a donné* et *La Mort d'Oluwémi d'Ajumako* (1973). *Les sept voyages de Ti Noël* (1986) et *Pension les Alizés* (1988) alternent avec la publication de ses romans. Après *L'enfant des passages* (1987), la fille de Césaire, ethnologue de formation, se base pour *Mémoire d'Isles* (1988) sur les narrations personnelles de femmes âgées pour les réminiscences de deux grand-mères (cf. Bridget Jones, "Two Plays by Ina Césaire...", *Theatre Research International*, Vol. 15, n° 3, 223-233).

4. Cf. Mineke Schipper-De Leeuw, *Toneel en Maatschappij in Afrika*, Assen/Amsterdam: Van Gorcum, 1977.

théâtre occupe une place fondamentale dans une société qui cherche les jalons de son identité et où la majorité de la population reste privée de l'écrit<sup>1</sup>.

Il n'empêche que, à la différence des Antilles anglophones, riches d'une tradition musico-théâtrale<sup>2</sup>, les DOM ont connu une lente gestation. D'où ce retard ?

À côté d'obstacles linguistiques et techniques<sup>3</sup>, Edouard Glissant stigmatise l'absence d'une conscience collective et le succès de l'assimilation. Celle-ci freinerait l'émergence d'un théâtre où l'antillanité s'exprimerait sans contraintes et où la langue du colonisateur serait piétinée. L'auteur de *Monsieur Toussaint* défend que l'expression théâtrale est un puissant levier dans la construction d'une identité nationale :

Quand un peuple se constitue, il développe une expression théâtrale qui 'double' son histoire (la signifie) et en dresse l'inventaire. a) Le théâtre est l'acte par lequel la conscience collective se voit, et, par conséquent se dépasse. Il n'y a pas de nation sans théâtre. b) Le théâtre suppose le dépassement du vécu [...] Ce dépassement ne peut être pratiqué que par la conscience collective. Il n'y a pas de théâtre sans nations<sup>4</sup>.

Que le théâtre mime l'histoire, qu'il tend au peuple le miroir de sa condition est certes vrai pour *Ton beau capitaine*. Après que leurs ancêtres ont été raflés sur la côte africaine, les Haïtiens sont devenus *négriers d'eux-mêmes* selon Jean-Claude Icart<sup>5</sup> et Daniel Boukman<sup>6</sup> qui tous deux fustigent l'exode (stimulée par le BUMIDOM<sup>7</sup>), cette traite version XX<sup>e</sup> siècle qui gangrène toute

1. Cf. "Reflections Before and After Carnival" in *Chants of Saints. A Gathering of Afro-American Literature, Art and Scholarship*, éd. par Robert Stepto, Illinois UP, 1979, 297: "West Indian society is within an oral tradition. This is a question of literacy rather than intelligence, and the reasons for such a society are many: poverty, poor access to written materials, isolation... Story-telling, singing, and other forms of tribal entertainment continue with such phenomena as the calypso tents".

2. Lire J.D. Elder, *Folk Song and Folk Life in Charlotteville: Aspects of Village Life as Dynamics of Acculturation in a Tobago Folk Song Tradition*, S.L, 1971.

3. Lire à ce propos Thomas Bremer, "Probleme des Theaters der Antillen. Césaire, Glissant, Macouba", *Französisch Heute*, n° XVII, 1986, 202-214.

4. Cf. Glissant, "Théâtre, conscience du peuple", *Acoma*, n° 2, juillet 1971, p.41 et sq.

5. Jean-Claude Icart, *négriers d'eux-mêmes. Essai sur les boat-people haïtiens en Floride*, Montréal, Ed. CIDIHCA, 1987. Dès le premier tableau, *Ton beau capitaine* montre du doigt ce fléau. Marie-Ange annonce à son mari: "Bonnes nouvelles de tous nos exilés de par le monde: Grenade, Saint-Domingue, Portorique et la clique, ils vont bien et t'adressent le bonjour. [...] Cependant, [...] ton ami Pétrus s'est pour ainsi dire noyé, perdu corps et biens, avec une trentaine d'âmes qui essayaient de gagner les Amériques sur un radeau." (Simone Schwarz-Bart, oc, 14)

6. Daniel Boukman, *Les négriers*, HA, 1978, Coll. "théâtre antillais".

7. Bureau de migration des Départements d'Outre-Mer, responsable d'une émigration irraisonnée: en 1974, un quart de la population des départements vit en métropole. En 1981, "mission accomplie", le BUMIDOM a été dissout.

la Caraïbe. Main-d'œuvre bon marché dans les petites et grandes Antilles, les Haïtiens sont des parias dans des pays pourtant si proches du leur.

Il reste à dire un mot de l'œuvre non fictionnelle. *Hommage à la femme noire*<sup>1</sup> est le résultat de trois ans de recherches menées à Harlem, en Afrique centrale et en Afrique du Sud. Il s'agit d'une somptueuse encyclopédie illustrant, en paroles et en images, l'empreinte qu'ont laissée 90 héroïnes noires, exclues de l'Histoire parce que femmes et noires, mais rappelées à travers contes et légendes. Dans cette magnifique galerie de portraits, une place spéciale est réservée à celles qui ont directement inspiré les pionnières de la littérature féminine noire<sup>2</sup>, comme Sojourner Truth et Harriet Tubman<sup>3</sup>. À côté de celles-ci, il y a bien sûr Solitude pour la Guadeloupe, Nannie pour la Jamaïque, ou Zabeth, l'éternelle marronne d'Haïti.

Avec la volumineuse anthologie, Simone et André restituent "l'histoire de la femme noire dans sa continuité, de l'origine des Temps à nos jours, mettant ainsi fin à un silence millénaire<sup>4</sup>." Dans l'émission *Ex libris*<sup>5</sup>, Schwarz-Bart affirmait sa volonté de combattre l'invisibilité historique de la femme noire : "s'il y a eu des héros, c'est grâce aux femmes qui les ont soutenus moralement." Son projet de tirer des oubliettes celle que l'histoire officielle a dédaignée, de loger la femme "au mitan\*" de son œuvre, plusieurs auteurs se le partagent aujourd'hui. Elle est loin d'être la seule à illustrer que "la femme est une châtaigne, l'homme un fruit à pain"<sup>6</sup>.

1. Simone et André Schwarz-Bart, Ed. Consulaires, 1989, 6 tomes.

2. Cf. Elizabeth Brown-Guillory, "Black Theater Tradition and Women Playwrights of the Harlem Renaissance" dans *Their Place on the Stage. Black Women Playwrights in America*, New York/Connecticut/London: Greenwood Press, 1988.

3. Voir SSB, *Hommage à la femme noire*, tome 3, p.160 et sv, p.216 et sv. respectivement.

4. *Hommage à la femme noire*, oc, Avant-Propos

5. Du premier mai 1989, journée internationale de la femme.

6. "Quand la châtaigne arrive à maturité, elle délivre un grand nombre de petits fruits à écorce dure, tandis que le fruit à pain qui n'en contient pas, se transforme en une purée jaunâtre que le soleil ne tarde pas à rendre nauséabonde", éclaire Condé ("La littérature féminine de la Guadeloupe: recherche d'identité", *Présence Africaine*, n° 99-100, 1976, 115). "La châtaigne et le fruit à pain" est le titre d'une nouvelle de Condé, publiée dans *Voies de pères, voix de filles*, (textes réunis par Adine Sagalyn, Maren Sell & Cie, 1988, 35-50). Ce proverbe est le seul à comparer l'homme et la femme et de traduire la féminité en termes positifs. Lire Carole Boyce-Davies, "'Woman is a Nation...' Women in Caribbean Oral Literature", *Out of the Kumbla*, Trenton: African World Press, 1990, 165-222).

## Chapitre 2 Le regard de la sœur de Caliban

Instead of being perceived as whole persons, their bodies became shrines : what was thought to be their minds became temples suitable for worship. [...] Who were these "Saints" ? These crazy loony, pitiful women ? Some of them, without a doubt, were our mothers and grandmothers.

Alice Walker, *In Search of Our Mothers' Gardens*

Où sont les femmes dans ton *Bois d'ébène*, Roumain ? Où sont-elles dans ton *West-Indies*, Guillèn ? Que faisons-nous Damas dans tes *Pigments* ?

"Le Journal de Siméa", *L'Isolé soleil*, Daniel Maximin

### 2.1. De l'Antillais à l'Antillaise

S'il est facile de constater le rôle privilégié que les auteurs accordent à la femme, toutes ces raisons ne me semblent pas aussi aisées à expliquer. Il va sans dire que l'engouement pour le personnage du sexe faible tient à la condition féminine de l'écrivaine principale du cycle antillais. Féminine, l'œuvre schwarz-bartienne l'est même à triple titre : littérature *par* et *de* femme(s), elle se veut davantage échange de femme à femme.

Simone Schwarz-Bart s'inscrit dans une filiation féminine caribéenne qui apparut vers les années 50, période de mouvements émancipateurs tels que l'indigénisme et la négritude<sup>1</sup>, qui ne libéraient pas la femme de couleur. Doublement opprimée, victime d'une "aliénation dans l'aliénation" comme l'ont bien vu Clarisse Zimra<sup>2</sup> et Kenneth Ramchand<sup>3</sup>, la femme devait se conquérir une présence littéraire si elle voulait changer sa triste réalité.

1. Celle-ci étant influencée par (les écrivains) de la *Harlem Renaissance* et du *New Negro Movement*. Pour les contacts entre les Noirs des Etats-Unis et les Noirs d'Afrique ou des Antilles dans le Paris de l'entre-deux-guerres, lire Michel Fabre, *From Harlem to Paris. Black American Writers in France, 1840-1980*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1991, chapitre 10 : "From the New Negro to Negritude : Encounters in the Latin Quarter".

2. Clarisse Zimra, "Patterns of Liberation in Contemporary Women Writers", *L'esprit créateur*, XVIII, 1977, 106-107 : "the mulatto protagonist discovers that she is both an economic commodity because of color and a sexual commodity because of gender.

Caliban et Ariel se disputaient la scène littéraire à Prospéro ; pas de traces d'une éventuelle sœur ou femme de Caliban<sup>1</sup>. Contre cette discrimination naît une négritude "au féminin"<sup>2</sup> qui s'indigne de la représentation faussée, ou pire, de l'occultation de la *Gestalt* noire. Si la femme noire est présente, c'est un personnage inlassablement stéréotypé<sup>3</sup> : que ce soit dans la *poesia afro-antillana*<sup>4</sup> ou dans la littérature bourgeoise haïtienne<sup>5</sup>, la mulâtresse est, "peu chapée" oblige, courtisane et tragiquement amoureuse d'un Blanc ; la négresse, elle, est invariablement coupeuse de cannes, épouse soumise, mère célibataire. Auprès de l'homme, le rôle de la femme paraît négligeable, comme le formule Siméa prononçant l'anathème contre les auteurs de la négritude : "Vous nous faites inspiratrices au départ de vos actes et consolatrices à l'arrivée, mais nous sommes absentes des chemins de votre mâle héroïsme<sup>6</sup>."

En dépit de leur venue à l'écriture bien tardive, les Caribéennes sont nombreuses à ausculter leur vie<sup>7</sup>. Pour les Antilles françaises, en dépit d'écueils de périodisation et du corpus hétérogène, on peut inventorier trois générations<sup>8</sup>.

Marie Chauvet<sup>9</sup> (Haïti, 1916-1973), Jacqueline Manicom<sup>10</sup> (Guadeloupe, 1938-1976), Michèle Lacroisil<sup>11</sup> (Guadeloupe, 1915) et la Martiniquaise

Thus twice expandable and twice reified. [...] The literature of Caribbean women writers is a literature of catharsis which seeks to exorcise the colored woman's predicament of being born colored and female in a social world defined by white males".

3. Kenneth Ramchand, *The West Indian Novel and Its Background*, London : Heinemann, 1983, 231.

1. Pour ces trois figures empruntées à *The Tempest* de Shakespeare, emblèmes de trois générations littéraires aux Antilles, voir Jack Corzani, "La littérature écrite d'expression française à la Guadeloupe et à la Martinique", *Europe*, n°612, 1980, 19-36.

2. Cf. Clarisse Zimra, "Négritude in the Feminine Mode : The Case of Martinique and Guadeloupe", *The Journal of Ethnic Studies*, 12.1, Spring 84, 53-77.

3. Dans les contes, les seuls personnages hominisés composent le trio classique de la femme-mère, sorcière ou nymphomane. (Voir Ina Césaire, "La triade humaine dans le conte antillais", *Présence Africaine*, n°121-122, 1er et 2ème trim. 1982, 142-153.)

4. Les plus importants représentants sont Nicolas Guillèn (Cuba) ; Manuel del Cabral (République Dominicaine, 1907) et Louis Palès Matos (Puerto-Rico).

5. Cf. Gérard Etienne, "La femme noire dans le discours littéraire haïtien", *Présence Francophone*, n° XVIII, 1979, 109-126.

6. Maximin, *L'Isolé soleil*, oc, 149.

7. Dans *Fifty Caribbean Writers*, Daryl Cumber Dance (Westport/Connecticut/London : Greenwood Press, 1986, *Introduction*) déplore que seul une dizaine d'auteurs, dont une seule femme (Louise Bennett) reçoive l'attention des critiques et enseignants. Dans son anthologie, elle ne retient que sept auteures. Même plainte énoncée par Pamela Mordecai et Elizabeth Wilson (*Her True-True Name. An Anthology of Women's Writing from the Caribbean*, Oxford : Heinemann, 1990, *Introduction*) qui notent que les trente et une Caribéennes retenues dans l'anthologie sont beaucoup moins connues que leurs confrères.

8. Cf. Clarisse Zimra, "W/Righting His/tory : Versions of Things Past in Contemporary Caribbean Women Writers" dans *Explorations. Essays in Comparative Literature*, éd. par Makoto Ueda, Univ. Press of America, 1986, 227-252.

9. Après *Fille d'Haïti* (Fasquelle, 1954) et *La Danse sur le volcan* (Plon, 1957), elle publie son roman le plus connu : *Amour, Colère et Folie* (GA, 1968).

Mayotte Capécia<sup>1</sup> (1928-1953) constituent un premier quadrille. Leurs romans, publiés entre '48 et '74, thématisent la "névrose"<sup>2</sup> de lactification, ce qui transparait dès le titre, pensons par exemple à *La Négresse blanche*<sup>3</sup>. Mulâtresses, leurs protagonistes cherchent à "se blanchifier", imbues de la "volonté de génocide par la miscégénéation"<sup>4</sup>. Éprises de valeurs françaises, ces assimilées considèrent le mariage avec un Béké ou mieux, avec un "Français de France", comme l'ultime sauvetage. Or cette union reste une rédemption hors d'atteinte ou un piège affolant. Sans qu'elles ne soient codées explicitement comme telles, ces premières (semi-)autobiographies sont de facture féministe<sup>5</sup>. Ne focalisent-elles pas la domination mâle et blanche, ne formulent-elles pas des stratégies de libération, certes dramatiques<sup>6</sup> ? Cette génération avant-coureur a préparé le terrain à deux "conteuses flamboyantes" qui s'aventurent hors du schéma et élitiste de la *tragic mulatto*<sup>7</sup>.

Maryse Condé (1937) et Schwarz-Bart (1938) assurent la transition entre négritude et antillanité et abandonnent l'antagonisme femme noire (ou de couleur)/homme blanc. Leurs Guadeloupéennes ne poursuivent plus la fantasmagorie blanchitude et se méfient de l'assimilation. La mulâtresse est bannie de la scène en faveur de négresses ordinaires. Si les premiers écrits flirtent encore avec le modèle antérieur, Schwarz-Bart et Condé puisent ensuite dans la culture paysanne, "cherchant leurs racines à même l'humus paysan<sup>8</sup>". De *Hérémakhonon* (1976) à *Moi, Tituba sorcière* (1986) et à *Traversée de la Mangrove* (1991), l'idéal de renouer avec l'Afrique est supplanté par une thèse

10. D'origine indienne et noire, Manicom est la première de ce groupe métissé (appelé "chapé-coolie") à prendre la plume. Elle a publié *Mon examen de blanc* (Sarrazin, 1972) et *La Graine : journal d'une sage femme* (Ed. de la Cité, 1974).

11. Très connue pour son *Sapotille ou le serin d'argile* (GA, 1960), *Cajou* (GA, 1961) et *Demain Jab-Herma* (GA, 1967).

1. Fanon analyse *Je suis Martiniquaise* (Ed. Corrêa, 1948) dans *Peau noire, Masques blancs*, (SI, 1952, "La femme de couleur et le Blanc").

2. Je reviens sur l'interprétation pathologique sous 2.2 et III.4. Lire à ce propos Ayoke Mimiko, "Névrose et Psychose de devenir l'autre chez la femme antillaise à travers l'œuvre de Michèle Lacroisil", *Peuples noirs, peuples africains*, n°32, 1983, 136-147.

3. Capécia, Ed. Corrêa, 1950.

4. Roger Bastide, *La femme de couleur en Amérique latine*, oc, 11.

5. Spivak justifie l'approche féministe des littératures postcoloniales comme suit : "Women in many societies have been relegated to the position of 'Other', marginalized and, in a metaphorical sense, 'colonized'." Voir Bill Ashcroft e.a, *The Empire Writes Back. Theory and Practices in Post-Colonial Literatures*, London/New York : Routledge, 1989, 174-175.

6. Sapotille quitte l'île et se réjouit de perdre l'enfant qu'elle portait de son amant. Cajou, enceinte de Germain se suicide et Madévie avorte afin d'échapper à la vie de recluse que lui propose son amant parisien.

7. Voir Barbara Christian, "From Stereotype to Character", dans *Black Women Novelists. The Development of a Tradition, 1892-1976*, Westport/Connecticut/London : Greenwood Press, 1980.

8. Selon Guy Tirolien, caractérisant ainsi les "bons romanciers guadeloupéens" dans *De Marie-Galante à une poétique afro-antillaise*, oc, 96.

syncrétique, par une identité basée sur "la diversité au sein de l'unité<sup>1</sup>". Parallèlement, la protagoniste devient femme du peuple et œuvre pour le bien de toute la communauté noire ; elle n'est pas, contraste significatif avec le héros mâle, une figure solitaire mais une femme solidement enracinée dans le voisinage.

Cette évolution marquante, deux protagonistes de Condé l'exemplifient. Alors que Véronica est "narcissique, égoïste, velléitaire", qu'elle illustre de ce fait tout ce que l'identité antillaise n'est pas<sup>2</sup>, Tituba, aussi "sorcière" qu'elle soit, est rivée à une communauté qui modèle son identité. Des "valeurs" comme l'occulte, la magie, la fidélité à "Guinée" et à sa généalogie sont des armatures de la créolité. Il en va de même dans *Pluie et vent*, commente à juste titre Helmtrud Rumph<sup>3</sup>: la quête de Télumée signifie pour tout le voisinage. La singularité et la stature de la Lougandor sont un remède pour les habitants du morne\* qu'elle soude par l'art de sa parole nourricière. Marronnes tutélaires, Tituba comme Télumée n'est pas sans évoquer la figure christique, martyre pour le bien-être d'autrui.

Enfin, les années 80 consolident le talent et le succès de Condé et Schwarz-Bart pendant que de nouveaux noms font leur entrée sur la scène littéraire. Parmi ceux-ci, certains sont déjà intégrés dans le canon, -je pense à Myriam Warner-Vieyra<sup>4</sup> (1939). *L'Autre qui danse* (Suzanne Dracius-Pinalie), *La Veuve Lucas s'est assise* (Catherine Lépront) et *La grande béké* (Marie-Reine de Jaham), sortis en 1989, prouvent selon Raphaël Confiat que les femmes participent pleinement au frisson qui parcourt la littérature antillaise<sup>5</sup>. S'affranchissant des modèles "exogènes", elles s'arment d'une vision "intérieure, révélatrice, et révolutionnaire". L'apport le plus novateur est sans aucun doute le langage franc avec lequel ces romancières brisent le tabou de la sexualité féminine. Puisque "c'est en effet dans et par son corps que la femme

1. Selon l'expression de Maryse Condé, cf. *infra*, I, 4.1.7.

2. Condé le rectifie dans la réédition, *En attendant le bonheur* (Seghers, 1988, *Avant-propos*). Dans "Self-definition and Identity : Redefining 'Female Identity' in Anglophone and Francophone Caribbean Women's Fiction", Kathleen Balutansky conclut : "What transpires from Veronica's quest is its utter absurdity, its fundamental impossibility ; Condé has given us [...] a clear formula of what "identity" is not." (*ms.* à paraître dans *ICLA History of Caribbean Literature in European Languages*, n°4, 1993). Voir aussi Françoise Lionnet, "Happiness Deferred" dans *Autobiographical voices*, *oc*, 189.

3. Helmtrud Rumph, "Identität und Literarischer Diskurs auf den Kleinen Antillen", dans *Frankophone Literaturen außerhalb Europas*, éd. par Janos Riesz, Ffm/Bern/New York/Paris : Lang, 1975, 47-62.

4. *Le Quimboiseur l'avait dit...* (PA, 1980) et *Juletane* (PA, 1982).

5. Raphaël Confiat, "Trois regards féminins sur la Martinique", *Antilla*, n°331 du 17 mai 1989, 25-28.

parvient à la conscience d'elle-même<sup>1</sup>", la souffrance de l'aliénation, doublée de celle de l'exil, se greffe dans ce "site" symbolique que l'écriture divulguera<sup>2</sup>.

Il n'empêche que la littérature caribéenne en général<sup>3</sup>, celle des romancières des Antilles françaises en particulier, a du mal à s'affirmer en bloc. Quels paramètres retenir pour définir une écrivaine antillaise ? Doit-elle être originaire d'une île caraïbe, ou encore, avoir le phénotype noir ? Si oui, j'exclus Jeanne Hyvrard, écrivaine martiniquaise de premier rang. Professeur "métro" en sciences économiques, Hyvrard occulte volontairement la source de sa parole<sup>4</sup> et réclame une identité transnationale. Avant tout féministe<sup>5</sup> et anti-colonialiste ardente, Hyvrard est souvent exclue d'anthologies de littérature caribéenne<sup>6</sup>.

Jean Rhys constitue un autre cas intéressant dans la mesure où elle est à la fois incluse dans le corpus littéraire antillais et le canon européen. Descendante de "petits Blancs" ou de "white niggers" (comme on les appelle dans son merveilleux *Wide Sargasso Sea*<sup>7</sup>), Rhys s'est taillé une place auprès des "classiques" caribéens (Lamming, V.S. Naipaul) dont le rayonnement est mondial. Parce qu'elle a brillamment réussi à s'appropriier l'imaginaire caribéen, à explorer les croyances magico-religieuses de la Dominique et à questionner l'univers dichotomique, Rhys demeure pour moi en premier lieu caribéenne. Il n'empêche que, malgré la forte dimension ethnologique de ses

1. Ernest Pépin, "La femme antillaise et son corps", *Présence Africaine*, n° 141, 1987, 181.

2. Lire "Inscriptions of Exile : The Body's Knowledge and the Myth of Authenticity" par Françoise Lionnet dans *Callaloo*, 15.1, 1992, 30-40.

3. La différence ethno-culturelle y est pour beaucoup, selon Kenneth Ramchand. "West Indian literature includes writings by people who were born or who grew up in the English-speaking territories and Guyana [...]. [She] includes people from African origin ; of Indian origin ; White West Indians, and mixtures." (cf. "West Indian Literary History : Literariness, Orality and Periodization", *Callaloo*, 11.1, Winter 1988, 95-6)

4. Un poème publié dans *Europe* (n° 612, avril 1980) révèle toutefois son âme antillaise sous une peau blanche : "Négresse à pleurer/ Négresse à mourir/ Négresse d'avoir la peau blanche/ Négresse d'un combat sans fin avec la langue".

5. Dans *Shifting scenes, Interviews on Women, Writing, and Politics in Post-68 France* (éd. par Alice A. Jardine e.a, Columbia Univ. Press, 1991, 87-96), Hyvrard figure à côté de Luce Irigaray, Sarah Kofman, Julia Kristeva, Hélène Cixous et Monique Wittig. Dans leur monographie, Maïr Verthuy-Williams et Jennifer Waelli-Walters ne soufflent mot de l'antillanité de l'auteure (*Jeanne Hyvrard* (Amsterdam : Ed. Rodopi, 1988).

6. Bernard Magnier, (pour me limiter à ce seul exemple) ne la mentionne pas dans *Littératures des Caraïbes*. Bibliographie publiée avec le concours du Centre National des Lettres, 1986.

7. Réécriture de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë et exemple classique d'un contre-discours postcolonial. Voir Helen Tiffin, "Post-Colonial Literature and Counter-Discourse", *Kunapipi*, 9.3, 1987, 17-34. Rhys voulait transcrire "l'histoire de la première femme de M. Rochester - sa véritable histoire, comme elle aurait pu être." (*Correspondance*, citée par Christine Jordis, *Jean Rhys, Qui êtes-vous ?* (La Manufacture, 1990, 52). Lire à ce propos Paula Grace Anderson, "Jean Rhys's *Wide Sargasso Sea* : The Other Side/Both Sides Now", *Caribbean Quarterly*, Vol. 28, 1-2, 1982, 57-65.

romans, ses protagonistes "marronneuses"<sup>1</sup>, filles ou épouses méconnues<sup>2</sup>, prisonnières d'un ordre patriarcal et postcolonial font l'objet d'une critique féministe<sup>3</sup>.

Au premier critère défaillant s'ajoute l'exil plus ou moins prolongé en Afrique, en Europe ou aux États-Unis. Après avoir vécu ailleurs, Schwarz-Bart et Condé<sup>4</sup> sont rentrées au pays, pratiquant ce "nomadisme circulaire" que Glissant estime salutaire (PR, 41). Myriam Warner-Vieyra, en revanche, nous livre du Sénégal un regard diasporique sur les Antilles et ses "Femmes échouées"<sup>5</sup>.

Romans d'exil, de diaspora et du "repatriement", la littérature féminine francophone souffre de sa hétérogénéité. Objet d'étude aux contours flous, elle reste peu explorée, à en croire les rares études qui lui sont consacrées<sup>6</sup>. L'absence d'une définition de travail d'une part, d'un réel contact entre les écrivaines ressortissant des Antilles françaises de l'autre, explique leur isolement<sup>7</sup>.

1. Cf. *Landscapes of Desire. Metaphors in Modern Women's Fiction* (éd. par Avril Horner et Sue Zlosnik, Harvester Wheatsheaf, 1990, chap.3 : "...marooned..." Jean Rhys's desolate woman".

2. Aspect qui rapproche son chef-d'œuvre de *TM*, comme l'a compris Ronnie Scharfman dans "Mirroring and Mothering in SSB's *Pluie et Vent* and Rhys's *Wide Sargasso Sea*, *Yale French Studies*, n° 62, 1981, 88-106.

3. Se reporter par exemple à *Border Traffic. Strategies of Contemporary Women Writers*, (éd. par Maggie Humm, Manchester UP, 1991, chap.2 : "The Mother Country : Jean Rhys, race, gender and history".

4. Condé est la première à applaudir que "les îles une à une récupèrent leurs écrivains vivant à l'étranger." (Condé, "Paysage littéraire des Antilles", *Centre d'Etudes sur la littérature africaine et caribéenne d'expression française*, 1, n°1, 1987, 2-3.)

5. Titre du dernier recueil, publié chez PA, 1988.

6. Depuis *La parole des femmes*, aucune étude d'ampleur sur la littérature féminine d'expression française n'a vu le jour, contrairement au domaine anglophone où elles ne se comptent plus, que ce soit pour la littérature afro-américaine (Suzan Willis, *Specifying. Black Women Writing the American Experience*, London/New York : Routledge, 1987 ; Claudia Tate, *Black Women Writers at Work*, New York : Continuum, 1983) ou pour les "West-Indies" (Carole Boyce-Davies et Elaine Savory-Fido, *Out of the Kumbla. Caribbean Women and Literature, oc*, et Selwyn Cudjoe, *Caribbean Women Writers*, Massachusetts : Calaloux, 1990).

7. Les trois conférences internationales sur la littérature caribéenne féminine (en 1988 à Massachusetts, en 1990 à Trinidad et en 1992 à Curaçao) n'ont accueilli aucun auteur francophone. Le statut politique de département d'outre-mer (alors que d'autres îles sont (semi-)indépendantes) ne me semble pas pertinent pour rendre compte de cette exclusion. (Lire à ce propos Sue N. Greene, "Report on the Second International Conference on Caribbean Women Writers", *Callaloo*, 13.3, 1990)

## 2.2. Désir d'"ex-il". Mobiles d'écriture féminine

Pourquoi les romancières écrivent-elles ? Vu la carence de personnages féminins dans la littérature mâle d'avant les années 50, vu la falsification du moi-féminin sous la plume des écrivains caribéens, les sœurs de Caliban attribuent leurs rôles principaux au sexe dit faible en guise de protestation contre le bovarysme littéraire de leurs collègues masculins. "Flat character" dépourvu de profondeur psychologique, la femme est à peine représentée.

Si les auteurs caribéens ont été si longtemps occultés<sup>1</sup>, c'est parce qu'ils se trouvaient désemparés devant un sujet aussi difficile à traiter que le rapport entre les sexes dans les sociétés antillaises. Surtout, ils évitaient de questionner le rôle précisément important de la femme avant et après l'esclavage. Il serait faux de prétendre que rien n'a changé à l'heure qu'il est. La femme noire profite d'une réhabilitation dans les œuvres de la post-négritude. Il suffit de regarder le premier roman de Daniel Maximin, de facture par ailleurs toute féminine, dans lequel l'ère du père est enterrée pour "l'air de la mère". Adrien somme Marie-Gabriel "de faire parler les mères, car elles ont des racines puisqu'elles portent des fruits" et d'écrire "pour [s]e libérer du paternalisme, de la loi du retour des pères<sup>2</sup>." Siméa, de son côté, renonce à la maternité pour façonner son identité et sa féminité hors du modèle rigide basé sur l'assujettissement de la femme à l'homme.

Chez Glissant, "toute une procession" de "négresses" s'égrène de roman en roman. D'Eudoxie à Artémise, d'Adélaïde à Stéphanise, le lecteur découvre des femmes "soit rusées comme des lionnes soit rétives ou revêches, méchantes avec une grâce de liane, douces et bonnes dans un entêtement irrémédiable, femmes de canne ou précieuses de salon, gâtées des préjugés les plus stupides ou dévouées aux causes les plus désespérées" (*Ma*, 246-247). Leur particularité commune est leur quête opiniâtre, leur refus de succomber devant le délabrement (physique et psychique). Rarement, la femme est inférieure à l'homme. Ainsi, Stéphanise, fille d'Anne Béluse, est "toujours un peu plus qu'Apostrophe ; [...] le conduisant à travers l'existence, sans prendre le pas ni le devancer" (*QS*, 159). Elle initie Papa Longoué au savoir ancestral, afin qu'à son tour, il en informe ses descendants. Autre femme "hors du commun", l'esclave Louise apprend au premier Longoué le créole et lui donne

1. Exception faite de la Jamaïque où Rhonda Cobham relève la forte présence féminine dans les œuvres d'avant 1950, notamment chez Claude McKay, de Lisser et McDermot. cf. *The Creative Writer and West Indian Society, 1900-1950*, 1981, University of St. Andrews, chapter 4 et *Conclusion*, 309 : "The Jamaican literature produced before 1950 proves that this concern with male protagonists has not always been typical [for West Indian literature]."

2. Daniel Maximin, *L'Isolé soleil, oc*, 17. Lire Bernard Mouralis, "L'Isolé Soleil ou la sortie du ventre paternel", *Présence Africaine*, n° 121-122, 1982, 418-426.

un nom (QS, 94), début lancinant d'une identité<sup>1</sup>. La femme est le pilier d'une résistance larvée mais d'autant plus efficace ; elle est de mèche avec les "nèg'marrons" en leur apportant le "manger créole" dans la forêt.

Étonnamment, Glissant renverse le schéma de l'épouse coloniale faible, chétive et inactive. Sur la propriété Senglis, Marie-Nathalie exerce despotiquement la "loi féminine", règne viscéral condamné à péricliter. La maîtresse finit démente et hystérique, cloîtrée dans ses appartements comme l'est Aurore Desaragne dans *Pluie et vent*.

Enfin, il faut dire un mot sur le double féminin de Mathieu. Dans *La Lézarde*, Mathieu aime Mycéa pour sa "droiture de la fuite, pour cette résolution qui lui interdit de souffrir" (LL, 58) et parce qu'elle est "préoccupée du bien-être de son homme." La femme aide l'homme à combattre sa "propension au dérèglement, à l'éclat incontrôlé" (QS, 272). Toutefois, cette même Mycéa réapparaît dans *La Case du commandeur* où nous la suivons d'errances en errances, "livrée à elle-même", toujours plus "obscurcie en elle-même et lointaine" (CC, 174-176), finalement folle dans *Le Quatrième siècle*.

Si la prise de parole féminine a pour objectif de rattraper "les énormes étendues de silence" (IP, 39) et de balayer les préjugés à l'égard de la femme noire, il n'est pas surprenant que le discours féminin s'émancipe des formes narratives dominantes, sinon mâles. Afin de protester contre "l'aphonie" de la femme, elles privilégient des genres où la parole se libère, où la femme s'assure sa place de locutrice à part entière. Puisque la femme revendique son être-femme, l'(auto-)biographie canonique (ou une de ses multiples variantes<sup>2</sup>) excelle. Celle-ci favorise l'auto-analyse des narratrices ; elle se plie parfaitement aux descentes et aux montées de la vie intérieure, les narratrices. Surtout, elle tolère une plus grande liberté structurelle, stylistique et syntaxique. L'écriture féminine privilégie le rythme et le flux naturels ; la structure défie les règles et les contraintes ; le langage s'irrigue aux sources vives de l'oralité. Reconstruction d'une vie en fragments disparates, remémoration d'un passé en un parler féminin, la narration programme une "lecture délinéarisée" et instaure une connivence intime entre narratrice et narrataire. Dans *Lettres à une noire*, le "Je" de l'énonciation (Maméga) ressemble beaucoup à la destinataire interne (Carolina Maria de Jésus) et il est sous-entendu que celle-ci écrive à son tour à

1. "Celui qui porte un nom est comme celui qui apprend à lire : s'il n'oublie pas le nom, l'histoire réelle du nom, et s'il ne désapprend de lire, il se hausse. Il se met à connaître une mère, un père, des enfants ; il apprend à vouloir les défendre. Il quitte le trou béant des jours et des nuits, il entre dans le temps qui lui réfléchit un passé ; le force vers un futur" (CC, 180).

2. Autobiographie interposée (TM, par exemple), roman épistolaire (*Lettres à une noire* de Ega), le journal intime (*La Graine : journal d'une sage-femme* de Manicom) ; le journal de bord (Sapotille de Lacrosil) ou le "cahier asilaire" (*Juletane, Le Quimboiseur l'avait dit* de Warner-Vieyra) sont quelques exemples de l'éventail autobiographique.

une femme emmurée dans la même solitude<sup>1</sup>. Les récits explorent donc les sables mouvants du moi, ou plus précisément du faux-moi que l'Antillaise doit manifester. Sous un masque indolore, carapace d'indifférence, elle dissimule une souffrance que l'écriture intimiste révèle précautionneusement. Parmi les racines de son mal-être, parmi les sujets favorisés passés au crible, il y a d'abord la violence faite à la langue maternelle, vol et viol auxquels le monologue intérieur et "dérégulé" sert de remède. Ensuite, il y a l'éducation antillaise et sa double morale<sup>2</sup>, cause prépondérante de la mésentente entre l'homme et la femme qui, par concaténation, brouille aussi la "confrérie" de femmes et d'hommes. L'Antillaise ou sa sœur africaine donnent donc leur dû à tous ceux qui ne se sont nullement interposés dans sa difficile voie de décolonisation :

Si, en Afrique, les autobiographies plus ou moins romancées sont le fait d'hommes, les Antilles ne manquent pas de romancières qui ont choisi de parler de leur enfance et la petite fille est un personnage littéraire antillais. Généralement, les romancières règlent des comptes avec parents et enseignants, exorcisent des fantômes et pansent d'anciennes blessures. Ainsi cette littérature peut elle se concevoir comme [...] l'amorce d'un processus de libération de la femme<sup>3</sup>.

Aux Antilles, les femmes doivent venir à bout de leur féminité "enchaînée". Un exemple qui illustre à la fois les idées reçues à propos de la femme de couleur et la sexualité subie nous est donné par la protagoniste de *Mon examen de blanc*<sup>4</sup> : elle enrage à l'idée que "c'est en Guadeloupe même qu'on [lui] a appris à magnifier cette fameuse 'virginité' !", alors qu'on trouve évident qu'elle subisse tacitement les harcèlements, puisque "une mulâtresse vierge ça n'existe pas !"

Il s'agit donc d'entériner la classification de la femme noire, Claudie Beauvue-Fougeyrollas demande qu'on en finisse avec le regard idyllique et folklorique :

Une certaine image folklorique et touristique présente les Antillaises comme des femmes heureuses de vivre, aimablement insouciantes et douées d'inépuisables trésors de gentillesse. Il est temps de dire que tout cela est complètement faux, et c'est bien le témoignage essentiel que nous voudrions porter. En réalité, les Antillaises font partie de populations qui continuent, de nos jours, à subir le joug colonial. De plus, à l'intérieur de ces popula-

1. Lire à ce propos "Reading and Writing the Body of the Nègresse in F. Ega's *Lettres à une Noire*" de Arthur Flannigan-Saint-Aubin, *Callaloo*, 15.1, 1992, 49-65.

2. Cf. Jacques André : "Si la mère, [personnage le plus attaché à la non-séparation] parle mariage à sa fille, elle s'accommode très bien de ce que son fils ait une maîtresse ou plusieurs." ("Le lien et le rien", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 28, 1983, 62)

3. Condé, "L'image de la petite fille dans la littérature féminine des Antilles", *Recherche, Pédagogie et Culture*, n°144, nov. déc.1979, 93.

4. Manicom, *Mon examen de blanc*, oc, 40 et 108.

tions, elles sont en proie à des formes particulièrement pénibles de la servitude féminine<sup>1</sup>.

À la lumière des mobiles précités, Simone se justifie par des propos apparemment plus modestes :

J'ai toujours voulu parler de la femme noire. Les figures féminines altières, tour à tour rieuses ou tristes, qui habitent Goyave, Fond-Zombi, dessinent une mémoire pour les Antilles, et leur esquissent un avenir. *Elles sont une continuité qui structure l'individu*<sup>2</sup>. (C'est moi qui souligne)

Combattant "l'imposition culturelle irréflechie"<sup>3</sup>, la femme schwarzbartienne devient image de l'histoire : son vécu vaut pour l'identité collective du groupe. "Transindividuelle", sa biographie servira d'histoire<sup>4</sup>. Plus précisément, il s'agira d'une "contre-histoire" féminine. Savoir légué de mère en fille et tout entier conservé dans la parole, la connaissance et compréhension du passé incombe à la femme. Nous lisons chez Hyvrard :

Mémoire des profondeurs/ Mémoire du refusé/ Mémoire du vrai/ Mémoire transmise de mère en fille/ De jour en jour/ De drame en drame/ Mémoire transmise/ Pour continuer à vivre/ Et à survivre/ À lutter/ Et à renaître/ Mémoire transmise/ Par la maternité/ Par la nuit/ Par la mort/ Pour qu'augmente la connaissance des femmes [...]<sup>5</sup>

Alors que l'homme s'acharne à sauver l'histoire par l'écrit, la femme se confie à l'oral pour remémorer le temps d'avant. Il ne s'agit pas du tout d'un paradigme "féministe". J'en veux pour preuve cet emprunt à *La Case du Commandeur* : "Mycéa ne régentait pas les choses avec des mots, elle sentait dans son corps" (CC, 190). Dans *Mahagony*, Eudoxie se prononce sur la supériorité d'une "pensée-femme", rempart contre le mimétisme socio-culturel du maître :

1. Claudie Beauvue-Fougeyrollas, *Les femmes antillaises*, HA, 1979, 7.

2. Propos recueillis par Domenica Russo dans "Des textes qui retracent la mémoire des Antilles", *France-Antilles hebdo*, repris dans la brochure jointe à *Hommage à la femme noire*.

3. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, oc, 154.

4. Dans sa thèse consacrée aux écrivaines anglophones tiers-mondistes et postcoloniales, Kimberley Ann Koza souligne l'importance de l'histoire pour un peuple colonisé : "Certainly history is important for all people and cultures, but it is especially vital for an oppressed people, whose lives have been seen by the dominant group as insignificant and hence, in the words of Adrienne Rich, "[un]deserving of a history at all." (*Women as Images of History : Contemporary Anglophone Fiction by Minority and Post-Colonial Women Writers*, Indiana State University, December 1988, 4).

5. Jeanne Hyvrard, *Les doigts du figuier*, Minuit, 1977, 125-126.

Pas la peine de dérouler les jours, les nuits. Hégésippe croit il est bel esprit, pour broder francé comme pas un. Il gratte sur papier ça même que je bouleverse dans ma nuit. C'est un jeu entre nous, il a son mystère, j'ai le mystère de son mystère. La procession de femmes sait. Depuis le bateau du grand voyage, la procession de femmes sait. (Ma, 60)

La mémoire féminine est germe de révolte et de refus, contrepoids au "devenir-autre"<sup>1</sup>. Portant les traces en elle, ayant subi l'oppression dans son corps et dans son cœur, la "reproductrice de la machine esclavagiste" se rappelle toujours l'innommable. Éducatrice de ses enfants, la mère sauve de l'oubli les mythes, chants et contes des ancêtres ainsi que leurs récits de survie. Filles de Solitude, cette première et unique héroïne antillaise, les Antillaises continuent de braver de criantes injustices. Mais à la différence de la mulâtresse Solitude, statue muette, Télumée et Mariotte rompent le silence millénaire dans lequel suffoquaient leurs mères. Simone Schwarz-Bart rachète par la magie du verbe ces victimes de violences séculaires. À l'instar d'Alice Walker, elle se considère la descendante de ces mères analphabètes, dépourvues du droit à la créativité et inconscientes de la spiritualité qu'elles détenaient :

What did it mean for a Black woman to be an artist in our grandmother's time... ? How was the creativity of the Black woman kept alive, year after year and century after century, when for most of the years Black people have been in America, it was a punishable crime for a Black person to read or write ? And the freedom to paint, to sculpt, to expand the mind with action, did not exist<sup>2</sup>.

Harriet Tubman, Sojourner Truth, Phyllis Wheatly<sup>3</sup>, et Zora Neale Hurston<sup>4</sup>, "créatures si abusées et mutilées au cours de leurs vies" revivent grâce aux romancières afro-américaines. Témoigner par la fiction de l'iniquité dont furent victimes ces négresses à l'époque de Solitude ou après, pallier *l'invisibilité historique*, constituent certes les enjeux majeurs de l'écriture féminine noire.

1. Sur cette distinction fondamentale dans l'œuvre glissantienne, lire Bernadette Cailler, "E. Glissant : A Creative Critic", *World Literature Today*, Vol 63, n°4, 1989, 591.

2. Alice Walker, *In Search of Our Mothers' Gardens*, Womanist Prose, New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1983, 66.

3. Cf. *infra* II, 2.1.

4. Première anthropologue noire, Zora Neale Hurston (1901 ?-1960, Eatonville, Florida), recueillit les histoires et le *gossip* des négresses du South et collectionna les légendes et les contes, ainsi que les croyances vaudouesques en Haïti (*Mules and Men : Negro Folktales and Voodoo Practices in the South*). En avance sur son époque, elle brise l'image stéréotypée de la femme noire dans *Their Eyes were Watching God*, roman redécouvert par Alice Walker. Voir Marjorie Pryse, "Zora Neale Hurston, Alice Walker, and the 'Ancient Power' of Black Women" dans *Conjuring. Black Women, Fiction and Literary Tradition*, éd. par Marjorie Pryce, Hortensia J. Spiller, Bloomington : Indiana UP, 1985, 1-24.

### 2.3. Le pion noir sur l'échiquier esclavagiste

Afin de mieux comprendre les stéréotypes générés par la société de Plantation, afin de mieux saisir son impact sur l'identité du personnage féminin, il n'est pas inutile d'aborder son statut dans "les temps anciens".

Il importe de souligner dès le départ la profonde ambivalence à l'égard de la femme noire du fait de son double rôle économique. Force de travail au même titre que l'homme dans la machine esclavagiste, la femme caribéenne est déssexualisée. Dans le même temps, la femme est aussi la reproductrice des forces de travail ; son ventre est le "trésor" du maître. La "femelle" est sexualisée en tant que capital inaliénable pour la repopulation du cheptel esclave. À partir de cette égalité de sexes au niveau économique, la femme noire aurait donc trouvé l'opportunité de s'émanciper de la soumission et de la dépendance masculines :

Since Black women as workers could not be treated as the 'weaker sex' or the 'housewife', Black men could not be candidates for the figure of the 'family head' and certainly not for 'family provider'<sup>1</sup>.

Si je souscris tout à fait à cette assertion-ci, il me semble que certains anthropologues et sociologues<sup>2</sup> fassent erreur lorsqu'ils prétendent [que] la femme [serait devenue] supérieure à l'homme au point de le dominer. Qui plus est, soi-disant autoritaire, la femme aurait pu le devenir parce que mieux traitée par le maître blanc. Selon Ruth Landes, l'esclave féminine, concubine potentielle du maître, aurait profité d'un régime plus doux ; elle en aurait profité pour s'accaparer une autorité qu'elle aurait préservée une fois le système servile aboli. [Il en suivrait que L'homme "subissait dans le Nouveau Monde la plus profonde humiliation", contrairement à sa compagne qui, elle, aurait "été moins touchée" par le "grand bouleversement de l'ordre social africain que l'esclavage provoquait<sup>3</sup>." Ruth Landes pêche ici par généralisation : seule une infime minorité de la population féminine connut ce destin exceptionnel. Et encore, il est abusif de prétendre que leur destin fut enviable : la cocotte\* et la Da\* n'avaient pas pour autant une meilleure vie. Même si certaines faisaient de leur attirance sexuelle un atout important, rivalisant parfois avec les maîtresses blanches, les servantes et intimes des Créoles n'échappaient pas à une violence

1. Angela Davis, *Women, Race and Class*, New York : Vintage Books, 1983, 8.

2. Consulter p.e. Raymond T. Smith, "La famille dans la région caraïbe", in *Les sociétés antillaises. Etudes anthropologiques*, éd. par J. Benoist, Centre de Recherches Caraïbes, Université de Montréal, 1972, 28-35 et Susan E. Brown, "Love Unites Them and Hunger Separates Them : Poor Women in the Dominican Republic", dans *Toward an Anthropology of Women*, éd. par R.R. Reiter, London : Allison & Busby, 1975, 322-332.

3. Ruth Landes, "Negro Slavery and Female Status" dans *Les Afroaméricains*, Mémoire 27 de l'IFAN, Dakar, 1953, cité par Bastide dans *La femme de couleur en Amérique latine*, op. cit., 14.

psychique. Les "produits dignes de servir à la table des Maîtres" (*LMS*, 46) n'avaient qu'en apparence un sort meilleur que celui des négresses des champs. Toutefois, par leur fonction dans la grande case, ces domestiques "à la peau chapée" étaient le sujet d'investissement du pouvoir blanc et une instance de transition entre maître et esclave.

Quant aux "bêtes de champs", elles étaient obligées de livrer une lutte de survie constante et de prémunir constamment leur famille contre la dissolution. Responsable de la socialisation de ses enfants, la femme noire feint la soumission tout en cultivant une fierté raciale auprès de ses enfants. Fidélité aux coutumes africaines et à l'identité socio-culturelle d'une part, fidélité (feinte) à l'ordre colonial de l'autre, telle sera la base d'un comportement ambivalent. C'est ce qui fait dire à Ti Jean que, ce qui l'amuse particulièrement chez les nègres d'En-bas, "singes consommés des Blancs", est leur "feintise" (*TJ*, 62).

Il faut souligner que, contrairement à la femme blanche, la femme noire se situe dès l'installation du régime servile hors de la sphère de "domesticité". Constance Sutton et Susan Makiesky-Barrow insistent sur le lien intrinsèque entre l'économie de Plantation et l'indépendance féminine :

It [the slave plantation] was perhaps the only such system that did not for the man of the population favor male economic participation at the expansion of women, who elsewhere were relegated to a domestic sphere of activity and became increasingly dependent on men<sup>1</sup>.

Après l'esclavage, la femme a continué à faire preuve d'auto-subsistance. Il est vrai que dans certains domaines, la femme noire l'emporte sur l'homme par sa singulière indépendance. Aujourd'hui encore, le commerce par exemple est entre des mains féminines : les Antillaises assurent la distribution des vivres, marchandent poissons et épices en portant d'énormes trays\* sur leurs têtes. Souvent, elles combinent plusieurs "djobs" afin d'assurer la survie de leurs familles. Reine Sans Nom écoule le surplus de légumes et de fruits qu'elle récolte de son petit jardin, prépare des kilibibis\* et des sucres d'orge (*TM*, 83). À la fin de sa vie, Télumée subvient à ses besoins en grillant des cacahuètes qu'elle vend sur la place de l'église (*TM*, 243, 246). Commerçantes talentueuses, de nombreuses Antillaises gèrent débits\* et lolos\*. Il est absolument nécessaire de relever que cette "incorporation au travail marchand" ne les libère pas, puisqu'elle leur impose une double journée de travail<sup>2</sup>.

1. Constance Sutton et Susan Makiesky-Barrow, "Social Inequality and Sexual Status in Barbados", dans *Sexual Stratification. A Cross Cultural View*, éd. par Alice Schlegel, Columbia UP, 1977, 293.

2. Cf. Huguette Dagenais, "L'apport méconnu des femmes à la vie économique et sociale aux Antilles : le cas de la Guadeloupe", *Anthropologie et Sociétés*, Vol 8, n°2, 1984, 184.

Au double rôle économique s'ajoute un autre. Malgré l'entreprise d'évangélisation, les croyances primitives et l'animisme africain ont survécu outre-mer "comme si les deux mondes s'étaient tendu la main sans se voir, siècle après siècle, par-dessus l'océan", s'émerveille un Ti Jean devant des images familières vues en Afrique (*TJ*, 160). Le culte des ancêtres, le panthéon yorouba s'amalgament avec des éléments chrétiens ; les esclaves d'eau douce\* apprennent des esclaves d'eau salée\* les rites fétichistes et les forces occultes. La femme noire y conquiert une auréole parfois si éclatante qu'elle surpasse ses confrères masculins, houngans\*, quimboiseurs\* et jeteurs du sort. Investie d'un pouvoir inégal dans le candomblé\* brésilien<sup>1</sup>, la senteria\* cubaine<sup>2</sup> ou le vaudou\* haïtien<sup>3</sup>, la femme rivalise avec l'homme<sup>4</sup>. Personne de moins que Métraux témoigne de l'aura mystique et occulte de la femme noire dans la Caraïbe lorsqu'il dédie son essai sur le vaudou haïtien à deux mambo, Lorgina Delorge, dont le "nom vaillant" fut "Dieu devant" et la mambo "Assurée". Roger Bastide, pour sa part, avoue ne pouvoir oublier "sa mère spirituelle", qui l'avait initié au candomblé et "[qui] avait à Bahia une telle autorité, était entourée d'un tel respect, d'une telle admiration dans tous les secteurs de la population qu'on ne l'appelait pas de son nom, mais de celui de *Senhora (Madame)*"<sup>5</sup>. Prophétesses et guérisseuses, elles sont consultées et redoutées par les Noirs ainsi que par les Blancs<sup>6</sup>.

Comme nous le voyons, l'autonomie de la femme de couleur s'établit solidement sur des bases à la fois économique et socio-culturelle. Toutefois, l'indépendance relative de la femme n'est pas synonyme de domination. Cette soi-disant autorité est un mythe projeté par l'homme qui, l'invoquant à tort et à travers, peut se dérober sous prétexte que la femme ne lui laisse aucun pouvoir, ou dresser la femme comme le maître dressait l'esclave. Ainsi perdurent des attitudes discriminatoires envers l'Antillaise la plus vulnérable, c.-à-d. paysanne, analphabète et pauvre, comme l'est Télumée Lougandor. À ce *machismo* virulent observé du côté de l'homme, la femme répond par un culte de "marianismo" tout aussi faussé<sup>7</sup>. Repentissante, se culpabilisant des naissances illégitimes, des relations instables, la *mater dolorosa* devient l'icône

1. Cf. Roger Bastide, *Le Candomblé de Bahia (rite Nagô)*, Mouton et Co, 1958.

2. À côté du ñañiguismo (glossaire), la senteria est le culte le plus important d'origine africaine à Cuba. Alejo Carpentier s'inspire de réunions ñañigo dans son premier roman *¡Ecue-Yamba-O !* (1933).

3. Cf. Alfred Métraux, *Le vaudou haïtien*, GA, 1958.

4. Remarquons que dans la légende de la cérémonie du bois Caïman, source de l'incendie de Saint-Domingue, une prêtresse noire exhortait à la bataille sanglante.

5. Bastide, *La femme de couleur en Amérique latine*, op. cit., 17.

6. Dans *Eau-de-Café* (Raphaël Confiant, Grasset, 1991), le Blanc-pays Honoré de Cassagnac consulte Antilia et Eau-de-Café pour guérir sa fille débile ; en même temps, il ordonne chaque mois un office dans sa chapelle privée.

7. Cf. Harry Theirlinck, *Van Maria tot Rosy. Over Antilliaanse Literatuur*, Leiden : Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde, 1986, "Caribische Studies", p.39 et sq.

idéale de la compagne subissant silencieusement les tabassages, pardonnant à ceux qui l'ont offensée. Plus elle souffre, plus elle devient sainte ; d'où la multitude de personnages martyrs qui s'étiolent dans une souffrance qu'ils croient rédemptrice<sup>1</sup>.

Bref, le personnage schwarz-bartien supporte le poids de "trois grandes traditions d'aviissement" qui se perpétuent en Amérique latine et dans l'archipel caraïbe : "la suprématie masculine<sup>2</sup> [...], le système de la grande plantation [...], le néo-colonialisme[...]"<sup>3</sup>.

#### 2.4. *Les Lougandor: "femmes fantaisies, lunées, temporelles"*

Chacun des romans nous confronte avec des images de femmes telles qu'elles sont, mais plus encore telles qu'elles aimeraient être. De nouveaux axes d'identité féminine, de subtiles modifications quant à une idéale féminité s'y repèrent et s'y défendent. Puisque la femme noire est triplement marquée dans le triangle délimité par les paramètres classe/race/sexe, il lui est nécessaire de briser le carcan de son identité négativisée, sinon niée. Comme le sous-titre, lourd de connotations "pathologiques" le suggère, les héroïnes dichotomisées, - selon l'expression d'Elaine Campbell<sup>4</sup> -, doivent recourir à des moyens "fantaisistes" si elles veulent échapper à leur existence précaire et oublier leur "cœur fêlé". Dépeintes comme "temporelles" et "lunées", il est clair qu'il sera davantage question de déséquilibre que de plénitude identitaire ; leur condition féminine sera plus souvent dysphorique qu'euphorique. De fait, dès qu'il est question de bonheur, Télumée parle de ses "lubies de femme bienheureuse" (*TM*, 136).

Dans l'œuvre schwarz-bartienne, une stratégie féminine que je n'oserais appeler féministe<sup>5</sup>, démantèle les mythes falsifiants de la *féminité antillaise* : ensemble de rôles assignés par la culture, conditionnés par l'Histoire.

L'étalement généalogique, dans laquelle domine la triade, permet d'esquisser l'évolution des modèles identitaires, ainsi que l'éventuelle disparition des préjugés racistes et sexistes. Les grandes secousses d'une époque à une autre, ne se ressentent-elles pas à travers les conflits de générations ? Il

1. Cf. *infra* III, 4.4.

2. Formule sous laquelle il faudrait plutôt entendre : l'absence de l'homme noir étant donné la suprématie du Blanc.

3. Bastide, *La femme de couleur*, op. cit., 23.

4. Elaine Campbell, "The Dichotomized Heroine in West Indian Fiction", *Journal of Comparative Literature*, 22.1, 1987, 137-143.

5. Cf. Ronda Cobham, "Feministische Strategien und Perspektiven in drei Romanen der anglophonen Karibik", *Entwicklungen im Karibischen Raum (1960-1985)*, éd. par Wolfgang Binder, Nürnberg : Erlangen Forschungen, 1985, 193-210.

n'est pas étonnant que, dans *TM*, l'image de l'arbre indique les "saisons de vie" ; il mesure l'"évolution progressive" et suggère la maîtrise du temps<sup>1</sup>". Télumée enfant vit "le temps du flamboyant", arbre de la gloire chez Glissant (*LL*, 72), avant de connaître une saison "d'acomat tombé", lorsque, femme répudiée, elle est en proie à ce que Césaire appelle précisément la "folie flambante<sup>2</sup>".

Le corpus schwarz-bartien sape d'abord "l'image d'Épinal" de l'Antillaise : la "Mammie". Doudou généreuse, souriante, naïve et simple, entourée d'une ribambelle de négrillons, la négresse-mère marque de son sceau la féminité antillaise. Il n'est pas un hasard que Reine Sans Nom soit la dernière matriarche. Si *Un plat de porc* et *Pluie et Vent* présentent encore des mères qui récoltent "viande sur viande" au lieu de trouver du pain auprès de leurs concubins successifs (*TM*, 33), leurs filles Mariotte et Télumée préfèrent la solitude au sort malheureux de leurs mères. Télumée refuse la maternité pour se trouver elle-même, évitant de mettre au monde des enfants non désiré(e)s. Quant à Mariotte, il n'est pas improbable qu'elle renonce à la maternité pour le même motif, n'ayant jamais ressenti la tendresse (grand-)maternelle, et malchanceuse dans l'amour<sup>3</sup>. Dans *Ti Jean*, enfin, la fin du roman illustre la préférence du modèle familial nucléaire, basé sur l'amour exclusif et fidèle entre les partenaires, moins concubins que véritables époux. Ti Jean retourne auprès de celle qui a été son premier amour et il opte délibérément pour une union stable, oubliant ses nombreuses soupirantes africaines<sup>4</sup>.

Qu'il ne faille plus réduire la féminité à la maternité, la mère de Télumée le montre, "arrachant ses entrailles et remplissant son ventre de paille" (*TM*, 46). Au grand dam des commères, Victoire a l'audace d'imiter l'homme antillais, irresponsable et volage. Son comportement "immoral", sa désobéissance à l'ordre patriarcal font scandale dans le morne\*. Au lieu d'être une mère docile et patiente ("avant tout, une femme doit être patiente" *TM*, 73), elle est fanfaronne et libertine. De surcroît, elle brise le tabou autour de la sexualité féminine, moyen de domination et d'exploitation, source de grossesses indésirées. "Radiieuse, hagarde, un rien échevelée, portant sur elle tous les

1. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, 1990, 390, 396, 398.

2. Aimé Césaire, *En guise de manifeste littéraire*, poème dédié à André Breton (publié en 1942 dans le n° 5 de *Tropiques*). Repris dans la réédition du *Cahier (oc)*, 69), le poème est une variation du *Cahier*. La formule "folie flambante" y désigne le contraire de la raison occidentale, revendiquée comme une composante de la "négritude" : "[...] nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce, de la folie flambante, du cannibalisme tenace."

3. Le "testament" de Mariotte comprend une unique allusion à ce domaine : "Oh souviens-toi [...] d'Alhassane Badje, te trahissant déjà de toutes ses fibres... les yeux tournés vers la Casamance" (*PDP*, 204).

4. Cf. *supra* I, 1.3.

signes de l'amour et de ses tourments" (*TM*, 65), elle accueille "sur son plancher" l'homme qu'elle désire. Victoire triomphe donc de la sexualité subie.

Toutefois, posant les jalons pour une *identité raciale et sexuelle*, Schwarz-Bart ne tombe pas dans son pôle opposé qui serait l'exaltation de la Vénus noire. Avec Schwarz-Bart, il n'est pas question que la valorisation de l'amour aille de pair avec une glorification du physique féminin, que le corps de la "négresse" se réifie en "corbeille de fruits"<sup>1</sup>. Le portrait féminin minimise les atouts corporels et surinvestit en revanche la "négritude". Alors que, selon Ernest Pépin<sup>2</sup>, "beaucoup de femmes noires sont irritées lorsqu'elles sont qualifiées de belles négresses", Télumée définit la beauté de sa mère en fonction de la noirceur, ce qui frôle le paradoxe en milieu antillais : "Personne ne s'était avisé de la beauté de ma mère à L'Abandonnée, car elle était très noire" (*TM*, 33). Quant à elle-même, Télumée se sait une "négresse si noire que bleue" dont le "visage [...] ne ruisselait pas de beauté" (*TM*, 116). Mariotte est aux yeux de sa grand-mère une "fillette 'mal sortie' [...] - venue au monde avec des cheveux trop crépus, une peau trop violacée, d'épaisses narines qui déparaient, [...], la faune délicate de la case où la proportion de sang *humain* était généralement plus élevée que celui coulant dans [s]es veines de Câpresse\* (à gros grain et fessier callipyge !...)" (*PDP*, 47).

Dans le corpus schwarz-bartien, le voile se lève sur le corps malade et maltraité. Que ce soit dû aux représailles de l'époux, à un mal physique ou psychique, le corps négligé et abîmé ne se soustrait plus aux regards. Mariotte ne nous épargne pas la posture de malades qui se démembrant "pièce par pièce", aux gestes, "devenus sottés manies" (*PDP*, 70). Elle nous dénude les "fesses plates" et l'"étroit pubis chauve", le "tibia à l'arête de plus en plus coupante" (*PDP*, 22-23) de sa co-pensionnaire au bord de la démence et atteinte de "gâtisme" (*PDP*, 29). Télumée, de son côté, nous décrit les bleus et mauves de son corps où "bientôt nul carré [...] ne fut présentable" (*TM*, 148).

Un deuxième démantèlement concerne la division entre métiers masculins et féminins. Quoique la femme noire effectue des "métiers d'homme" sur l'Habitation et à l'Usine, elle n'échappe pas à une répartition des tâches selon les sexes. Les amarreuses\*, par exemple, ligotent les cannes que coupent les hommes (*TM*, 199). Dans *TM* des négresses entrent dans "le feu des cannes" à côté des hommes. La femme-matador Olympe "y allait de son coutelas comme

1. Léon-François Hoffmann observe que chez certains poètes, "on ne sait vraiment plus si la femme est décrite en fonction de fruits tropicaux, ou si au contraire c'est un catalogue de produits fruitiers qui prend forme de femme." ("L'image de la femme dans la poésie haïtienne", *Présence Africaine*, n° 35, janvier 1961, 195-197). Si, dans *TM*, la beauté féminine se décrit en métaphores végétales, les amants de Télumée déclarent leur amour par des images animales : "Bécasse blessée" pour Amboise, "cabri attaché" pour Élie, Télumée est nommée exceptionnellement "un beau fruit à pain mûr, à point, qui se balance au vent", juste après le premier rapport. Or l'image annonce un futur malheureux : "vas-tu te décrocher de l'arbre et tomber ?... et rouler ?..." (*TM*, 118)

2. Ernest Pépin, "La femme antillaise et son corps", art.cité, 188.

un homme" (TM, 199). Télumée fume "comme si elle était née avec [la pipe] dans son bec" (TM, 200) et boit le rhum "par grandes rasades"<sup>1</sup>. Ainsi la sujétion de la femme ressort-elle comme d'autant plus infondée que la femme noire est l'égal de l'homme. Tous deux dominés par les usiniers, ils devraient unir leurs forces afin de renverser la pseudo-féodalité de la société antillaise.

Enfin, Schwarz-Bart ne se lasse pas de revenir sur ce que Erikson appelle la "non-identité". L'Afro-Américain s'auto-définit sur le mode négatif : inaudible, invisible, innommable, sans visage<sup>2</sup>. James Baldwin, Richard Wright, Ralph Ellison (qui titre son roman le plus célèbre *The Invisible Man*<sup>3</sup>) traduisent tous magistralement ce complexe d'inexistence qui affecte à la fois l'individu et la communauté noire. Greffé depuis des générations dans l'esprit du Noir, ce portrait négatif inculqué par le Blanc lui fait accroire qu'il est la "quintessence du mal", "imperméable à l'éthique" et "ennemi des valeurs" ; en un mot, le Noir serait le "mal absolu"<sup>4</sup>. De cette frustration essentielle, le corpus schwarz-bartien témoigne abondamment : "le cœur du nègre est une terre aride que nulle eau n'amendera, un cimetière jamais rassasié de cadavres" ; "le nègre est à lui-même sa malédiction, un lunatique, un décousu et un flamboyant, un taré jusque dans la profondeur de son sang, un sauvage juste bon à faire des cabrioles et des grimaces" (TJ, 49). Les habitants de Fond-Zombi se croient "une bande de cochons sauvages à la curée" (TM, 160), "une réserve de péchés et de crimes" (PDP, 108). Télumée est injuriée d'être "un crabe sans tête et sans gîte et qui marche à rebours" (TM, 164) ; son amie Laetitia lui crie que "la seule place d'une négresse est au cimetière" (TM, 165). "Bande de macaques" (LMS, 94), "de cochons sauvages" (TM, 160), tous se demandent "quelle pièce est bonne dans un nègre ?" (TM, 216)

Dès lors, c'est davantage de non-identité féminine, de la folie et de déplacement qu'il sera question. De surcroît, il semble que la folie féminine se manifeste autrement que celle de l'homme, qu'elle ait ses symptômes et remèdes propres. Est-ce un hasard si le personnage glissant le plus déréglé, le plus tourmenté par la "Trace du Temps d'Avant" (CC, 227) est une femme ? Comme Mariotte, Mycéa ne peut retenir les "éclats de ses crises sentimentiques" (CC, 198). Elle finit à l'hôpital psychiatrique de Colson parce que son "délire" affole les uns, enrage les autres (CC, 226). L'égaré féminin mène à l'espace étriqué de la chambre d'hôpital, parce qu'on ne permet, à la différence de l'homme, que la femme extériorise son mal et qu'elle

1. Cf. *infra* III, 5

2. Cf. Eric Erikson, *Identity, Youth and Crisis*, London : Faber and Faber, 1968, 296-297 : "[Negro authors] suggest at first an absence of identity or, at any rate, the almost total prevalence of *negative* identity elements. [...] From Du Bois's *inaudible* Negro there is only one step to Baldwin's and Ellison's very titles suggesting *invisibility*, *namelessness*, *facelessness*."

3. Ralph Ellison, New York : Random House, 1972.

4. Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., 71-72.

traverse l'île (on dit "driver\*" en créole) pour propager son mal-être. Dans le roman schwarz-bartien, de nombreuses formules connotent et opacifient en même temps cette instabilité féminine qui, au demeurant, est hautement ambivalente : à la fois cause de et remède à la schizophrénie. Télumée rapporte que "les gens ne comprenaient pas toujours [Toussine], c'était une 'femme fantaisie', une 'lunée', une 'temporelle', mais tout cela ne l'amenait qu'à hocher la tête et sourire" (TM, 67). Ses traits un peu "fous", "excentriques" et "fantaisistes", ses filles vont jusqu'à se les cultiver : moyen de se prémunir contre la "mauvaise mentalité"<sup>1</sup>.

Du côté des hommes, la folie est autrement violente et destructrice ; le plus angélique tue par désespoir. Germain, poursuivi par l'idée de ne pas appartenir à la race humaine, acclame la foule ahurie : "à quelle race j'appartiens donc ? j'appartiens à la route [...] écrasez-moi !" (TM, 38). Le meurtre du père de Télumée n'a d'autre motif que l'insupportabilité de la vie et le morcellement identitaire. Avant qu'il n'assassine son meilleur ami, Germain s'exhibe en victime expiatoire, attire en vain l'attention sur lui pour qu'on lui vienne en secours. "Sosie" de Pierre Rivière, Germain devient meurtrier parce qu'il veut "pulvériser des valeurs qui sont celles d'un monde où il n'a pas pu trouver de place", note Monique Bouchard<sup>2</sup>. Ce que la narratrice accuse autant que la violence meurtrière, c'est l'attitude complice et de ce fait, coupable, du mome\*. Au lieu de venir à son secours, la foule donne libre jeu à l'agressivité et moleste l'assassin. L'exaspération gangrène donc non l'individu isolé mais un corps social "névrosé, paranoïaque, schizophrénique", "krazé"<sup>3</sup>. La "folie meurtrière" serait "simultanée" et "successive" pour reprendre la terminologie de Roger Bastide<sup>4</sup> et se propagerait à travers le réseau familial et social. Comme dit Télumée, la tristesse du nègre et la folie antillaise sont "congénitales" (TM, 129).

D'où l'apposition du qualificatif "antillaise" ? Engendrée par un contexte socio-historique, politico-économique spécifique, cette déraison risque bien d'être "antillaise" et résulte de l'intériorisation des préjugés socio-raciaux et de l'inconscient blanc. Tant qu'ils ne sont pas conscients de leurs origines et du passé de l'île, les Antillais ne sauront s'ils appartiennent "au monde des hommes ou des vents, du vide ou du néant" (TJ, 51). Ils se faufleront "tant bien que mal, entre éclair et orage, dans l'éternelle incertitude" (TM, 187) :

Lorsque, durant les longs jours bleus et chauds, la folie antillaise se met à tourner dans l'air au-dessus des bourgs, des mornes\* et des plateaux, une

1. Cf. *infra* II, 3.3.

2. Monique Bouchard, *Une lecture de "Pluie et Vent sur Télumée Miracle"*, HA/GEREC, 1990, 12.

3. Auguste Armet, "Guadeloupe et Martinique : des sociétés 'krazé' ?", *Présence Africaine*, n°121-122, 1980, 55-65.

4. Roger Bastide, *Sociologie des maladies mentales*, Flammarion, 1965, 94-98.

angoisse s'empare à l'idée de la fatalité qui plane au-dessus d'eux, s'apprêtant à fondre sur l'un ou l'autre, à la manière d'un oiseau de proie, sans qu'il puisse offrir la moindre résistance. (TM, 41)

Que cette allégorie nous apprend-elle ? La croyance à l'irréversibilité de la situation et le fatalisme aveugle camouflent l'adversaire, si bien que l'ennemi contre lequel lutte en vain l'Antillais des mornes\* semble inexpugnable. L'ignorance et l'inconscience nourrissent incessamment l'aliénation. À force d'ignorer qui persécute le Noir, l'on finit par croire que c'est le "compère" qui cause le mal. Dès lors, la violence à fleur de peau se retourne contre le colonisé : "le colonisé sor[t] son couteau au moindre regard hostile ou agressif d'un autre colonisé", remarquait Fanon<sup>1</sup> sous d'autres cieux coloniaux.

La dialectique du maître et de l'esclave régira les rapports entre les habitants de Fond-Zombi aussi longtemps qu'ils se croient "sans âme" (TJ, 50), et que la vie leur semble une "trajectoire immuable de la course à la lassitude, à la chute" (TM, 71). Solitude, Mariotte et Télumée n'échappent pas à cette "folie collective" qu'elles essaient de fuir avec plus ou moins de succès en se désolidarisant des autres, en s'isolant au risque d'être à leur tour taxées de "lunatiques".

On le voit bien, en dépit de la suppression de l'esclavage, en dépit de la décolonisation, la "folie antillaise" survit Francis Affergan stigmatise aussi bien l'esclavage que la "départementalisation", laquelle n'a pas modifié le rapport entre "métros" et "domiens". Oserait-on dire que ce rapport s'est encore détérioré dans la mesure où le Noir abrite en lui-même un double Blanc. De plus, l'homme noir se fait l'allié du Blanc lorsqu'il s'agit d'asservir la femme. La répétition d'images d'emprisonnement et de fuite, de malaises psychiques et d'inconfort physique<sup>2</sup> dans la littérature féminine postcoloniale sert de signifiant pour ce qui, en dépit de la culture spécifique et du lieu géographique, demeure une pitoyable constante : la *patriarchie*<sup>3</sup>.

L'insanité féminine "sert aux écrivains à entamer le procès impitoyable d'une société capable d'engendrer un tel fléau", éclaire Éliane Saint-André Utudijan<sup>4</sup>. Perturbation d'un équilibre, lieu d'expression d'un désordre lié à l'incompatibilité entre ce qu'on croit être et ce que l'Autre 'me' demande d'être, la folie est l'"abîme sans fond"<sup>5</sup> dans lequel tôt ou tard s'engouffre tout personnage schwarz-bartien.

1. Fanon, *Les Damnés de la terre*, oc, 84-85.

2. Cf. Michael Dash, "In Search of the Lost Body : Redefining the Subject in Caribbean Literature", *Kunapipi*, 11.1, 1989.

3. Florence Stratton, "The Shallow Grave : Archetypes of the Female Experience in African Literature", *Research in African Literature*, Vol 19, n° 2, 1988, 143.

4. Éliane Saint-André Utudijan, "Le thème de la folie dans la littérature africaine contemporaine (1960-1975)", *Présence Africaine*, n° 115, 3ème trim 1980, 133.

5. Cf. Evelyn O'Callaghan, "The Bottomless Abyss : 'Mad' Women in Some Caribbean Novels", *The Bulletin of Eastern Caribbean Writers*, 11 21, 1985, 45-58.

Faut-il alors s'étonner que la quête identitaire de la protagoniste schwarz-bartienne corresponde à un parcours thérapeutique ? Histoire d'une maladie, s'aggravant ou s'améliorant, aboutissant ou non au rétablissement, les récits dévoilent les différentes phases de désintégration mentale, les moments d'incomplétude existentielle suivis, soit d'une récupération de ses forces et d'une réinsertion dans le groupe, soit d'un repliement sur soi toujours plus irrécupérable. Les descriptions de ces déséquilibres psycho-sociaux sont particulièrement "mimétiques" dans le corpus schwarz-bartien<sup>1</sup>. Parallèlement, la guérison se décrit comme une mutation ontologique, une métamorphose existentielle qui aboutit à une remise en place du sujet déboussolé dans sa configuration spatio-temporelle. J.L. Fotso Djemo<sup>2</sup> commente cette convalescence dans des termes qui s'appliquent à merveille à TM :

la cure prend préférentiellement la forme d'un drame ou d'une initiation : parce que l'homme est perpétuellement renvoyé à la question fondamentale de sa place, de son inscription dans le temps et l'espace de son histoire.

C'est exactement l'enracinement dont il est question dans [tout le] roman schwarz-bartien. Télumée arpentera l'île à la recherche de "sa place exacte" d'autant plus que son mari lui proclame qu'elle ne trouve aucun "trou où se fourrer", et que Laetitia prétend qu'elle n'est pas plus chez elle ici qu'ailleurs (TM, 165). En fin de compte, la déracinée prendra souche dans un lieu où elle sera à l'abri des "pluies et des vents", et c'est alors qu'elle peut maîtriser son temps, si tant est qu'exister signifie outrepasser le présent pour vivre et se projeter un avenir. L'intégrité psychique implique cette sortie libératrice hors d'un cul-de-sac spatio-temporel ; assumer son antillanité équivaut à établir un rapport harmonieux et stable avec "cette terre perdue de Guadeloupe, qui avait tant besoin d'être aimée" (TM, 218) et supputer "ce qui avait lieu dans les temps anciens et se poursuivait, sans que nous sachions pourquoi ni comment" (TM, 212).

Chaque récit de vie pose donc le problème de la féminité noire qui se conçoit par opposition à celle du dominant : l'homme noir et/ou blanc. Structurées selon un schéma initiatique, les (auto-)biographies réélaborent un mythe devenu, depuis le *Cahier* de Césaire, une prémisse littéraire de la diaspora noire<sup>3</sup> : le séjour dans un Éden d'où l'on est expulsé et qu'on peut racheter à force d'expiation ses fautes. Certes, ce mythe biblique se transpose aisément au contexte antillais où il reçoit des connotations particulières. Étant donné que l'identité se construit à travers des chutes et rechutes, allant de pair avec une perte progressive de l'innocence, l'équilibre, le déséquilibre et le

1. Cf. *infra* III, 4.4.2.

2. J.L. Fotso Djemo, *Le Regard de l'Autre, Médecine traditionnelle africaine*, Silex/ACCT, 1983, 260.

3. Cf. *infra* III, 4.1.

nouvel équilibre se repèrent distinctement dans *Pluie et vent*. Trois mini-récits s'y dénombrent où, à chaque fois, Télumée restaure l'ordre perturbé. Elle se réconcilie avec elle-même et avec autrui, ne bougeant plus de l'arpent de terre qu'elle s'est approprié. Avant qu'elle n'atteigne la maturité et la philosophie qu'elle divulguera aux autres, la protagoniste aura vécu une quête semée d'embûches.

### Chapitre 3 Le "poteau mitan" de la famille matrifocale

Fann sé chatengn, lè yo tonbé, yo ka pousé.  
proverbe créole<sup>1</sup>

Black women are both safe harbor and ship.  
Toni Morrison

#### 3.1. Le matriarcat de substitution

Le roman schwarz-bartien met en scène la famille *matrifocale* dont le fonctionnement et la structure ont été étudiés par Fritz Gracchus dans *Les lieux de la mère dans les sociétés afroaméricaines*<sup>2</sup>. Gracchus soulève un certain nombre de questions qui m'ont également préoccupée en lisant l'œuvre schwarz-bartienne. Ainsi, il s'interroge à juste titre sur la qualification de la famille matrifocale<sup>3</sup> comme déviante ou atypique. Ne s'agit-il pas là, une fois de plus, d'un diagnostic normatif et ethnocentrique, d'un discours scientifique élaboré par l'Occident sur un système socio-familial qui, parce que différent du sien, est jugé inférieur voire anormal ? Dans *Science, Myth, Reality* Eleanor Engram réfute la causalité établie entre ce type de famille et les pathologies observées en milieu afro-américain. Selon elle, l'Européen se trompe quand il prétend avec arrogance que seules ses normes sont valables et garantissent la normalité :

1. "Les femmes sont des châtaignes, quand elles tombent, elles poussent."

2. Fritz Gracchus, *Les lieux de la mère dans les sociétés afroaméricaines. Pour une généalogie du concept de matrifocalité*, Thèse de doctorat, Univ de Paris VII, 1978 ; éd. CA/CARE, 1980.

3. Fritz Gracchus rejette les termes "matriarcat" ou "matrilinéaire" car ceux-ci présupposent une réelle domination de la mère, ce qu'il contredit. Affergan (*Anthropologie à la Martinique*, op. cit., 89) retient d'autre part le terme de matrinucléaire proposé par Alain Certhoux et qui me semble bien correspondre à la définition de "matrifocalité" proposée par Edouard et Bouckson (cité par Gracchus, 288) : "La cellule martiniquaise de couleur est matrifocale. C'est à dire que la mère (ou la grand-mère) y joue un rôle primordial de chef de famille. Bien que son rôle soit obscur, elle exerce le pouvoir, l'autorité au sein du foyer."

[Studies on the black family] have been colored by the belief that Western families have evolved the 'best' family form for fulfilling the requirements of their society. The greater prevalence of female-headed black families than of female-headed white families stimulated theories that proposed the causes of black pathology rates to lie in family structure, since it is families that transmit culture and, by so doing, 'place' their children in the broader social milieu<sup>1</sup>.

Les critères européens aboutissent ainsi à imputer tous les problèmes interrelationnels, les conflits intra- et extra-familiaux à une structure familiale divergente de la famille nucléaire. De la sorte, sociologues et anthropologues occultent habilement que le dispositif matrifocal a été directement généré par l'univers de Plantation, lequel a pu résulter d'une économie mercantile alliée à une politique impérialiste, recette de domination et d'exploitation européenne. L'esclavage et sa politique anti-familiale semblent ainsi occultés en tant que cause de l'actuelle constellation familiale. Or, nous l'avons vu<sup>2</sup>, la prospérité du maître dépendait directement de la procréation de la femme-esclave, si bien que la maternité a été accentuée au point de donner naissance à cette organisation familiale particulière qu'est la matrifocalité<sup>3</sup>. Obligée de mettre au monde des enfants sans que pour autant elle ne fonde une famille, la mère célibataire devenait la norme et seuls mère et enfant comptent dans l'économie familiale.

Pour peu qu'on y réfléchisse, il paraît évident que la famille, cellule de société minimale, se trouve en interaction permanente avec le cadre externe, en l'occurrence, coercitif et déshumanisant. Son fonctionnement harmonieux, le développement "sain" de ses membres dépendent largement de la macro-structure "familiale" où le maître occupe la place du Père tout puissant, créateur dans sa singulière création. Par conséquent, les dysfonctionnements (taux élevé d'illégitimité, foyers sans pères, unions instables) sont directement liés à la super-structure qu'est la société servile ou un de ses avatars.

De même qu'il faut se garder d'accuser la famille antillaise de pathogène, de même il faut exorciser l'image de la femme noire détentrice du pouvoir, "émasculant" l'homme noir. Prétendument coupable de l'instabilité familiale et de l'immaturité des mâles, la mère matrifocale se trouve au banc des accusés. Comment en est-elle arrivée là ? Selon McNair<sup>4</sup>, le mythe du matriarcat noir résulte d'une fâcheuse confusion entre la force ("strength") et la domination ("dominance") de la femme noire sur l'Habitation. Il serait donc abusif, on l'a

vu<sup>1</sup>, d'expliquer la prééminence maternelle par une volonté tenace de la part de la femme de dominer l'homme. Tout au contraire, sa protection maternelle démesurée répondrait à l'instinct de survie, à la farouche envie de préserver ses enfants des effets néfastes de l'esclavage. À plus forte raison serait-il injuste d'inculper l'Antillaise des troubles psycho-sociaux des enfants et adultes antillais. C'est aussi l'avis de C. Allen Haney qui a étudié le "maternage" dans sa stratification sociale<sup>2</sup>. À l'instar de Charles McNair, il observe que le matriarcat local règne dans les classes rurales et industrielles, dans des familles à bas revenus. La seule "pathologie" qu'on puisse leur imputer est celle qu'engendrent la pauvreté et un niveau de vie déplorable.

Les apports des différents articles m'est utile car la toile de fond sociologique et ethnologique des romans est celle des communes difficilement accessibles, comme l'indiquent déjà les toponymes Fond-Zombi, L'Autre-Bord, bourgs fondés par des esclaves enfuis ou affranchis : "Après l'abolition, Minerve avait erré, cherchant un refuge loin de cette plantation, de ses fantaisies, et elle s'arrêta à L'Abandonnée. Des marrons avaient essaimé là par la suite et un village s'était constitué" (TM, 12).

Situées à la périphérie, éloignées des rares villes que compte l'île, ces bourgades constituent des îlots où les traditions et valeurs résistent mieux qu'en ville à la "modernité".

À l'évidence, c'est dans *Pluie et Vent* que la matrifocalité et son pivot de base (mère-fille) sont centraux<sup>3</sup>. Dans la famille étendue, c'est la grand-mère maternelle qui constitue le noyau de parenté. D'où l'image du "poteau mitan", à la fois métaphore végétale et magico-religieuse (pilier de sacrifices au centre du sanctuaire vaudou). Figure dominante, la grand-mère supplée au manque maternel et aide à "ordonner les pièces du puzzle maternel/familial", à guider le moi féminin à devenir autonome<sup>4</sup>. Pont entre le présent et le passé, voie qui mène à "l'Autre bord"<sup>5</sup>, la grand-mère est un archétype ancré dans la mémoire collective des Noirs dispersés à travers le monde<sup>6</sup>. Éducatrice exemplaire et dévouée, mère nourricière et protectrice qui remédie aux défauts de la mère biologique, l'aïeule est une demi-déesse qui transforme la vie en art par son

1. Cf. *supra* I, 2.3.

2. C. Allen Haney, "Characteristics of Black Women in Male- and Female-Headed Households", *Journal of Black Studies*, 6.2, December 1975, 156.

3. Lire Beverley Ormerod, "L'aïeule : figure dominante dans l'œuvre de Simone Schwarz-Bart", *Présence Francophone*, n° 20, 1980, 95-106.

4. Lire à ce propos Yakini Kemp, "Woman and Womanchild : Bonding and Selfhood in Tree West Indian Novels", *SAGE*, Vol. II, n°1, Spring 1985 et Rosalie Riegle Troester "Turbulence and Tenderness : Mothers, Daughters, and "Othermothers" in Paule Marshall's *Brown Girl, Brownstones*, *SAGE*, Vol. I, n° 2, Fall 1984.

5. Cf. *infra* III, 2

6. Voir Angelita Dianne Reyes, *Crossing the Bridge : The Great Mother in Selected Novels of Toni Morrison*, Paule Marschall, SSB and Mariama Bâ, Ph.D, University of Iowa, 1985.

1. Eleanor Engram, *Science, Myth, Reality. The Black Family in One-Half Century of Research*, Westport/London : Greenwood Press, 1982, 131.

2. Cf. *supra* I, 2.3.

3. Suite à la "disette des nègres", causée tant par la suppression de la traite (1794, 1817, 1831), que par la mortalité écrasante et la mauvaise conjoncture, les colons vont "faire désirer la maternité" (Lire A. Gautier, *Les sœurs de Solitude*, CA, 1985, chap.4).

4. Charles L. McNair, "The Black Family is not a Matriarchal Family Form", *The Negro Educational Review*, XXVI.2-3, April-July 1975, 96.

langage ensorceleur. Entourée de respect parce qu'elle assure la continuité familiale et la cohérence culturelle du groupe, elle est "source de vie" et "source du mot" (Nommo). L'aïeule est dépositaire de ce que Toni Morrison appelle les *ancient properties*<sup>1</sup>, indispensables à la plénitude identitaire, à la fierté raciale, à la fidélité aux origines.

Que ce soit la vénérable Baby Suggs dans *Beloved*<sup>2</sup>, Mamie dans *Crick Crack Monkey*<sup>3</sup>, ou encore, Ma Chess, *obeah woman* dans *Annie John*<sup>4</sup>, l'aïeule s'auréole d'un prestige inégal au point qu'elle devient légende vivante pour la petite-fille. Dès lors, il n'est pas étonnant que les paroles de Morrison, citées en exergue à ce chapitre, soient en quelque sorte reprises à propos de Toussine :

Toussine était [...] la barque, *la voile et le vent*, car elle ne s'était pas habituée au malheur. (TM, 28) (C'est moi qui souligne)

Quiconque aborde des narrations féminines noires rencontre le familial. Pour mieux comprendre d'où vient son impact, il y a lieu de se rapporter une fois de plus à l'Histoire. C'est en 1848 seulement que la famille antillaise voit le jour. À partir de cette date, les "biens meubles" avaient le droit d'appartenir à une famille, institution désormais reconnue par la loi et par voie de conséquence nommée par elle. Baptisée, certes, de manière souvent grotesque, la famille noire se verrait promise [à] une difficile existence et ce pendant des siècles. Mais ce passé servile est loin d'être l'unique cause de la dissolution familiale. Francis Affergan refuse les hypothèses de Frazier, de Freyre, de Herskovits et de Bastide qui, "tout en ne parlant pas explicitement de dysfonctionnement psycho-comportemental, induisent de l'éclatement familial produit par l'esclavage les déséquilibres perçus aujourd'hui"<sup>5</sup>. Il attribue le mal-être antillais à "une innovation historique trop brusque", à savoir la *départementalisation*. C'est à ce moment que la relation dominé vs dominant s'est modifiée en une relation ambiguë : l'Antillais est, depuis 1946, à la fois assimilé et assimilateur. Dès lors, le conflit latent (entre maître et esclave d'abord, entre colon et colonisé ensuite) devient patent ; la problématique identitaire devient endogène. L'Antillais s'affronte avec une partie de lui-même, celle qui est proclamée "française". Cet environnement de malaise ne manque pas d'avoir ses répercussions sur la famille, si bien que, avec Francis Affergan, je la définirais comme "groupement d'individus", "exutoire asocial

1. Lire Toni Morrison, "Rootedness : The Ancestor as Foundation" dans *Black Women Writers*, éd. par Mari Evans, London and Sydney : Pluto Press, 1983, 339-345.

2. Toni Morrison (Lorain, Ohio), 1987 ; trad. française, C.Bourgeois, 1989.

3. Merle Hodge (Trinidad), 1970 ; trad. française, Karthala, 1982.

4. Jamaica Kincaid (Antigua), New York : Farras, 1985, trad. française, Belfond, 1986.

5. *Anthropologie à la Martinique*, oc, 95.

des conflits et des contradictions irréelles de l'homme"<sup>1</sup>. Groupe domestique ou encore topographique, il s'agit d'individus vivant sous le même toit mais où les va-et-vient (de pères/d'hommes de passage et d'enfants) sont plus de règle que le logement fixe. L'absence de famille est corrélative de la faiblesse identitaire et elle sape la constitution d'une nation. La société antillaise ne cimente pas les individus, de sorte qu'il n'y a pas de communauté. Il en résulte une vision du monde typique décrite à l'aide de deux concepts de base, à savoir la *déréalisation* et l'*infrapolitique* :

Il y a déréalisation lorsque la fonction Moi-ici-Maintenant est défaillante, c'est-à-dire lorsque le monde extérieur est soit vécu comme étrange étrangeté (le Unheimliche freudien) soit intériorisé et annihilé en tant que tel<sup>2</sup>.

Par "infrapolitique", Francis Affergan entend le désengagement, l'inconscience socio-politique perpétuée par la "mentalité esclave" du peuple antillais, trop laxiste et trop résigné quant à la revendication de ses droits. Que l'ennemi contre lequel luttent les personnages schwarz-bartiens soit "le Mal", la "déveine", la "malédiction" et la "chute" du nègre, dénote l'ignorance quant aux réels mécanismes oppressifs.

Quel est l'impact d'une pareille structure familiale dans chacun des romans ; quel est le rapport entre la quête identitaire de chacun des personnages et l'organisation familiale décrite ici ? Figure capitale dans le processus d'individuation et de maturation de la fille, la mère incarne le Surmoi<sup>3</sup>. Pour que le Moi dépasse le complexe d'Œdipe, pour qu'il se conçoive comme sujet autonome, il faut la destruction de l'image maternelle, laquelle rend spécifique le conflit parental dans les sociétés antillaises<sup>4</sup>. La mère est la Loi, porte-parole de l'Autorité, celle qui énonce du bout des lèvres ou avec gravité la Loi, souligne Dany Ducosson<sup>5</sup>. Le sujet féminin se doit donc de se séparer de la mère qui est soit conspiratrice de l'ordre colonial, soit rebelle au système

1. *Ibid*, 71.

2. *Ibid*, 99.

3. Sur l'universalité du complexe d'Œdipe, consulter l'œuvre d'Edmond et Marie-Cécile Ortigues, *Œdipe Africain* (Plon, 1973) et V.Y. Mudimbé, *L'Odeur du père. Essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique Noire* (PA, 1982, 9) : "le complexe d'Œdipe a une valeur universelle, il est lié à l'existence de la culture en soi [...]. Il est faux de le considérer comme un produit de la famille bourgeoise viennoise, non généralisable à d'autres sociétés."

4. Lire à ce propos Jacques André, "L'identité ou le retour du Même. Le discours sur l'identité et la configuration de la parenté", *Les Temps Modernes*, n°s 441-442, avril-mai 1983, 2026-2047.

5. Ducosson épingle quelques exemples de non-crédibilité de la mère, médiatrice de la Loi : "Parlez français", alors qu'elle ne peut souvent parler que le créole ; "Gardez-vous 'propre' pour le mariage", alors qu'elle-même a eu plusieurs grossesses avant le mariage ; "Apprenez bien à l'école" alors qu'elle est quasiment analphabète ("La Mère et la loi", *CARE*, n° 8, mai 1981, 7-23).

aliénant. Tantôt la mère (qu'elle soit biologique ou non) est pourvoyeuse d'une stratégie de survie et de mécanismes de résistance dans un univers régi par des contradictions et des schémas ségrégationnistes, soit elle s'érige en adepte zélé du *statu quo* patriarcal. Selon que l'enfant apprend à reproduire la stratification socio-raciale, à respecter les rôles attribués à la femme et l'homme noirs depuis des siècles, l'enfant se construira une image dévalorisante ou non, comme le met en évidence plus d'un roman caribéen<sup>1</sup>.

Dans le corpus schwarz-bartien, deux scénarios se présentent ; soit le rapport maternel/parental est harmonieux et équilibré, soit il est turbulent et tendu.

Dans le cas de Ti Jean, la symbiose entre enfant et mère est extrêmement forte. C'est le prototype de la situation matrifocale où la mère a un ascendant sans commune mesure sur le fils (ou petit-fils), pensons à *La rue Cases-Nègres*. La mort d'Awa plonge le fils orphelin dans un deuil inconsolable qui le pousse à enjamber la gueule du Monstre de la mort qu'est la Bête. Dans les romans dont la protagoniste est une femme, celle-ci ne semble avoir été l'objet d'un amour maternel aussi exclusif et démesuré. Soit la mère antillaise est hostile pour des motifs raciaux (*LMS*), soit l'enfant est délaissée pour un autre amant (*TM*). Dans *PDP*, la "période Robert" empêche que Hortensia la Lune se consacre au bien-être de ses enfants. D'où un lien faible entre fille et mère.

Dans ce schéma de rejet maternel, les protagonistes cherchent des mères adoptives qui, elles, prennent en main l'instruction et garantissent (ou non) leur développement psychique normal. Télumée est la seule qui reçoive vraiment une seconde mère. Mariotte est haïe par sa grand-mère négrophobe et Solitude s'illusionne d'être la fille des "négresses Congo" (*LMS*, 86).

Pour peu qu'on y réfléchisse, la matrifocalité se traduit le plus souvent par un rapport conflictuel entre mère et fille qui résulte tantôt en un attachement renforcé entre la fille et une mère adoptive (souvent la grand-mère maternelle), tantôt en un nouvel abandon. Abandonnées par leurs (grand-)mères avant de l'être par leurs hommes, ces femmes échouent ensuite dans leur tentative d'établir une famille. Télumée est répudiée par Élie et perd Amboise ; Solitude est séparée de Maimouni et ne connaîtra pas les joies maternelles. Mariotte, enfin, semble également avoir été malchanceuse dans l'amour, mais je ne fais là que supposer. Le revers de la médaille est un renforcement des liens entre femmes : le "clan" féminin, la sororité suture les plaies des femmes délaissées. Aucune formule n'exprime aussi bien ce lien clanique grâce auquel les femmes arrivent à résister aux multiples adversaires que celle proférée par Télumée :

Nous étions dans ces bois, appuyées l'une sur l'autre, à ceinturer la vie comme nous pouvions, au gré. (*TM*, 67) (C'est moi qui souligne)

1. Cf. Yakini Kemps, "Woman and Womanchild : Bonding and Selfhood in Three West Indian Novels", *SAGE*, Spring 1985, 24-27.

Le rapport entre parentes (grand-mère/petite-fille) ou voisines (solidarité féminine) sous-tend la vie familiale et socio-culturelle : il consolide la famille et l'unité sociale qu'est le voisinage<sup>1</sup>. Autant la dyade (grand)-mère-(petite)-fille peut être consolidante (c'est le cas dans *TM*), autant elle peut déstabiliser le sujet féminin (*PDP*) pour devenir alors l'obstacle majeur à la plénitude du sujet féminin.

### 3.2. Romans de famille, romans familiaux

L'importance accordée au familial entraîne inévitablement le gommage d'autres sphères de la réalité antillaise. D'où le reproche, à propos de *Pluie et Vent* en particulier, que l'auteure n'ait écrit qu'une fresque familiale dénuée d'intérêt socio-historique ou politique, roman folklorisant et exotique sans aucun message socio-politique<sup>2</sup>. Or ce manque d'attaches socio-historiques n'est que logique si on tient compte de l'origine du roman : Schwarz-Bart respecte le principe de colportage oral ; elle s'est subordonnée à son informatrice. L'objectif de l'autobiographie féminine étant l'introspection et l'auto-analyse du mal-être existentiel, il est normal que la narratrice focalise son attention sur son propre vécu et se mette en avant. Si le roman féminin s'aventure rarement hors du cadre biographique, il n'en reste pas moins que le personnage féminin incarne le destin féminin dans une société (néo-)coloniale. Le sort de Télumée Lougandor est donc celui de nombreuses Antillaises et sa leçon de vie vaut pour la collectivité antillaise.

Cadrant avant tout dans une famille, aussi disloquée soit-elle, chaque personnage est en premier lieu fille, mère ou (grand-)mère, si bien qu'il est licite de parler de *romans de famille*. En tant que membre d'une famille, le personnage aspire d'abord occuper la place qui devrait lui être assignée au sein de la structure familiale. Comment, en effet, "trouver sa place exacte" dans une société compartimentée si on n'a pas découvert au préalable celle qui nous incombe dans la microstructure qu'est la famille ? C'est précisément cet échec partiel et l'isolement qui ont incité le sujet narratif à réfléchir sur sa vie. Certes, par ce geste autobiographique, il émerge de la collectivité à laquelle il appartenait, et dont l'aliène en même temps l'acte narcissique de la diction/scription. Origines du roman, le récit est donc *un roman des origines*, remontant au début

1. Qui correspond au "yard" dans la littérature [d'expression] anglaise. Patricia Duncker remarque : "Among working-class West Indians the 'yard' is usually the social unit ; the centre of action, the place where opinion is formed, scores settled, rows negotiated, support given and taken, vendettas pursued. The yard is usually a women's space, dominated by women and their children." (*Sisters & Strangers. An Introduction to Contemporary Feminist Fiction*, 1991, 235)

2. Cf. *supra* I, 1.3. Caroline Oudin-Bastide, "Pluie et Vent... : fatalisme et aliénation", art.cité.

d'une destinée individuelle et nous révélant l'écart creusé entre le "Je" et les autres, les tensions et conflits observés au niveau microstructurel et macrostructurel.

Romans de famille, l'appellation de "romans familiaux" est tout aussi applicable : "Il y a un roman familial lorsqu'un sujet s'invente des géniteurs fabuleux pour remplacer une ascendance défaillante<sup>1</sup>", selon Jean Bellemin-Noël. C'est le plus manifeste dans *Un plat de porc* où Mariotte fantasme sur ses "présomés pères" et retient finalement celui qui, à ses yeux, est le plus héroïque : Raymonique, le musicien. Elle fait tout pour oublier la grand-mère et rêve sur la mulâtresse Solitude, mère de Man Louise. L'autobiographie que se raconte Télumée est une réécriture du "Familienroman der Neurotiker<sup>2</sup>" : ballottée du foyer de la mère à celui de la grand-mère, Télumée réduit à quelques pages le portrait maternel. En revanche, elle grossit celui de l'aïeule Toussine qu'elle met sur un piedestal. C'est elle la vraie mère, auprès de qui elle ne souffre guère de "pénurie d'amour" (*TM*, 67). C'est elle qui mérite donc un "vrai" nom.

Solitude, Mariotte et Télumée souffrent toutes à des degrés divers de la "névrose d'abandon" analysée par Frantz Fanon<sup>3</sup> dans *Un Homme pareil aux autres*<sup>4</sup>. Mais alors que Mariotte serait une "abandonnique du type négatif-agressif<sup>5</sup>", Télumée croit en une réparation possible du passé. La première regrette de s'être évadée de sa race et se reproche son exil, la seconde se félicite "d'être de ce monde." En dépit de la solitude et de l'abandon par plusieurs personnes, elle guérit de sa désillusion et du désenchantement : "j'avais la ferme conviction que tout pouvait changer, que rien encore n'avait vraiment eu lieu depuis le commencement du monde" (*TM*, 133). Grâce à la présence de Reine Sans Nom, parente hissée au rang de déité, Télumée devient à son tour une légende vivante de bonté et de sagesse, d'indépendance et de fierté raciale. Il en va tout autrement avec l'esclave Solitude : exclue dans chaque camp racial, elle n'a de place nulle part et ne guérit jamais de l'abandon par sa mère bossale\*.

L'attribution de la "vraie" mère s'avère centrale dans le questionnement existentiel des protagonistes. Il est significatif que dans *Ti Jean L'horizon*, proche du conte, l'intrigue romanesque se résume une fois de plus à une quête familiale. Selon le schéma proppien, les étapes suivantes se présentent : embarcation pour (aller) chercher un membre de la famille disparu (sa fiancée et sa mère), série d'épreuves brillamment accomplies grâce à "la protection des esprits de la montagne" (*TJ*, 67) et aux gages divins (le "bracelet de connais-

sance" et le "ceinturon de force" *TJ*, 64), retour à la maison auprès de la bien-aimée.

Que ce soient des auteurs masculins ou non, que le décor soit celui des classes dominantes<sup>1</sup> ou dominées, on sonde les mystères généalogiques et les entrelacs d'intrigues familiales. À titre illustratif, on annexe le tableau synoptique<sup>2</sup>. Bref, *le roman familial* se prête à merveille à une peinture des mœurs et des conflits au sein d'une société (post-)coloniale. Ainsi, au clan des Lougandor (modèle matrilineaire) correspond celui des Longoué (modèle patrilineaire) chez Glissant. Si la généalogie demeure primordiale aux Antilles, c'est qu'elle revêt une myriade de fonctions. Leiris la nomme "le grand critère pour la distribution de la société antillaise en diverses catégories hiérarchisées<sup>3</sup>". Dans une société coloriste, où la ligne de couleur taille une frontière étanche entre Blancs et non-Blancs, l'arbre représente plus que l'hérédité, à savoir l'immuable couleur. Trompe-l'œil pour l'ethnicité, il répond à la fantasmagorie envie de diluer la couleur, de fixer sa pureté cristalline. L'identité raciale, non dite, se masque dans cette taxonomie qui, rien que par le registre onomastique, suggère et rêve le métissage. Amboise est un "nègre rouge", c.-à-d. à la texture et aux traits négroïdes, mais au teint plus clair ; Mariotte une câpresse\* ; Solitude une mulâtresse, si bien que Télumée est la seule négresse dans le corpus. L'arbre généalogique est, comme le cite en exergue Jean-Luc Bonniol dans *La Couleur comme maléfice*<sup>4</sup>, "ce prisme magique par le secours duquel ils s'assureront des couleurs mères et primitives."

Ensuite, plus il y a doute quant aux origines consanguines, plus il y a effort de se procurer l'illusion d'une famille. Plus il y a négation de soi et des siens, plus on quête ce qui prouverait irréfutablement l'existence d'une famille, à savoir l'arbre généalogique. Comme l'esclavage a "confisqué" l'ancestralité, dissipé la lignée, l'incomplétude identitaire s'origine dans ce tarissement de la filiation, lequel aura ses répercussions au niveau de la cohésion du corps social.

1. *Wide Sargasso Sea* développe le lien non-spéculaire et donc l'issue tragique de la quête identitaire (la fille ne pouvant être le miroir de la mère) dans une famille créole. cf. Ronnie Scharfman, "Mirroring and Mothering in SSB's *Pluie et Vent* and Jean Rhys *Wide Sargasso Sea*", art.cité.

2. Relique soigneusement gardée par les planteurs s'installant aux Antilles (voir p.e. "Het Geslacht Heyliger : Planters, reders et regenten op de Bovenwindse Antillen" de M.R.H. Calmeyer dans *Jaarboek. Centraal Bureau voor Genealogie*, deel 27, 1973, 97-180 et *Marchands et spéculateurs dans le monde antillais du XVIIIe siècle : Les Dolle et les Raby* de P. Léon, Ed. Les Belles Lettres, 1963).

3. Michel Leiris, *Contacts de civilisations et de cultures en Martinique et en Guadeloupe*, Unesco, 1952, 161.

4. Jean-Luc Bonniol, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des "Blancs" et des "Noirs"*, Albin Michel, 1992, 11.

1. Jean Bellemin-Noël, *Le roman familial*, Cahiers de l'Univ. de Pau, n° 5, nouvelle série, 1985, 38.

2. Cf. Marthe Robert, *Roman des origines, origines du roman*, Grasset, 1972, 46.

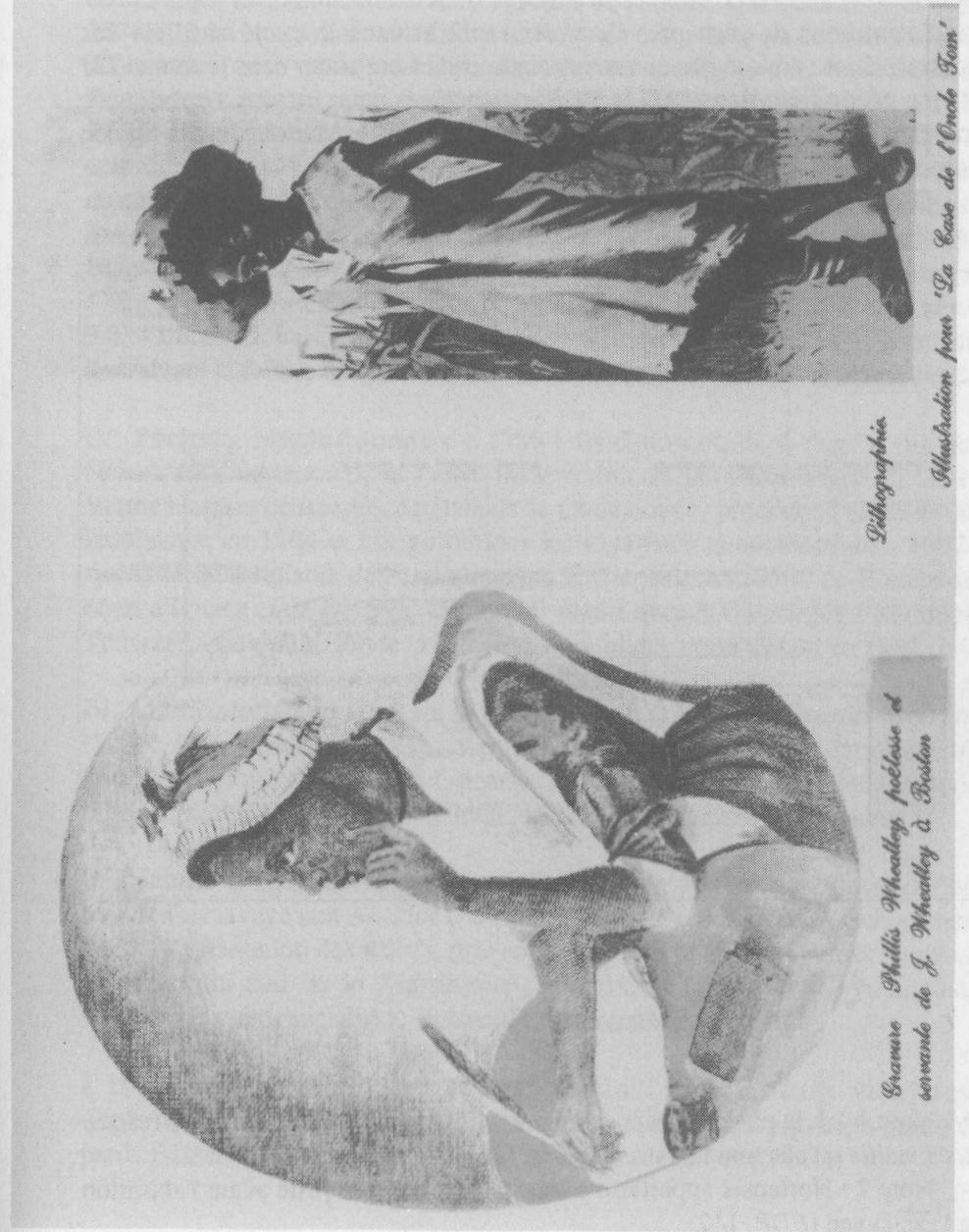
3. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Chap 3 : "L'homme de couleur et la Blanche".

4. René Maran, *Un homme pareil aux autres*, 1947, A. Michel, 1962.

5. Selon Germaine Guex, citée par Fanon, *oc*, p.59 et sv.

Dans le devenir-esclave, Meillassoux<sup>1</sup> distingue un certain nombre d'étapes, à savoir la désocialisation (c.-à-d. la destruction de la structure parentale et sociétale), la dépersonnalisation, la déssexualisation et enfin, la décivilisation. Pourrais-je en induire que "l'affranchissement" se déroulerait en ordre inverse ? L'homme humilié et bafoué se reconquiert une dignité d'homme libre en effaçant en premier lieu son complexe de bâtard, son illégitimité existentielle. Le rétablissement d'un rapport familial stable est un premier pas vers la plénitude identitaire. Rempart contre la "folie antillaise", elle est un nid de refuge où l'individu a l'impression qu'il est quelqu'un, alors qu'il se sent souvent personne dans la réalité extra-familiale.

1. Claude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*, PUF, 1986, 101-116.



Lithographies

Illustration pour "La Case de l'Oncle Tom"

Gravure Phillis Wheatley, poétesse et servante de J. Wheatley à Boston

Dans le devenir-esclave, Meillassoux<sup>1</sup> distingue un certain nombre d'étapes, à savoir la désocialisation (c.-à-d. la destruction de la structure parentale et sociale), la dépersonnalisation, la déssexualisation et enfin, la décivilisation. Pourrais-je en induire que "l'affranchissement" se déroulerait en ordre inverse ? L'homme humilié et batoué se reconquiert une dignité d'homme libre en effaçant en premier lieu son complexe de bâtard, son illégitimité existentielle. Le rétablissement d'un rapport familial stable est un premier pas vers la plénitude identitaire. Rempart contre la "folie antillaise", elle est un nid de refuge où l'individu a l'impression qu'il est quelqu'un, alors qu'il se sent souvent personne dans la réalité extra-familiale.

1. Claude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et d'argent*, PUF, 1986, 101-116.



Lithographie

Illustration pour "La Case de l'Oncle Tom"

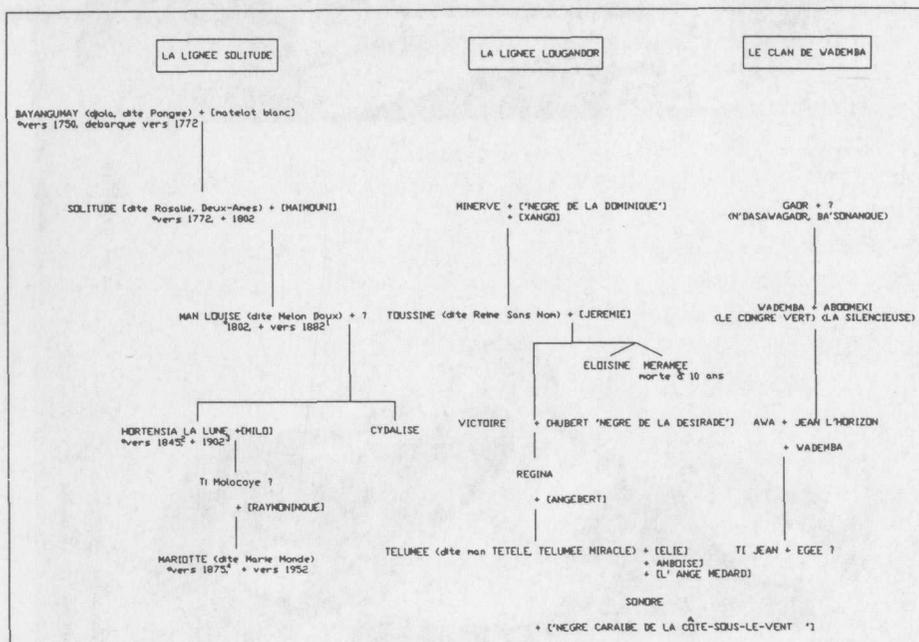


Gravure Phillis Wheatley, poétesse et servante de J. Wheatley à Boston

### 3.3. Autour du poteau mitan : l'arbre généalogique

Examinons de plus près l'univers familial dans le cycle antillais des Schwarz-Bart : nous avons quatre générations de Lougandor dans le roman *TM* et cinq générations dans *LMS* et *PDP*, puisque ces deux romans s'imbriquent l'un dans l'autre du fait que Man Louise, grand-mère de Mariotte, est la fille de Solitude (*PDP*, 114).

Dans *TJ* enfin, la triade féminine est substituée par une triade masculine.



Note 1 : À la page 43, Man Louise se moque de Mariotte qui est *presque aussi vieille* qu'elle maintenant, à savoir 72 ans.

Note 2 : Hortensia appartient à cette génération née juste avant l'abolition de l'esclavage (*PDP*, 112)

Note 3 : Hortensia a été ensevelie sous les cendres ardentes de la Montagne Pelée ; l'éruption de 1902 détruit entièrement Saint-Pierre et fait 40000 morts.

Note 4 : La date finale du Cahier étant le 28 déc. 1952, Mariotte ayant 72 ans, elle doit être née en 1880.

Génération V. Période pré-révolutionnaire : Fin XVIII<sup>e</sup> siècle : essor économique et commercial grâce à l'apogée de la traite. Quelques chiffres : "En 1771, [...] à Nantes, spécialisé dans le Noir, un cinquième du chiffre d'affaires de la ville passe entre les mains des négriers tandis qu'à la seule ville de Bordeaux, vouée au sucre, café et autres denrées coloniales, compte en 1720 74 navires faisant la navette entre les Antilles et la Gironde. En 1776, le commerce de la France avec lesdites Antilles représente plus d'un tiers du total de son commerce extérieur." (Louis Doucet, *Quand les Français cherchaient fortune aux Caraïbes*, 123). Quant à l'esclavage, il y a, en 1754, 10.338 Blancs contre 45.653 esclaves à la Guadeloupe. À la veille de la Révolution, en 1788, ce rapport de forces s'élève à 13.712 Blancs contre 89.523 esclaves et 3.058 livres. Début de restructurations vers les grandes plantations de canne (entraînant la faillite des petites plantations d'indigo, de café et de tabac).

IV. Période révolutionnaire : 1789 : fondation de la S. des "Amis des Noirs", condamnation de la Traite, insurrection de Saint-Domingue en 1791 ; Victor Hugues chasse les Anglais de la Guadeloupe, proclame l'abolition de l'esclavage en 1794 et fait guillotiner les royalistes guadeloupéens ; 1802 : restauration sanglante de l'esclavage par Richepanse sur ordre de Bonaparte. Mort d'Ignace et de Delgrès. Ce dernier meurt avec 300 insurgés à Matouba. Toussaint Louverture fonde la première République noire d'Haïti en 1804

III. Abolitionnisme : Arrêt de la traite sous pression de la Grande-Bretagne (Wilberforce) à partir de 1814 ; abolition de l'esclavage à la Jamaïque en 1807 (Ant. britanniques : 1833 ; Ant. néerlandaises : 1863). Déclin des habitations, introduction de la main-d'œuvre indienne (de Pondichéry et de Calcutta)

II. Période post-esclavagiste, schoelchérisme : 1848 : abolition définitive de l'esclavage aux Antilles françaises grâce à l'action de, e.a., Schoelcher ; 1870 : implantation des usines, grèves de la masse ouvrière, insurrection anti-française du sud de la Martinique ; débuts du mouvement syndicaliste (Légitimus : parti socialiste ; Boisneuf : parti républicain)

I. II<sup>e</sup> G.M (période "Robert" et "Sorin", gouverneurs vichystes) départementalisation et assimilationnisme : grèves, émigration stimulée par le BUMIDOM, mouvement indépendantiste (MPGI et UPLG)

Le tableau généalogique fait d'abord ressortir l'importance du nom : la quête identitaire se double de celle du nom exact, le *True-True Name*, comme l'ont bien vu Pamela Mordecai et Elizabeth Wilson<sup>1</sup>. Ensuite, les hommes sont, sinon absents ou inconnus, nommés par des paraphrases marquant leur origine étrangère : l'homme reste un étranger, quelqu'un de passage. Enfin, l'arbre illustre la jonction des différents romans et suggère quelques parallélismes frappants. Ainsi, Amboise rappelle Raymonique dont Mariotte vante l'action syndicaliste lors de la "grande grève à la mort" (*PDP*, 116)<sup>2</sup>. Minerve (bisaïeule de Télumée) et Solitude (bisaïeule de Mariotte) appartiennent approximativement à la même génération, ainsi que Toussine et Man Louise<sup>3</sup> d'une part, Télumée et Mariotte de l'autre. Si celle-ci entreprend sa "narration modeste" le mercredi 28 décembre 1952 (dernière séquence, Cahier 7), je conjecture que Télumée achève son récit de vie vers la même époque.

Autre détail intéressant : il est dit que la fondatrice de la lignée a la "peau d'acajou rouge et patinée" (*TM*, 13), Minerve et Xango sont d'ailleurs en butte à des incriminations cannibalistes<sup>4</sup>. La "*Ur-mère*" aurait donc du sang "rouge" et l'on peut supposer que le père naturel de Toussine, "nègre de la Dominique" descende également des autochtones car ceux-ci survivaient en plus grand nombre grâce à la nature montagnarde de l'île et à la densité de sa forêt. La lignée Lougandor s'enracine dans les Karibs ; c'est d'eux que Toussine, "nègresse indomptable et invincible" aurait hérité son caractère "aristocrate". De la sorte, les premiers habitants de "Karukéra", si peu présents dans les romans antillais<sup>5</sup>, sont réhabilités et le métissage est "anoblissant", non source d'abjection suprême mais d'une fierté et droiture exemplaires.

Les deux narratrices "destinées" à narrer leurs vies et celle de leurs mères vivent au XX<sup>e</sup> siècle, un siècle de "cassures" considérables dans la société antillaise. Dernières descendantes, elles annoncent l'extinction d'une lignée essen-

1. Pamela Mordecai, Elizabeth Wilson, *Her True-True Name. An Anthology of Women's Writings from the Caribbean, oc, Introduction*

2. Cf. *infra* III, 5.7.

3. Il reste toutefois un décalage considérable : Man Louise a connu de son vivant l'esclavage (elle a une "marque lie-de-vin qui descend jusqu'à mi-pente de la mamelle sèche, grivelée, semblable à une feuille de tabac" (*PDP*, 42) alors que Toussine naît libre car sa mère fut une "femme chanceuse que l'abolition de l'esclavage avait libérée d'un maître réputé pour ses caprices cruels" (*TM*, 12). Impossible de lever toute l'ambiguïté quant à la datation puisque, dans une conversation entre Man Cia et Reine Sans Nom, les deux amies feignent d'avoir connu l'esclavage (ou expriment-elles une pure hypothèse ?) : "Crois-tu, Toussine, que si nous étions encore esclaves, nous mangerions cette bonne daube de cochon, le cœur si content ?..." (*TM*, 60)

4. Lorsqu'il est sur le point de demander la main de Toussine, les amis de Jérémie lui inspirent courage : "il n'y a pas de cannibales ici, [...] Xango et Minerve ne te dévoreront pas..." (*TM*, 15). Sur la présentation déformée des Caraïbes cannibales, lire Richard B. Moore, "Carib 'Cannibalism' : A Study in Anthropological Stereotyping", *Caribbean Studies*, 13.3, 1973, 117-135.

5. Exception faite du roman de Roland Brival, *Le sang de roucou*, Lattès, 1982.

tiellement matrifocale et, espère-t-on, la fin d'une époque où l'on "enchaînait" la femme antillaise. Se chargeant de retracer l'histoire des leurs, ces petites-filles de grand-mères (ex-)esclaves servent de médiatrices entre un passé révolu mais lourd de répercussions et un présent incertain. Telles les romancières contemporaines, elles exhument le passé de leurs bi- ou trisaïeules et gardent vivante, par l'acte d'écriture/de diction, leur mémoire. Il s'agit là d'un schéma afro-antillais favori ; j'en veux pour preuve *La Vie scélérate* de Maryse Condé<sup>1</sup> : la saga de la famille Louis nous est narrée par la plus jeune du clan, femme sans enfants pour qui l'acte de narration compense l'absence d'héritière.

Dans la lignée Lougandor, il n'y a qu'un mariage proprement dit : celui de Toussine et de Jérémie ; famille institutionnalisée, reconnue par l'Église, modèle adulé qu'aucune descendante n'imitera. Dans *Ti Jean*, nous avons au départ une famille nettement patrinucléaire. De plus, le chef marron fait tout pour garantir la lignée marronne. Wadamba va jusqu'à usurper la place de son beau-fils pour continuer les relations incestueuses avec sa fille Awa. L'inceste "se justifie" dans le clan des fugitifs tant par le besoin de garder la pureté de la race africaine face au métissage des "singes macaques des Blancs" de la plaine, que par nécessité de sauver la communauté d'extinction. Toutefois, aussitôt après le décès de Jean L'horizon, une famille matrifocale s'installe. Man Éloïse considère son fils comme "l'homme à la maison" et celui-ci l'appelle affectivement sa "petite guêpe maçonnerie" (*TJ*, 110).

Chez les Lougandor, véritables Amazones, chaque génération est responsable d'une excentricité dont certaines laissent présumer le déclin de la matrifocalité. Pour mieux souligner ces écarts, le système onomastique évolue de manière parallèle : au matronyme négro-africain "Lougandor" s'ajoute à chaque fois un prénom issu de réserves onomastiques différentes. Toussine, fille de Minerve, fondatrice mythique, recevra un nom qui ne puise plus dans la culture gréco-latine mais proprement antillaise. Le nom français de Victoire indique la bifurcation de la fille par rapport à la mère et le renoncement à un modèle féminin copié sur celui des divines et majestueuses épouses blanches : Victoire n'est ni une "Madame" mariée, ni une mère dévouée. Télumée, par contre, rappelle en tout la grand-mère et a droit à un "vrai" nom. Sans progéniture, elle remet en cause le statut et le rôle de la femme à une époque où la départementalisation bouscule profondément les us et coutumes antillais.

Quant aux pères, dont la carence ressort on ne peut plus nettement de ce schéma, je décèle trois types. Il y a d'abord le père authentique (origine de la filiation et époux de la mère) à savoir Jérémie. Ensuite, les pères adoptifs tels que Xango (nom yoruba, lignée africaine qui s'éteint) et Angebert (père adoptif de Régina et père naturel de Télumée). Il reste les "procréateurs" qui s'éclipsent à l'annonce de la paternité : figures inconnues ou presque, comme l'indique le

1. Maryse Condé, Seghers, 1987.

syntagme itératif "nègre de..." (nègre de la Dominique, nègre de la Désirade). Ils sont séducteurs (Haut-Colbi), voire fantasmatiques (Raymonique pour Mariotte) plutôt que de véritables instances parentales. De manière générale, le père "demeure en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude<sup>1</sup>".

Dernière remarque, les Lougandor sont des négresses "aristocrates". Aussi leurs concubins ne sont-ils pas ordinaires non plus et ont-ils le génie d'échapper à l'emprise de "l'Usine" :

La plupart travaillaient sur la terre des blancs, [...]. Mais il y avait aussi une poignée de pêcheurs<sup>2</sup>, quelques artisans, boutiquiers qui détaillaient l'huile et le rhum, la morue sèche, deux ou trois marchandes de poisson à la criée et se tenant à part, jouant un peu les aristocrates, des scieurs de long qui découpaient de la planche dans les bois [...] (TJ, 13)

Amboise et Élie sont scieurs, travail parmi les plus "nobles" à l'époque esclavagiste, accordé aux nègres talentueux qui profitèrent d'une bonne formation professionnelle : "le jeune est envoyé chez un maître qui l'instruit et parfois même son propriétaire n'hésite pas à lui payer un voyage en France afin de le rendre plus habile. Dans ce cas, il voit sa valeur décuplée", nous apprend Lucien Abénon<sup>3</sup>. Alors qu'Élie ne peut accepter de perdre ce gagne-pain, Amboise quitte délibérément ce métier "aristocrate" pour sauver de la canne infernale la femme qu'il aime.

1. Cf. Fritz Gracchus, "L'Antillais et la question du père", *CARE*, n°3, 1979, 109.

2. Associée aux Caraïbes (le gommier et les nattes proviennent des autochtones), la pêche reste un métier plus honorable que celui de couper la canne. Voir André Lucrèce (éd), *Civilisations précolombiennes de la Caraïbe*, Presses Universitaires Créoles/HA, 1991, Actes du colloque du Marin, 1989 : document anonyme.

3. Lucien Abénon, *La Guadeloupe de 1671 à 1759. Etude politique, économique et sociale*, HA, 1987, T.2, 52.

## Chapitre 4 Quelle critique pour quelle littérature ?

Afro-American expressivity and the analyses that it has prompted during the last two decades represent the most dramatically charged field for the convergence of matters of race, class, and gender today. [...] The field constituted by Afro-American women writers and scholars, therefore, would seem patently to be one that not only demands theorization but also promises theorizations of race, class and gender applicable at a general level. (Houston A. Baker, *Workings of the Spirit. The Poetics of Afro-American Women's Writing*)

### 4.1. Circonscription en huit coordonnées

Autant il est aisé de circonscrire géographiquement la petite île "sous le Vent", située entre 15°59'-16°40' de latitude nord et entre 63°20'-64°09' de longitude ouest, autant sa littérature se met difficilement en carte : miroir de l'éparpillement caribéen, plusieurs courants y confluent qu'il me semble intéressant de prendre sous la loupe. D'où ce double préalable théorique, où je reprends en fait la question soulevée par Mouralis pour la littérature de l'Afrique noire<sup>1</sup>, et qui portera d'abord sur le concept "littérature", ensuite sur l'épithète "antillais(e)" pour réfléchir enfin sur la critique qu'elle sollicite.

Par une série de mouvements centripètes, je circonscrierai la littérature des Antilles en mettant en valeur sa richesse synthétique<sup>2</sup> et la dynamique avec laquelle le sous-système périphérique s'écarte du Centre. S'inscrivant dans le "système"<sup>3</sup> littéraire hexagonal, nous verrons que le corpus schwarz-bartien

1. Bernard Mouralis, "La littérature négro-africaine : Quelle critique pour quelle littérature ?" dans *Interdisciplinary Dimensions of African Literature*, éd. par Kofi Anyidoho, Washington DC : Tree Continents Press, 1985, 27-34.

2. Ma manie de classification irriterait Chamoiseau et Confiant (Voir *Lettres créoles : tracées antillaises et continentales de la littérature : 1635-1975, oc, Avant-Dire*, 12-13). Loin de vouloir réduire au "Même" la littérature de la Diversalité, j'entends en souligner quelques-unes de ses multiples facettes.

3. Notion empruntée à Even-Zohar, "Polysystem Theory", *Poetics Today*, n°1-2, 1979, 290 : la littérature serait "very rarely a uni-system but is necessarily, a polysystem -